LE ROMAN CANADIEN

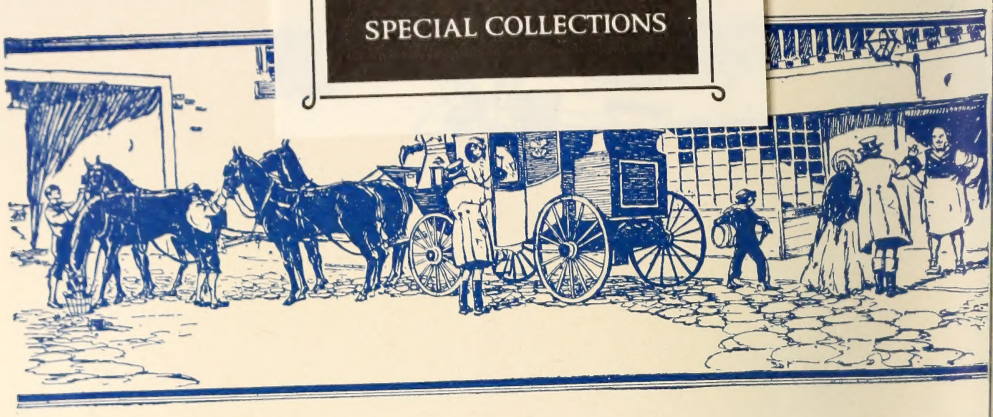
L'ILE au MASSACRE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

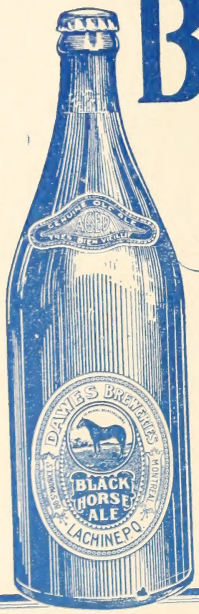
PAR PROSPER WILLAUME

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL

THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS



DAWES
BLACK HORSE
Ale et Porter



La même qu' autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec plus de cent ans d'expérience –

Beauceville AOUT 1928 Montréal

L'ILE au MASSACRE

Roman canadien inédit

PAR

Prosper Willaume

Illustrations d'Albert Fournier

L'ACTION CANADIENNE

Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

PS
9457
E42
I5
1928
Spec. Coll.

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaption au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1928

Copyright by Edouard Garand, 1928

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

"QUAND MEME" et de celle, inédite, "PURETE", nous croyons devoir donner aux lecteurs, la liste bibliographique des ouvrages qui nous ont aidé dans notre travail : Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien par le R. P. Morice O. M. I.; Bulletin of the Historical Society of St-Boniface, Pierre Gaultier de Varennes, Sieur de la Vérendrye par son Honneur le Juge L. A. Prud'homme; Les cloches de St-Boniface, No. du 15 Septembre 1908; The Canadian West, its Discovery by the Sieur de la Vérendrye by abbé G. Dugas et le Sang Français par M. A.-H. de Trémaudan.

P. W.

AVANT-PROPOS

En remerciant M. A.-H. de Trémaudan de l'amabilité avec laquelle il nous a autorisé à tirer un roman de sa pièce

I

AU FORT SAINT-CHARLES

—"Ohé! les amis, s'écria La Londette, si vous voulez manger, il faut m'aider à tendre les filets.

La Londette, solide gaillard de vingt-

cinq ans, s'avançait d'un pas résolu dans la cour du fort Saint-Charles. D'une main, il retenait un filet jeté sur ses épaules et de l'autre, il traînait un panier d'osier à deux anses.

Il se dirigea vers un groupe disparate, composé d'Indiens et de Blancs, assis autour d'un feu de sarments. A son approche, une squaw se leva, attisa les cendres et jeta sur le foyer quelques brindilles de bois mort. Une fumée légère et bleue s'éleva lentement et alla caresser les côtés d'une marmite suspendue à un haut trépied de bois.

Les Indiens continuèrent de fumer.

Un Blanc, un de ces hommes d'aventure et d'héroïsme, quitta un instant sa pause nonchalante et dégoûtée :

—"Tu nous ennuies, La Londette, avec ton poisson. Nous ne mangeons que ça depuis une éternité!

—"Sois raisonnable, Amiotte. Tu sais bien que notre maître attend des vivres de Montréal.

—"Oui, je connais ce refrain, répondit Amiotte d'un ton rébarbatif.

—"Ne croirait-on pas que tu es seul à faire la diète? Est-ce que monseigneur de Lavérendrye n'a pas toujours essayé de bien nourrir ses employés? Est-ce sa faute, à lui, si les canots que nous attendons n'arrivent pas? Avec le dégel et la fonte des neiges, ils auront sans doute été retardés!

—"Ou perdus dans l'un des grands Lacs.

—"Miséricorde! Comme tu es pessimiste!

—"Non, je ne le suis pas. C'est mon estomac qui crie famine. Que veux-tu que j'y fasse? Je n'ai rien à lui donner à ce frère-là, ajouta-t-il en se frappant sur l'abdomen.

—"Eh bien! répondit en riant La Londette, voilà une bonne occasion de faire pénitence.

—"Pénitence?" Et Amiotte de repartir moitié figue, moitié raisin. N'en parle pas! Tu me la fais assez faire avec ton maudit poisson. Poisson, poisson...toujours poisson. Je ne l'aime guère, tu le sais bien. Ah! parle-moi de gibier et je suis ton homme!...Mais du poisson!... Nous sommes toujours en carême avec toi...

Le pauvre La Londette faisait peine à voir devant ce petit bout d'homme sur la tête duquel il aurait pu manger de la soupe. Autant il était grand et gros, autant Amiotte était petit et maigre. Le plus grand ne pouvait pas aborder le plus petit sans être en butte à des critiques et à des discussions où il n'avait jamais le dernier mot. Néanmoins ils étaient d'inséparables compagnons qui se seraient sacrifiés l'un pour l'autre. Cette fois pourtant, La Londette crut un moment qu'il pourrait clouer le bec de ce petit paquet de nerfs.

—"Tu oublies, mon tout petit...

Amiotte serra les poings. Ses yeux lancèrent des éclairs. Il interrompit, furieux :

"D'abord, je te défends de m'appeler ton "tout petit", grande bique. Où as-tu vu que j'étais tout petit? Je ne suis pas grand, c'est vrai, c'est pas une raison pour m'appeler petit.

—"Je vais t'appeler mon gros. Cà va comme ça?

—"Non! Je ne suis pas gros puisque je je suis sec comme un clou...

—"Comment faut-il que je t'appelle alors? demanda La Londette tout embarassé.

—"Appelle-moi par mon nom. Je m'appelle Amiotte, tu le sais bien! A-mi-otte!

—"Eh bien! A-mi-otte, t'as tort de te fâcher parce qu'il faut aller à la pêche. Le poisson, tout petit qu'il soit, n'abonde pas. Et puis on n'a rien attrapé depuis trois jours. Tu comprends, on vit avec la réserve. Et puis, tu n'es pas seul à nourrir. Et puis, si cela continue, on mangera bientôt les pissenlits par les racines.

—"Comme tu y vas! Tu ne te frottes pas le ventre avec des arêtes de poisson toi! Ah! tu veux déjà nous enterrer?...

Puis se tournant vers un groupe qui se tenait dans un coin de la cour, il cria :

—"Venez voir ici, vous autres...La Londette dit que le Père Aulneau va bientôt chanter la Messe des Morts à notre intention.

—"J'ai pas dit ça, lança La Londette au groupe qui s'avançait.

Une demi-douzaine d'hommes, presque tous de taille au dessus de la moyenne, arrivaient pesamment, à pas comptés. On avait l'impression qu'il fallait une puissance formidable pour mettre ces gaillards-

là en branle. Mais une fois en mouvement, rien ne pouvait les arrêter.

—"Allons, dit un nommé Bourassa, je vois que je vais être obligé de donner mon opinion sur le sujet de votre dispute. De quoi s'agit-il?

—"Va mettre ton nez au magasin d'abord, répondit Amiotte. Quand on a un ustensile comme le tien, on ne le promène pas à tous les vents.

Effectivement Bourassa avait un nez énorme. Et comme il n'avait pas le bon esprit d'en rire, on ne manquait de l'en ridiculiser. Bourassa était certainement le plus intelligent de la bande. Ayant une grande facilité pour apprendre, il avait beaucoup lu et avait acquis une connaissance étendue mais superficielle. N'ayant affaire qu'à des gens qui signaient leur nom d'une croix, il était le roi borgne au milieu de ces aveugles. Bien que très bon, très serviable, il exaspérait avec une insupportable hâblerie. De plus, il était d'une irascibilité maladive quand on froissait son amour-propre. Aussi la boutade d'Amiotte avait été loin de lui plaire. Sa réponse venimeuse s'en fit sentir.

—"Espèce d'avorton, crois-tu donc que nous avons gardé les cochons ensemble?!"

—"Non, ça je ne le crois pas, vu que quand nous sommes ensemble c'est moi qui le garde, le cochon..."

Bourassa, en colère, allait s'élancer sur Amiotte et le mettre en pièces quand La Loudette l'arrêta et lui dit :

—"Bourassa, t'es bien gentil... mais t'as un défaut... t'as un orgueil qu'est aussi grand que le chemin qui va d'ici à la Mer de l'Ouest.

—"Et on sait pas où ça se trouve, riposta Doucette d'un ton gouailleur.

—"On dit que c'est près de la Chine, renchérit Lépine.

Et les autres se mirent à rire bruyamment.

—"Tu vois, continua La Londette, tous les services que tu rends à tes compagnons ne sont pas appréciés. Tu les aides et cependant ils ne sont pas tes amis. Et tout ça, c'est à cause de ton orgueil...

Bourassa haussa les épaules, tourna les talons et partit. Il était furieux. En dépit de ses airs supérieurs il rageait contre la psychologie de cet être frustre. Si l'intelligence de ce dernier n'était pas lumineuse, il avait du moins à son service un bon sens qui reste le privilège de La Londette et qui constitue la force de sa classe.

Bourassa disparu, Amiotte se fit entendre.

—"C'est-y aujourd'hui ou demain qu'on va à la pêche?

—"Tout de suite...

—"Quand est-ce que les canots vont arriver? hasarda le gros Paquin.

—"Dame!..fit La Londette en rentrant sa tête dans les épaules en signe d'ignorance.

—"C'est bien embêtant, dit Laflèche à son tour. N'est-ce pas Paquin? Ca va te faire maigrir ça.

—"Bast! A la grâce de Dieu, conclut La Londette. Faites comme moi. Ayez confiance. Nous en avons vu bien d'autres depuis des années que nous voyageons avec nos maîtres. L'épreuve que nous traversons aujourd'hui passera comme les autres. Ce sera une aventure de plus à raconter à nos petits neveux.

—"Tu veux dire à nos petits-fils, rectifia Amiotte. Crois-tu que je veuille mourir vieux garçon, moi? Puis portant son regard vers le groupe qui se tenait auprès du feu, il cria :

—"Fleur-d'Aubépine...

Une Indienne qui pouvait avoir la trentaine tourna lentement la tête et sourit à celui qui venait de l'appeler. Bien en chair, d'une santé florissante, elle ne semblait pas souffrir de la demi famine où se trouvait la colonie. Deux nattes caressaient ses pommettes saillantes et venaient jouer avec les rotondités ballantes de sa robuste poitrine. Ses jambes fourrées dans deux tuyaux de peaux trottinaient avec effort. A côté d'Amiotte, elle rendait effrayante, par contraste, la maigreur de ce dernier. Il la regarda avec la fierté d'un nain qui se serait emparé de Babylone. A ce sourire de conquérant, Fleur-d'Aubépine répondit par un regard où passa la douceur ineffable d'être l'esclave d'un tel maître.

—"Croyez-vous, dit ce Cyrus en miniature, que quand on possède un pareil trésor, on ait l'envie de cuire toute sa vie dans le jus du célibat?

La Londette regardait effaré ce couple singulier. Cette fois encore son camarade avait le dernier mot.

—"Tu m'as volé ma part, ricana le gros Paquin. Satisfait de sa réplique, il rit,

tout seul, à gorge déployée, faisant faire à son ventre une danse endiablée.

Lafleur, un autre type en son genre, demanda d'un air timide.

—"Et c'est pour quand, la noce?

—"Aussitôt après que les canots seront arrivés. J'en ai déjà parlé au Révérend Père Aulneau. Il m'a dit que je faisais bien et qu'il en parlerait à Monseigneur de Lavérendrye.

—"Mais pourquoi en parler au maître demanda Beaulieu en avançant une trogne dont le nez écarlate jetait des éclairs. C'est pas lui qui va se marier avec Fleur-des-Pois.

—"Fleur-d'Aubépine, hurla Amiotte. En ont-ils une drôle d'idée d'écorcher ainsi les noms!

Beaulieu était un de ces hommes que l'on rencontre dans toutes les sociétés. Jamais satisfait, il trouvait à redire à tout. Peu parleur, il était de ceux qui ruminent toujours quelque chose dans leur coeur. C'était un terrain prêt à recevoir le mauvais grain de la révolte ou de la mutinerie. Cela lui était arrivé une fois déjà, cinq ans auparavant. Depuis, il avait été sage, maîtrisé par l'autorité de Lavérendrye. Il se contentait d'être mauvaise langue à ses heures.

—"Qu'il s'occupe de son fils, s'il veut mettre son nez dans les mariages.

—"Dis donc, fit remarquer La Londette, tu pourrais être un peu plus respectueux.

Beaulieu ne prit pas garde à l'observation de son camarade. Il était lancé. Quelque chose lui démangeait la langue. Il continua.

—"Au lieu de s'occuper des intentions matrimoniales d'Amiotte, il ferait mieux de surveiller Pâle-Aurore qui se morfond depuis que Jean-Baptiste nous a quittés. Quand par hasard elle parle, elle est toujours à nous demander de lui raconter les exploits du fils aîné du chef. Si elle l'aime, elle fera bien de faire attention à sa soeur Rose-des-Bois...

—"Sans oublier Chef-Agile qui semble aussi beaucoup aimer Pâle-Aurore. Quand l'Indien est parti au fort Maurepas avec le cousin et les deux frères, je les ai surpris qui causaient à voix basse dans un coin...

Rose-des-Bois venait d'apparaître sur le seuil de la maison du commandant. La Londette la vit. Son instinct lui fait flairer un danger si l'on continuait à parler. Il bouscula les bavards.

—"Ce n'est pas en restant ici que nous attrapperons de quoi manger. Allez chercher les filets qui sont au magasin et venez nous rejoindre aux canots...Tu viens, Amiotte?

Celui-ci empoigna le panier que tenait La Londette. Il caressa un peu Fleur-d'Aubépine qui sourit, et cria aux Indiens.

—"Allez vous autres, laissez vos pipes de côté et venez nous aider.

Les squaws assises autour du feu se rapprochèrent les unes des autres. Impassibles, elles regardèrent les hommes s'éloigner. Une sentinelle ouvrit la porte du fort qui se referma en gémissant. Sous la chaleur du foyer le bois sec se tordait et se plaignait.

La petite troupe, sous la direction de La Londette franchit rapidement l'espace qui séparait le fort Saint-Charles du lac des Bois. Deux canots couchés sur le flanc dormaient au soleil. Quatre poignes vigoureuses les jetèrent à l'eau. Amiotte, La Londette et quelques compagnons montèrent dans l'un d'eux. Bourassa, Beaulieu suivis de Marion, Doucette et Lépine montèrent dans l'autre.

Les canots glissèrent lentement vers le large. De nombreuses îles saupoudraient les eaux du lac. Pour rendre la pêche plus fructueuse et plus sûre, La Londette décida que chaque canot irait de son côté.

—"De cette façon nous aurons peut-être une chance d'attraper quelque chose."

Debout, drapé dans son filet, il semblait le dieu du lac. Le chapeau enfoncé sur les yeux, il scrutait les eaux tranquilles, attentif au moindre indice qui put révèler la présence du poisson. Tout à coup son bras droit s'éleva lentement pour redescendre et remonter encore. Le canot ralentit puis s'immobilisa. Les hommes étaient muets. Tous suivaient le regard de La Londette. Amiotte sentit son coeur battre à coups précipités. Le filet fut lancé avec force. Il plana un instant puis s'abattit voracement sur l'eau où il enfonça ses milles tentacules et jeta la panique au milieu des poissons.

—"Allons, dit La Londette, en retirant le filet dont les mailles trop tendues menaçaient de se rompre, voici une autre pêche

miraculeuse...Tu ne mourras pas de faim aujourd'hui, Amiotte.

—"Non! Mais songe à demain. Tu peux relancer ton filet puisque cela va si bien!

—"Si l'on appelait Bourassa? Ne crois-tu pas qu'on aurait des chances de faire une meilleure pêche?

—"Non! Laisse-le là où il est. Il s'imaginerait qu'on croit qu'il ne sait pas pêcher...

La Londette relança son filet. La Providence avait enfin pitié de ces hommes dont le courage à toute épreuve risquait de s'anihiler devant le manque de nourriture.

En revenant vers la berge, Amiotte chantait. Il passait en souriant ses doigts sur son menton squelettique. Le frétillement des poissons apaisait sa faim et lui faisait oublier ses récriminations de tout à l'heure.

—"C'est notre maître qui va être content! Il y a des semaines entières que nous avons fait pareille pêche...

—"Il faudrait bien que cela se renouvelle tous les jours, jusqu'à l'arrivée des canots. As-tu remarqué comme Monseigneur de Lavérendrye semble inquiet depuis quelques temps?

—"Dame! pas de vivres. Un monde à nourrir. Ses deux fls aînés au fort Maurepas, son neveu au fort de la Fourche des Roseaux. C'est plus qu'il n'en faut pour étourdir un homme!

Ah! c'est un homme, un grand homme celui qui faisait rayonner son énergie sur ses immenses territoires de l'Ouest canadien et qui avait présidé à l'érection du fort Saint-Charles.

Situé au Nord-Oust du lac des Bois où de nombreuses îles nattaient ses eaux jaunâtres, le fort Saint-Charles était un vaste rectangle de cent pieds de long sur soixante de large. Dominant le lac et les bois, il semblait l'oeil de la civilisation qui regardait, ébloui, la végétation luxuriante se réveillant d'un long sommeil hivernal, et reprenant, cette année encore, sa vie pleine d'animation. D'innombrables oiseaux chantaient et se balançaient sur les cîmes des arbres. La forêt tressaillait de volupté sous l'effluve printanier que dégageait cette nature enchanteresse. Une palissade, formée de pieux d'environ quinze pieds de haut, entourait le fort et procurait aux membres de la colonie une sécurité relative. Une chapelle où se faisait les cérémonies religieuses, était le rempart de la foi de l'explorateur et de ses compagnons. Ayant fait une place à Dieu parmi eux, Lavérendrye avait fait construire deux maisons: une pour le chapelain et une autre pour lui et ses fils. Quatre cabanes avec cheminées étaient le refuge de ses employés. Plusieurs familles de la nation des Cris avaient construit, dans un coin de l'enclos, leurs tentes coniques en peau. Ce fort était devenu, dès le premier jour, le carrefour de la civilisation et de la sauvagerie, ou plus exactement le point de contact d'une vie organisée et soumise à des lois et d'une vie nomade esclave de ses coutumes et de sa superstition. Un magasin et une poudrière complétaient l'aménagement du fort et renfermaient à la fois la monnaie nécessaire au commerce et les armes utiles à la défense personnelle. Le tout recouvert de toits d'écorce avait été bâti avec des troncs d'arbres non équarris.

Quatre bastions flanqués aux angles de l'enclos permettaient aux guetteurs d'en surveiller facilement les abords. A l'Est, le lac peuplé d'îles couvertes de saules rafraîchissait la température étouffante des étés et, l'hiver il semblait un miroir dépoli par endroits. Du côté de la forêt, un espace parsemé de troncs d'arbres coupés à hauteur d'homme, protégeait les habitants du fort contre toute surprise.

C'était là qu'en 1732, Pierre-Gaultier de Varennes, Sieur de Lavérendrye s'était arrêté faute de vivres.

Pierre-Gaultier de Varennes, Sieur de Lavérendrye, naquit aux Trois Rivières le 17 novembre 1685. Fils d'un gentilhomme français, René Gaultier de Varennes, et d'une jeune Canadienne, Marie Boucher, il fit ses premières armes dans les guerres de Terre-Neuve et d'Acadie. Peu disposé à suivre un travail intellectuel, il préféra rester dans le domaine de l'action. Se sentant un goût militaire prononcé, il s'embarqua pour la France et s'engagea dans les armées royales. Son courage et son esprit d'aventure y trouvèrent également leur compte. En 1709, à la bataille de Malplaquet, il était laissé pour mort sur le champ de bataille, le corps couvert de blessures.

Sa résurrection du milieu des cadavres, son dévouement à la couronne de France ne lui amenèrent pas la fortune. L'armée française fut pour lui une école d'abnéga-

tion et de sacrifice. Il y apprit à obéir et à commander. Les désillusions qu'il en retira lui furent un avant-goût de celles plus amères encore qu'il devait éprouver plus tard. Revenu parmi les siens, découragé dans ses velléités militaires, il songea à fonder un foyer. En 1712, il épousa Marie-Anne Dandonneau du Sablé, de l'Ile du Pas, dont il eut quatre fils et deux filles.

Privé de sa solde d'officier, il dût, pour subvenir à l'entretien de sa famille, se livrer au commerce des fourrures. En 1728, alors qu'il commandait un poste de traite sur les bords du lac Népigou, il entendit parler d'un pays immense et merveilleux qui se trouvait à l'Ouest des Grands Lacs.

Si la curiosité fut mère de l'invention, les explorations et partant les découvertes qui en suivirent furent souvent dues au goût de lucre, à l'avidité des hommes et à leur insatiable appétit de luxe et jouissance. Pour quelques-uns les explorations furent suivies avec un esprit d'aventure qui satisfaisait à la foi leur courage et leur désir d'accepter avec plaisir une fortune qui pourrait leur tomber du ciel. Pour Lavérendrye, une hypothèse avait pris jour dans son cerveau et, dès lors, tous ses efforts furent concentrés sur sa vérification.

Les difficultés que rencontraient les nations d'Europe pour se rendre aux Indes, en Chine et au Japon les excitèrent à se tourner vers l'Ouest et à y chercher un passage qui leur permît de se soustraire à le puissance des Turcs et à leur surveillance. Les explorateurs qui furent envoyés à la conquête des trésors de l'Orient rencontrèrent des brouillards et des neiges au lieu de soleil, et des animaux à fourrures au lieu d'épices. Leurs efforts détournés de leur véritable but ne furent cependant pas perdus. Un nouveau monde d'une richesse incalculable s'offrit à leur avidité. Suivant un habitant séculaire, les Anglo-Saxons se ruèrent sur cette contrée qu'ils exploitèrent, se souciant peu de l'explorer et de lui insuffler le principe vivificateur de la civilisation. Néanmoins, les esprits sérieux restaient préoccupés par un passage au Nord-Ouest. Tous le cherchaient par la mer. Epuisés par la fatigue, ils revenaient sans cesse faire assaut contre les obstacles périodiques des neiges et des glaces. Nul n'avait encore songé à la possibilité d'un voyage par terre au delà des Grande Lacs. C'est en écoutant les récits des Indiens qu'il rencontrait au lac Népigou que Lavérendrye eut l'intuition qu'en traversant les territoires de l'Ouest on arriverait à la mer. C'est le propre des hommes de génie et de grands découvreurs de bâtir des projets sur une hypothèse que réalisent leurs oeuvres et leurs voyages. A la volonté, à la ténacité, à la clairvoyante intelligence de Champlain nous devons la construction de Québec et la fondation de la Nouvelle France. "Esprit toujours précis au service d'une âme toujours ardente, a dit Georges Goyau, Champlain laissa assez d'essor à ses rêves pour ne jamais cesser de voir grand, et les tenir assez en bride pour garder le contact avec le réel : l'idéaliste, en lui, orientait le réalisateur, et le réalisateur surveillait l'idéaliste; et son rare génie d'organisation s'accommodait à toutes les tâches, qu'il s'agisse d'appareiller un vaisseau, d'outiller un fort, d'installer des Français dans une bourgade sauvage ou des sauvages dans le bercail du Pape". Pour les mêmes raisons, Lavérendrye est devenu le Champlain de l'Ouest. Tous deux, conduits par les mêmes principes civilisateurs et religieux ont donné un domaine à la France et un champ d'action au Christianisme.

Lavérendrye soumit son plan à un missionnaire jésuite, le Père Nicolas Degonnor qui plaida avec succès sa cause auprès du gouverneur du Canada, le marquis Charles de Beauharnois. Son énergie inlassable, sa droiture d'esprit dictée par des convictions religieuses inébranlables faisaient de lui l'homme idéal nécessaire à la poursuite et à la réussite d'un tel projet.

Grand, bel homme, portant fièrement la tête, Lavérendrye apparaissait tout de suite comme un chef. Ses yeux aux reflets d'acier se dirigeaient sans cesse vers un but visible par lui seul. Rayonnant devant un nouvel espoir, ils assombrissaient soudain devant un acte d'énergie à faire ou devant une douleur trop forte qu'il fallait surmonter. Mais toujours un reflet mystérieux brillait dans ce regard qui alimentait son feu dans une âme ardente et indomptable. Naturellement bon, Lavérendrye avait comme tous les grands chefs le respect de la discipline et du devoir. Il était sévère pour ses compagnons comme pour lui-même.

Sans ressources, il reçut pour couvrir les frais de l'expédition le monopole du

commerce dans les contrées qu'il découvrirait. En même temps qu'il se faisait commanditer par un groupe de marchands de Montréal pour obtenir l'argent nécessaire à son voyage, il demandait à ses trois fils aînés et à son neveu d'être ses lieutenants et collaborateurs.

Quelle foi ne devait-il pas avoir dans sa mission pour lancer dans une entreprise aux difficultés inouïes des enfants dont le plus âgé avait dix-neuf ans! Qu'elle avait dû pleurer de douleur et de fierté cette mère qui serrait contre son sein ses deux filles et son plus jeune fils, devant tant de grandeur, de courage et d'abnégation! Quelle virilité dans ces âmes d'enfants qui sacrifiaient leur fortune et leur avenir à la conquête d'un royaume incertain! Patrie et Religion, sources sublimes de grandeurs, vous faites de l'enfant un homme et de l'homme un héros!

II

EN MARCHE VERS L'OUEST

Bien que les explorations de Lavérendrye aient été, à maintes reprises, étudiées par d'éminents historiens, nous nous ferions un reproche de ne pas retracer, à grandes lignes tout au moins, les débuts de la mémorable et douloureuse découverte de ce grand homme, de ce génie vivificateur de l'Ouest Canadien. Il est certain que d'autres aventuriers, d'autres explorateurs pour enlever au mot aventurier son sens péjoratif, foulèrent avant Lavérendrye le sol de l'Ouest. Mais leurs voyages, dont il ne subsiste que des récits confus, restaient dans le domaine d'un mythe féerique et inaccessible. Le mérite de Lavérendrye fut d'organiser le chemin dont une partie avait été parcourue par ses prédécesseurs. Il le raccourcit en y mettant des postes où le voyageur pouvait reprendre haleine. Loin d'être comme le promeneur qui note en passant les caractéristiques d'un pays, il s'arrêta, souvent forcé par le nécessité, et étudia les moyens de donner une voie à ce nouveau pays. Il fut le guide qui traça le chemin définitif et sûr aux foules de l'avenir. Il donna une âme à une région inerte et froide.

Ayant quitté Montréal, le 8 juin 1731, avec son jeune état-major composé de trois de ses fils : Jean-Baptiste âgé de dix-huit ans, Pierre Gaultier âgé de dix-sept ans, François âgé de seize ans, et de son neveu Christophe Dufrost de la Jemmeraye qui pouvait avoir alors dix-neuf ans, il arriva à Michillimakinac situé à l'extrémité orientale du lac Huron où il s'arrêta et prit comme missionnaire le père Mesaiger. Comme tous les grands explorateurs de ces régions, Lavérendrye tenait à avoir un prêtre avec lui. Ces hommes énergiques dont la foi à toute épreuve faisait faire des miracles ont toujours eu soin de se placer sous la protection de Dieu à Qui ils demandaient, par l'intermédiaire de ses prêtres, la force d'accomplir leur mission. Si Lavérendrye put faire et organiser ses découvertes au milieu des difficultés sans nombre qu'il rencontra, au milieu des tracas d'argent qui l'accablèrent, c'est à sa foi que nous le devons. Le caractère le mieux trempé a ses heures de faiblesse. La carcasse humaine se fatigue. Elle a besoin d'une croyance qui la soutienne. Et c'est auprès du prêtre que l'homme trouve le plus souvent la consolation et l'encouragement qui lui redonnent sa vigueur et sa force.

Malgré les embûches qu'il rencontrait sans cesse sur son chemin, refus de travailler de la part de ses gens qu'un portage effrayait, jalousie de commerçants qui voyaient en bonne voie la réussite de l'expédition, méchanceté d'envieux qu'un succès rendait malades, il réussit néanmoins à faire établir, à l'automne de 1731, le fort Saint-Pierre sur le lac Pluie. L'année suivante, il conduisait sa petite troupe jusqu'au lac des Bois où il établit le fort Saint-Charles. La santé précaire du Père Mesaiger l'obligea à abandonner son poste. Il redescendit à Montréal accompagné de Jemmeraye qui allait rendre compte des progrès de l'expédition. Hélas, tout n'alla pas comme l'eut souhaité Lavérendrye. Ecrasé de dettes, il dut aller, lui-même, plaider sa cause à Québec. Afin de se consacrer entièrement à son oeuvre il dut affermer ses établissements pour satisfaire ses créanciers. N'est-ce pas le lot des grands hommes de travailler dans la pauvreté? En revenant, il amena avec lui, à l'automne de 1735, son plus jeune fils Louis-Joseph âgé de dix-huit ans et le Père Jean-Pierre Aulneau de la Touche S. J. qui remplaça le père Mesaiger.

Colonisateur autant qu'explorateur, La-

vérendrye, afin d'améliorer la nourriture de ses gens, avait fait semer des pois et planter du maïs autour du fort St-Charles. Outre les profits qu'il en pouvait tirer, il espérait inciter les Indiens à travailler la terre. A force de persuasion et de ténacité, il avait obtenu de deux familles indiennes qu'elles suivissent son exemple. Hélas, le froid et les inondations réduisirent à néant leurs espérances et leurs modestes essais de culture.

Au cours de l'hiver 1735-1736, Lavérendrye vit avec désespoir les vivres diminuer de plus en plus. Ayant hâte de rentrer au fort Saint-Charles, il avait laissé en arrière les canots de ravitaillement qui n'étaient pas encore arrivés en juin. Le gibier, traqué sans pitié par les Indiens affamés, avait fui. Le poisson ne se laissait plus prendre. La famine faisait entendre son souffle haletant. Homme de responsabilité, Lavérendrye les assumait toutes sans faiblir. Mais celle-là pesait lourdement sur ses épaules. Ne connaissant pas encore l'heureux coup de filet de La Londette, il était inquiet. La nature toute riante de ce commencement de juin n'atténuait en rien les soucis qui assombrissaient son front.

Il se trouvait alors dans la chambre commune de sa maison. On lui donnait pompeusement le nom de salon. Son aspect était primitif et cependant luxueux. Les murs en troncs d'arbres disparaissaient sous de riches fourrures. Par endroits elles cédaient la place à de grandes panoplies composées d'armes à feu, fusils et pistolets, de couteaux de chasse, de poignards, de haches indiennes. Un carquois rempli de flèches s'étalait au milieu de l'une d'elles. Un calumet fendait d'un geste pacifique cet arsenal effrayant. Un collier en coquillages se balançait suspendu à une poutre du plafond. Donnant sur le lac, deux fenêtres à guillotine encadraient une immense cheminée de pierres polies. Une lourde table faite de gros madriers reposait au milieu de la chambre. Et des bancs rustiques, sans garantie de confort, attendaient le bon vouloir des hôtes. Une petite bibliothèque congestionnée de livres faisait face à la cheminée. Tandis qu'au nord du salon, une porte donnait dans les chambres de Lavérendrye et de ses fils; une autre au sud donnait accès au couloir qui conduisait dans la cour du fort.

Assis à la table, penché sur une carte en parchemin, Louis-Joseph essayait, en vain, d'étudier le tracé d'une nouvelle exploration. François regardait, pensif, le lac qui miroitait sous les rayons du soleil. De temps en temps, il détournait son regard d'un spectacle enchanteur pour suivre d'un oeil soucieux les allées et venues de son père. Le Père Aulneau lisait son bréviaire.

La famine prochaine hantait leur cerveau. Ce spectre effrayant faisait frissonner leur caractère de bronze. Lavérendrye venait d'exposer la situation. Les magasins étaient vides...ou presque. Bouleversés le père et les fils cherchaient une solution à cet angoissant problème. Le P. Aulneau priait.. Les pas lourds de Lavérendrye martelaient le plancher dans une cadence exaspérante... Elle cessa un moment.

—"François, dit tout à coup Lavérendrye d'une voix qui voulait se faire assurée, as-tu donné des ordres à La Londette pour la pêche de ce matin?

—"Oui, père...

Il reprit sa promenade. Outre cette question de nourriture qui le préoccupait, il songeait à ses deux fils aînés et à son neveu. Que devenaient-ils, là-haut, dans ces deux forts éloignés? Ne souffraient-ils pas eux aussi de la faim? Qui sait, n'étaient-ils pas malades? Autant de suppositions qui lui déchiraient le coeur. Et s'ils revenaient, incapables de résister plus longtemps à leur souffrance, comment, lui le père, pourrait-il nourrir ses enfants et leurs compagnons? C'est d'une voix altérée qu'il insista.

—Il faut ménager nos vivres coûte que coûte.

—"Mais, répondit François qui avait remarqué l'intonation de son père, n'attendez-vous pas d'un moment à l'autre les canots de ravitaillement venant de Montréal?

—"Oui...je les attends...

—"Nous ne sommes pas encore réduits à la famine. Ces ordres que vous avez donnés ne sont que des mesures de précaution qui dénotent le souci que vous avez de nous tous. Vous savez aussi que vous pouvez compter sur nous. Et puis... nous voici au mois de juin. Le printemps précoce et le temps idéal que nous avons eu depuis la fonte des neiges n'annoncent-ils pas un

renouveau de vie pour la colonie comme pour la nature?

François était le portrait de son père à vingt ans. Son allure, sa droiture d'esprit et la conception qu'il avait des choses révélaient en lui le futur successeur de Lavérendrye. L'expérience acquise au cours de ces dernières années, jointe à ses qualités personnelles, devaient faire de lui, en effet, le futur découvreur des Montagnes Rocheuses.

—"Cher enfant, dit Lavérendrye la gorge étreinte par l'émotion, oui, je sais que tous vous aurez de la force et du courage. Toi, François, depuis cinq années que nous parcourons ces immenses territoires, je ne t'ai jamais vu faiblir. Et cependant... je regrette parfois de vous avoir conduits ici.

—"Mais, père, il me semble que je n'ai jamais été aussi heureux. A notre jeunesse, il faut la vie au grand air. N'est-ce pas à nous, vos fils, d'être les bras actifs et vigoureux de votre intelligence? Qui, mieux que nous, pourra comprendre votre pensée? Qui pourra mieux goûter le charme que procure une collaboration à votre oeuvre? Père Aulneau, dites à mon père qu'il serait mal de faiblir un instant dans les circonstances que nous traversons aujourd'hui.

Le P. Aulneau était un homme de haute taille et de robuste santé. Né en France le 25 avril 1705 à Moutiers-sur-Laye, il avait été admis dans la Compagnie de Jésus en 1720. Ayant quitté La Rochelle en mai 1734, il fit route vers le Canada où il brûlait du désir de convertir les Indiens. Son voeu ne se réalisa pas aussi vite qu'il l'aurait désiré. Il fut obligé d'attendre un peu plus d'un an avant de se livrer à l'apostolat rêvé. Le retour de Lavérendrye à Montréal lui permit d'entendre parler de cet explorateur. Apprenant que le P. Mesaiger était obligé d'abandonner son poste, il sollicita de ses supérieurs l'autorisation de partir pour l'Ouest. Enfin, un jour, sa sainte impatience eut un terme. Il reçut son obédience qui lui permettait de rejoindre Lavérendrye et d'aller évangéliser les Indiens. Après avoir remercié Dieu de cette faveur, il écrivit à sa mère pour lui faire connaître son départ. On dit que le sort des mères qui ont le courage de consacrer leur fils à Dieu est plus enviable que celui de celles qui dorlottent douillettement leur enfant jusqu'au moment de leur mariage. Toutes les mères qui ont un fils prêtre sont unanimes à dire qu'elles sont récompensées au centuple de leur sacrifice. L'amour d'un prêtre pour sa mère se fortifie au fur et à mesure qu'il avance en âge. Contrairement à l'enfant qui, devenu grand, se marie et reporte son affection sur sa femme et sur ses enfants, le prêtre conserve intact dans son coeur son amour filial. Quelle mère n'aimerait pas recevoir dans les mêmes circonstances cette lettre si respectueuse, trop respectueuse peut-être pour la génération d'aujourd'hui, que le Père Aulneau écrivait à la sienne la veille de son départ.

"Ma très chère Mère,

"Le long séjour que j'ai été, contre "mon attente, obligé de faire à Montréal "me procure encore une fois le plaisir de "vous donner de nouvelles assurances de "mon respectueux attachement. J'en pars "demain, n'ayant, grâce à Dieu, d'autre "peine que celle de m'éloigner trop pour "pouvoir vous donner de mes lettres et re-"cevoir des vôtres aussi souvent que je le "voudrais. Peut-être qu'à 340 lieues d'ici "j'aurai encore le loisir de vous écrire. "J'en profiterai avec le plus sensible plai-"sir. Voilà une grande carrière dans la-"quelle la Providence me fait entrer; priez "Dieu, ma chère mère, de me faire la grâ-"ce de la fournir d'une manière digne de "lui. J'espère que, séparé par son amour "de toutes sortes de consolations humaines, "il ne m'abandonnera pas, et que si, au "milieu des forêts où je vais passer le res-"te de ma vie, au milieu des bêtes féroces, "je ne trouve pas de quoi contenir son "amour propre, je trouverai du moins de "quoi le détruire et l'anéantir par mes "souffrances. Conjurez le Seigneur de "m'en envoyer beaucoup, et de me donner "la patience de les supporter avec résigna-"tion à sa sainte et divine volonté. Je "prie presque tous les jours pour vous au "saint sacrifice de la messe, et je continue-"rai jusqu'à la mort de vous donner cette "unique marque qui soit en mon pouvoir "de ma juste reconnaissance. Je suis, ma "chère mère, avec profond respect, votre "très humble et obéissant serviteur et fils.

J.-P. Aulneau d. l. C. d. J.

"A Montréal, le 12e juin 1735

Il partit en se réjouissant d'être le porteur de la Bonne Nouvelle dans ces lointains pays de l'Ouest. Son bonheur cependant était quelque peu tempéré à la perspective d'y rester sans confrère. C'était une conscience délicate à qui la privation des consolations spirituelles qu'il allait lui-même prodiguer aux autres répugnait. Ses scrupules devaient décider de son sort. A son arrivé au fort Saint-Charles, il eut la consolation de pouvoir exercer son ministère avec efficacité. Cerf-Agile, Pâle-Aurore, Rose-des-Bois que Lavérendrye avaient adoptés et instruits, et d'autres aborigènes reçurent de lui les paroles de vérité. Son pouvoir sacré l'associait naturellement aux discussions de la vie ordinaire. Là encore, il savait être le Prêtre, le consolateur qui encourage et qui fortifie dans les moments de faiblesse. Lui aussi avait remarqué l'inquiétude de Lavérendrye. Et c'est pourquoi il priait quand François l'interrompit dans la lecture de son bréviaire.

—"Nous sommes entre les mains de la Providence, répondit-il. Je la remercie de m'avoir fait votre compagnon et Son vicaire auprès de vous. Non, François, votre père ne faiblit pas. La pensée de vous voir souffrir lui donne de légitimes soucis. Comme vous le disiez, il y a un instant, la vie est toujours belle à la jeunesse malgré les difficultés et les embûches. Heureux celui qui sait la vivre avec un esprit chrétien.

—"Comment vous remercier de tout votre dévouement, Père Aulneau? dit Lavérendrye... La situation est loin de nous être favorable.

—"Pourquoi me plaindrai-je? J'ai désiré ardemment la souffrance pour le salut de ces âmes innocentes et sauvages. Le Bon Dieu semble avoir exaucé ma prière, puisque depuis notre arrivée ce fut au milieu des privations que j'ai dû vivre.

—"C'est bien ce que je me reproche le plus...

—"Vous n'avez rien à vous reprocher, Monseigneur, vous avez fait votre devoir, tout votre devoir. Les difficultés que vous rencontrez sur votre chemin sont le tribut que vous devez payer au succès. Nul n'entrera dans le royaume des cieux à moins qu'il n'ait souffert.

—"Les souffrances, les difficultés, les embûches, le sacrifice même de sa vie ne seraient rien si l'oeuvre que l'on entreprend était appréciée!...

Lavérendrye poussa un profond soupir.

—"Pourquoi ce soupir, demanda François? N'avez-vous pas le Père Aulneau et nous-mêmes, vos fils...

—"Non, François, ce n'est pas cela. On ne comprend pas, on ne veut pas comprendre la beauté, la grandeur de notre entreprise.

—"Il m'avait semblé, lors de votre retour de Montréal, remarquer une tristesse dans vos yeux en même temps que le bonheur que vous aviez de nous revoir. Je me souviens, en effet, que vous ne nous avez pas dit le résultat de vos démarches.

—"Admirez la candeur et la curiosité de cet enfant, Père Aulneau. Mes fils sont mes collaborateurs précieux d'une oeuvre trop grande pour moi seul. Il ne leur suffit pas d'être au courant de tous mes projets, il faut encore qu'ils partagent mes souffrances intimes.

—"Mais père, dit Louis-Joseph, n'est-ce pas naturel?

—"Ne vous en plaignez pas, répondit le prêtre. Remerciez, au contraire, la Providence de vous avoir donné de tels enfants. Combien de parents voudraient aujourd'hui vivre en communion d'idées et de coeur avec leur fils!...

—"En effet, j'ai au moins cette douceur de voir que mes enfants comprennent la sublime mission où je les emmène. J'éprouve aussi une joie profonde de penser qu'ils continueront après ma mort ce que nous avons commencé ensemble.

—"De cela, répondirent les deux fils, vous pouvez être sûr.

—"Qu'importe alors si l'on ne comprend pas, ni à Montréal ni à Québec!

—"Pas même le gouverneur? interrogea François. Le marquis de Beauharnois cependant...

—"Oh! lui, c'est un vrai gentilhomme...

—"...Qui s'est toujours rendu compte de votre dévouement désintéressé. Pourquoi ne sont-ils pas tous comme lui?

—"Hélas! le mal est sans remède. C'est celui qui a miné tous les empires. Le plaisir! Le plaisir tient la première place. L'honneur n'est plus qu'un sujet de conversation. On le prône encore au besoin,

mais dans des circonstances souvent contraires aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Aussi je me sens mieux en sécurité au milieu de ces solitudes qu'au milieu de ce monde qui court à la ruine.

François, habitué à la vie sauvage, ne connaissait rien de l'existence secrète d'un monde qu'il avait quitté au sortir de l'enfance. Il ne comprenait pas ce que craignait son père.

—"Que voulez-vous dire, demanda-t-il?

—"Je me trompe peut-être. Fasse le ciel que mes pressentiments ne se réalisent pas... Et cependant quand je songe à ce que j'ai entendu en Bas, je ne puis m'empêcher de frémir et de penser que la France court un grand danger... A la Cour, chez les Grands on ne vit que pour le plaisir. Notre jeune souverain, que le peuple a surnommé le Bien-Aimé, a sombré entre les bras de maîtresses qui gouvernent la France. Elles préparent à notre beau pays une ère de calamités sans fin.

—"Oh! père, vous exagérez...

—"Je veux le croire... Mais les esprits s'émancipent tellement! Que peut-on espérer pour un pays qui laisse bafouer sa religion? Un homme extraordinaire dépense son esprit à combattre cette Eglise dont vous êtes les enfants. Il l'appelle l'Infâme, le malheureux! Ce génie que l'on nomme M. de Voltaire a émis des opinions bien étranges et bien osées. Pour compte, je ne puis prendre qu'en pitié un homme qui a eu le hardiesse d'écrire que ce merveilleux pays du Canada n'était que quelques arpents de neige!...

—"Est-ce possible? dirent François et Louis-Joseph indignés.

—"C'est vrai, répondit le père Aulneau.

—"Aussi est-il temps de prouver à cet imposteur qu'il se trompe et qu'il ment... Peu importe les refus que j'ai dû essuyer...

—"Pauvre père!

—" J'ai beau avoir 40,000 livres de dettes. J'ai beau passer pour un aventurier et un spéculateur, je n'en poursuivrai pas moins ma mission. Et Dieu aidant, je vaincrai. Nous vaincrons. Nous prouverons au Roi, à la Cour, qu'ils ont tort de traiter avec dédain nos efforts; que dans notre découverte de la mer de l'Ouest il s'agit de la création d'un empire colonial immense pour notre pays. Nous marcherons de l'avant jusqu'à ce que nous atteignions notre but, ou, alors, jusqu'à la mort...

Louis-Joseph avait suivi, plus qu'il n'y avait pris part, cette conversation, le coeur étreint par une profonde émotion. Il n'avait jamais vu son père aussi beau, aussi grand, aussi noble. Il était fier de lui. Instinctivement il se jeta dans ses bras en lui disant la joie qu'il avait d'être le fils d'un tel père.

—"N'oubliez pas votre mère, mes enfants. Vous ne sauriez trop avoir d'affection et de vénération pour elle. Montrons-nous dignes de sa vaillance. Elle est si admirable!

Le grand homme passa ses doigts sur paupières. Sa chère compagne!... Quelle sainte et forte femme elle se montrait au milieu des sacrifices qu'elle supportait héroïquement!...

Louis-Joseph se dégagea d'entre les bras de son père. Il le regarda en souriant, les yeux remplis de larmes.

—"Mon bonheur est grand d'être avec vous tous, dit-il. Je fus si heureux quand vous m'avez retiré du collège pour m'emmener avec vous...

—"Vous êtes vraiment privilégié, mon enfant, dit le père Aulneau, d'être admis si jeune à prendre part à l'oeuvre admirable de votre noble père... Grâces aux connaissances que vous aviez acquises, vous allez lui être d'un grand secours.

—"C'est une joie pour moi de pouvoir me rendre utile.

—"Déjà il vous a été donné de faire preuve de votre savoir. N'eut été votre présence d'esprit, l'autre jour, que nous nous croyons perdus dans la forêt, Dieu sait ce qui serait arrivé?

—"C'est bien le moins que je prouve à ceux qui se sont imposés des sacrifices pour mon éducation que ces sacrifices n'ont pas été faits en vain.

—"Dieu voit les sentiments de gratitude filiale qui emplissent votre coeur, mon enfant, et Il vous bénit.

—"Mon mérite n'est rien auprès du vôtre, mon Père. Ne suis-je pas ici avec mon père, mes frères, mon cousin? Vous, vous avez tout quitté pour venir nous aider dans notre oeuvre, et convertir à notre belle religion ces tribus indiennes si difficiles à amener à Dieu.

Le Père Aulneau sourit.

—"Si mon sacrifice a été grand, les ré-

suitats sont déjà si réconfortants! Sans parler de la piété de votre père, de tous les membres de votre famille voire de tous vos compagnons, quelle consolation pour mon coeur de prêtre de voir que les efforts du Père Mesaiger n'ont pas été inutiles... J'ai continué ce qu'il avait commencé. Cerf-Agile, Pâle-Aurore, Rose- des-Bois, Front-de-Buffle même, le père de Fleur d'Aubépine, ne sont-ils pas des encouragements vivants?

Louis-Joseph avait souri en entendant le nom de la fiancée d'Amiotte. Il avait revu en pensée cette plantureuse personne qui allait devenir la femme d'un de leurs employés.

—"Mais, Père Aulneau, dit-il, est-ce vrai que vous encouragez le mariage entre Fleur-d'Aubépine et Amiotte?

—"J'avais l'intention de vous en parler, dit le prêtre en s'adressant à Lavérendrye. Amiotte, effectivement, est venu me demander de bénir son mariage avec Fleur-d'Aubépine. Je lui ai promis. Je tenais, néanmoins, à vous parler de la situation où se trouvent vos gens qui désirent fonder une famille.

—"Mais ne trouvez-vous pas, répondit l'explorateur qu'un mélange de race...

—"Serait, en effet, une très bonne chose. Peu de nos femmes blanches voudraient venir habiter ces contrées... Il faut comme compagnes à nos gens des femmes habituées à cette vie sauvage. De plus, tout me porte à croire que l'union de ces deux races en produira une autre, robuste et intelligente. Elle alliera aux qualités morales que la civilisation a donné aux uns la vigueur physique que la vie au grand air a conservé aux autres...

—"Mon Dieu, s'ils se plaisent, dit Lavérendrye en riant, qu'ils se marient bien vite!

—"Je voudrais, insista le Père Aulneau, que vous adoptiez cela comme un principe, et que si...un jour...un de vos fils...

—"Jean-Baptiste et Pâle-Aurore interrompit Louis-Joseph.

—"Tiens, je croyais que c'était Rose-des-Bois, dit François avec un étonnement comique?

—"Mais qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il y ait entre Jean-Baptiste et Pâle-Aurore ou... Rose-des-Bois des relations qui...que... je ne m'en suis jamais aperçu!...

—"Père, vous étiez trop préoccupé, répondit Louis-Joseph. Vos soucis vous ont empêché de remarquer les attentions délicates que Pâle-Aurore prodiguait à Jean-Baptiste.

—"Eh bien! nous verrons tout cela en temps voulu...

Ces soucis dont avait parlé son fils, l'avaient rappelé à la situation terrible où il se trouvait. Etait-ce bien le moment de parler mariage la veille de mourir de faim? Il regarda ses fils qui étaient calmes et qui souriaient.

—"Allons, pensa-t-il, ils semblent avoir oublié le début de notre conversation. A quoi bon les y ramener? Puis s'adressant au missionnaire. Venez-vous avec moi, lui dit-il?

—"Volontiers, répondit le prêtre, une promenade sur le bord du lac sera réconfortante par cette belle journée et nous pourrons, tout en marchant, continuer notre conversation.

Lavérendrye regarda une fois encore ses deux fils. C'était deux hommes vraiment. Il pouvait être fier d'eux. Comment douter du succès quand la Providence lui avait donné de tels enfants?

Il partit, suivi du Père Aulneau.

III

ENTRE FRERES

Après le départ de leur père, un silence pesa entre les deux jeunes gens. François se retourna vers la fenêtre, essayant de chasser par le spectacle enchanteur qu'il avait sous les yeux, les sombres pensées qui de nouveau venaient agiter son cerveau. Le nature de la jeunesse est ainsi faite qu'un événement extérieur, étranger à sa préoccupation, la délasse. Elle peut ainsi revenir, avec un esprit lucide et un coeur soulagé, à des pensées austères. François, habitué, au sortir de son enfance, aux efforts gigantesques que lui avait demandés son père, s'était trouvé mûr avant l'âge. Lavérendrye, tout en constatant la tâche accomplie par son fils ne se rendait pas compte du changement qui s'était opéré en lui. Il en aurait éprouvé de la fierté et du chagrin. François n'avait pas connu les joies innocentes qui sont communes à la jeunesse. Les années passées au foyer maternel avaient été pétries d'inquié-

tudes. Il avait surpris parfois sa vaillante mère à rêver à l'absent qui affrontait les froids rigoureux de l'hiver, les chaleurs étouffantes de l'été, les morsures souvent venimeuses des moustiques et des maringouins pour subvenir à l'entretien d'une nombreuse famille. Sa nature réfléchie s'était concentrée sur une âme passionnée. Il avait appris à mesurer l'élan de ses efforts et la force de son caractère. L'action bouillonnait en lui. Il s'essaya dans son coeur au noble et dur métier d'explorateur dont son père paraissait un modèle. Aussi le jour où il fallut faire le sacrifice de sa fortune et de son avenir, c'est de tout coeur qu'il laissa ses jouets et ses livres pour marcher dans les traces paternelles. Aujourd'hui, à vingt et un ans, il était un homme dont l'expérience avait été achetée au prix de grands efforts. Obligé, au cours des explorations à faire souvent montre d'initiative, il s'était habitué à prévoir et à ne laisser que le minimum à l'imprévu. C'est pourquoi ses yeux, qui cherchaient dans une nature reposante et gaie un oubli momentané, l'obligeaient à revoir le visage soucieux de son père et l'inquiétude qui assombrissait son front.

—"As-tu remarqué l'attitude de notre père, François?

Cette brusque question le surprit au milieu de ses réflexions. Sans remarquer que Louis-Joseph cherchait lui aussi à prendre sa part de tourments, il répondit comme à quelqu'un qui fut déjà habitué aux sacrifices quotidiens de leur vie.

—"Le fardeau qu'il porte sur ses épaules est bien lourd!

Louis-Joseph avait reçu à Québec une éducation spéciale qui devait faire de lui le cartographe de l'expédition. Comme nous l'avons vu, il était arrivé au fort St-Charles, l'automne précédent. Habitué à étudier et à réfléchir, il avait acquis une profonde intuition des choses et des sentiments.

—"J'ai compris, répondit-il à son frère, en t'écoutant parler que tu nous voulais dignes de notre père. J'ai essayé d'être brave et courageux, mais malgré moi, je suis inquiet. Je connais si peu cette nouvelle vie. Mon séjour ici m'a changé. Il me semble que quelque chose en moi s'est durci, que mon caractère, mes pensées mêmes se sont gelés au contact de ce dernier hiver. Ce froid intense qui nous tenait prisonniers m'a fait frémir d'angoisse. Je tremble bien aussi un peu d'une peur mystérieuse en voyant parfois des Sioux rôder autour du fort. Et puis, ces insectes aux morsures intolérables m'agacent et me torturent... Est-ce là, la vie que vous menez depuis cinq ans?

Louis-Joseph souriait pour ne pas paraître trop découragé. Mais François se souvenait des premières années qui l'avaient mis en contact avec cette vie de l'Ouest. Il était alors plus jeune que ne l'était Louis-Joseph aujourd'hui. Il n'avait eu pour encouragement que l'exemple de son père et de ses frères. Aucune plainte ne sortait de leurs lèvres. Une pensée fixe les élevait au-dessus de toutes leurs misères. Si parfois, ils le voyaient en fléchir, ils le soutenaient et lui montraient le but sublime de leur entreprise. Et c'est ainsi qu'il avait écarté tous les obstacles et qu'aujourd'hui il pouvait dire à Louis-Joseph.

—"Tout cela n'est rien en comparaison du but que nous devons atteindre. Songe aux nombreuses missions qui, depuis des siècles déjà, sont parties à la recherche d'un passage vers l'Ouest. La nôtre seule est en voie de réussite. Il y a évidemment du vrai dans les récits que nous font les Indiens. Ils ont une tradition qui a souvent la précision et la documentation d'une étude scientifique. Cette mer sans horizon dont ils parlent n'est pas un mythe. Notre cousin la Jemmeraye n'affirme-t-il pas dans ses lettres que nous parviendrons bientôt aux rivages vers lesquels nous tendons depuis cinq ans? Quelle gloire ce sera pour notre famille de pouvoir donner ce nouveau domaine à la France...

Son visage rayonnait d'enthousiasme. Sa pensée franchissait dans un vol enivrant les immenses espaces qui le séparaient du Pacifique. Il eut un instant la vision de ces plaines sans fin qui sont aujourd'hui le grenier du monde. Des villes s'y bâtissaient et les foules arrivant du vieux continent se penchaient vers une terre inondée de soleil. Elles se relevaient ensuite tenant dans leurs bras des morceaux d'or... Tout à coup, une ombre passa dans ses yeux. Eut-il le pressentiment qu'il ne verrait jamais cette mer? Eut-il l'intuition de l'existence de ces montagnes qui lui barreraient la route? Une

tristesse commençait à l'accabler quand son frère lui dit :

—"Tes paroles sont bonnes à entendre, François. Elles m'aident à réagir contre le découragement. Oui, il faut oublier les difficultés. Elles ne doivent être qu'un stimulant. Dieu nous a donné une intelligence pour les surmonter et pour lutter contre les forces formidables de la nature. C'est en passant par dessus les obstacles qui ne sont que les mesquineries quotidiennes de la vie que nous arriverons au but. Le but! Notre oeuvre est si méritoire et si belle! Que sont à côté d'elle l'apathie dans laquelle s'endort notre souverain; l'hostilité dont font preuve ses aveugles ministres; les vilenies auxquelles notre père se trouve constamment en butte à chacun de ses voyages à Montréal? Le bien, le beau, le succès excitent toujours l'envie et la jalousie des êtres amorphes et des incapables. Le but seul compte, et le but que nous poursuivons est trop grand pour que nous ne réussissions pas.

Il semblait maintenant que c'était lui qui voulait réconforter François. Son enthousiasme si vite réchauffée, sa jeunesse, remède à tous les espoirs, reprenaient le dessus et refoulaient le découragement qui l'avait un instant abattu. Il entraîna son frère vers la fenêtre. Le printemps magicien avait passé. La forêt s'ornait de parures incomparables; les oiseaux chantaient avec allégresse; les eaux du lac dormaient paresseusement à l'ombre des saules.

—"Quelle merveilleuse nature que celle que nous parcourons! Quelles richesses abondent dans ces plaines luxuriantes, ces forêts mystérieuses, ces lacs immenses, ces rivières majestueuses et leurs chûtes plus majestueuses encore! Quel domaine nous acquérons au pays dont nous sommes les fils et à la religion qui présida à notre naissance. Qu'importe si nos compatriotes, si notre roi même ne comprennent pas la valeur de nos découvertes. C'est pour l'avenir que nous travaillons. Songe aux population qui alors empliront ces immenses solitudes. Songe aux récoltes que produira cette terre vierge et fécondée. Songe aux troupeaux paisibles qui remplaceront les bêtes sauvages que nous combattons aujourd'hui. Ne vois-tu pas déjà les clochers d'où s'élèveront vers le ciel des hymnes d'actions de grâces? Ne sera-ce pas un nouvel Eden? Nous sommes vraiment des privilégiés de la Providence. Nos souffrances sont le tribut par lequel nous achetons à la civilisation et assurons à la souveraineté de notre roi des domaines auxquels rien sur terre ne saurait être comparé.

François souriait devant l'enthousiaste imagination de son cadet. C'était la fougue entraînante qu'aucune déception n'avait encore défrênée. C'était la chaleur communicative d'une jeune âme qu'aucune douleur réelle n'avait encore refroidie. La jeunesse a pour elle un élan qui lui fait négliger les conseils d'un âge mûr. Confiante dans sa force et dans sa puissance elle veut acquérir une expérience qui souvent la fait souffrir. Elle reçoit des coups douloureux dont elle se remet difficilement. Mais lorsque, dans des circonstances comme celles que traversaient Louis-Joseph, un jeune homme est obligé d'endiguer ses ardeurs au contact d'une nature inclémente, il est nécessaire de l'encourager au lieu de lui faire des reproches, et de le consoler au lieu de lui faire toucher du doigt les prédictions d'un âge mûr. François, jeune homme encore, réalisait dans sa personne le vieil adage : Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. Il avait de cette dernière l'expérience achetée au prix de grandes souffrances. Mais il avait conservé de la première, la force et la vigueur. La fougue de l'une était tempérée par la sagesse de l'autre. Mieux que personne il était à même de comprendre ce qui se passait dans l'âme de son frère. Après un instant d'abattement, ce dernier s'était relevé, un peu meurtri sans doute, au contact d'une chaude amitié qui encourageait son ardente nature.

—"Enfin, dit François en posant ses deux mains sur les épaules de Louis-Joseph, je te reconnais. Je te vois tel que tu étais lors de ton arrivée.

—"Tu es bon, François... Tu m'as écouté avec un tel intérêt que cela m'a encouragé... Et puis, avec cette douce chaleur, ce merveilleux soleil, je me sens revivre. Il me semble que je viens d'être malade et que je suis convalescent.

—"Les durs mois d'hiver que tu as passés ici t'ont été pénibles, cela se conçoit.

Une fois de plus, ils avaient oublié le manque de vivres dont s'inquiétait leur père. Ils jouissaient avec délices de ce re-

nouveau printanier qui faisait gonfler leur poitrine. Les épreuves ne sont-elles pas assez dures par elles-mêmes sans les renouveler par le pensée?

—"Mais est-ce une raison pour nous plaindre? ajouta François. D'autre part, n'avons-nous pas obtenu d'appréciables résultats, dignes de nous encourager? Notre loyauté, notre amitié, nos souffrances et notre foi ont montré aux Indiens que nous ne leur voulons aucun mal. Et nous nous sommes fait des amis parmi eux.

—"J'ai entendu dire, cependant, à Montréal et à Québec, qu'il fallait toujours se méfier de ces sauvages, que leur caractère est fait de ruse et de sournoiserie.

—"On se trompe. Il y a chez l'Indien naturel une loyauté que nous ne rencontrons plus guère dans notre monde corrompu. Il a horreur du mensonge. Il est sincère dans son affection comme dans son hospitalité... Il y aura cinq ans le 24 août prochain que notre père, aux prises avec une mutinerie de nos employés, fut obligé de retourner à Kaministiquia pour hiverner. Avec l'aide du P. Mesaiger, il réussit à raisonner quelques-uns de nos gens.

—"Dont Beaulieu, je crois?

—"Oui, c'est un caractère faible plutôt que mauvais. Encore sous l'influence de nos concurrents, sans doute, lui et ses compagnons avaient refusé de faire un portage de neuf milles.

—"Je ne m'étonne plus alors que père soit plus sévère pour lui que pour d'autres.

—"En effet. Pourtant Beaulieu s'est repenti. Et père, pour lui prouver qu'il ne lui tenait pas rigueur de sa conduite, l'envoya avec la Jemmeraye et quatre canots au lac la Pluie, où notre cousin établit un poste de traite.

—"Qui est maintenant le fort St-Pierre, et que j'ai vu en venant ici.

—"La Jemmeraye se mit immédiatement en chantier et construisit le premier chaînon de l'immense chaîne de forts qui doit nous conduire à la mer de l'Ouest.

—"Quelle idée géniale notre père a eue là. Comme nous pouvons être fiers de lui, fit Louis-Joseph dont les yeux s'humectèrent de larmes joyeuses.

—"Notre cousin et lui se complètent. Les idées de père sont exécutées par Christophe. Père est la tête; la Jemmeraye est le bras...

—"Et nous, nous sommes les doigts.

—"C'est cela, approuva François en riant. Je m'efforce d'imiter l'exemple de notre cousin. Le travail qu'il accomplit tient du prodige. Pendant l'hiver qui suivit l'érection du fort St-Pierre il se mit en communication avec les Indiens des environs. Et il les invita à venir échanger leurs fourrures avec lui. C'était, comme tu le sais, le but de l'expédition de les attirer vers nous au lieu de les laisser aller vers les Anglais. Prévenus trop tard, sans doute, peu d'entre eux répondirent à son appel. Dans ce petit nombre, cependant, il en remarqua un dont la démarche et la noble assurance faisaient reconnaître pour un chef.

Cerf-Agile était grand et redressait avec fierté sa taille pleine de noblesse. Son visage, impassible en toute circonstance, était d'une mâle beauté. Le nez, légèrement camard, glissé entre les pommettes saillantes, s'attachait à un haut front intelligent et dominait une bouche aux lèvres sensuelles dont les extrémités s'affaissaient avec une amertume vers un menton trop petit. Les yeux, aux paupières un peu lourdes, avaient dans leurs prunelles foncées des rayons pleins de douceur qui se transformaient parfois en éclairs de farouche énergie. Jeune chef d'une tribu de la nation des Gris, il était redouté par la violence de sa haine envers ses ennemis autant qu'il était aimé de ceux qui se disaient ses amis. Loyal, comme tous ceux de sa race, il allait jusqu'à l'héroïsme dans le sacrifice pour ceux à qui il avait juré fidélité. Mais sa vengeance était terrible pour ceux qui le trompaient.

—"Il y a déjà si longtemps qu'il est avec nous? fit Louis-Joseph.

—"Cinq ans bientôt. Il se trouvait dans ces parages du lac des Bois quand il apprit que des Français se trouvaient plus au sud. Après avoir troqué ses pelleteries il se mit au service de la Jemmeraye qui le prit en amitié.

—"Rien d'étonnant, alors, qu'il ait voulu suivre Christophe au fort de la Fourche.

—"Tout de suite, il fut utilisé comme guide dans les reconnaissances qui furent faites autour du lac la Pluie. Quand père arriva au fort, au mois de juillet, Cerf-A-

gile lui fut présenté. Il s'intéressa à lui et demanda au père missionnaire de l'instruire et de semer la parole de Dieu dans cette âme neuve et sauvage. Dans l'esprit de notre père et dans celui du P. Mesaiger il devait être le messager qui irait porter dans sa tribu la Bonne Nouvelle. Il devait être aussi le meilleur interprête de nos sentiments amicaux et pacifiques.

—"J'ai remarqué, en effet, le dévouement de Cerf-Agile à notre cause. Mais crois-tu qu'il se soit réellement converti à notre civilisation et à notre foi?

—"Pourquoi en douter? Pourquoi ne ne pas lui faire l'honneur de croire à sa conversion? C'est un peu notre défaut, à nous Français, d'accorder notre confiance à des gens qui souvent n'en valent pas la peine, tandis que d'autres fois nous la refusons à des êtres sincères et loyaux. Nous nous laissons charmer par de belles paroles ou par de délicates attentions jusqu'au jour où nous nous rendons compte que nous sommes dupés. Mais dans les cas présent, Cerf-Agile s'est toujours montré digne de notre confiance. Les progrès qu'il a faits dans l'étude de notre langue qu'il parle couramment aujourd'hui font de lui un précieux auxiliaire. Ce jeune chef est une récompense de nos efforts. Nous sommes en droit d'espérer dans l'avenir puisque déjà ce sauvage s'assimile notre cilivisation. Il s'est montré exceptionnellement intelligent et perspicace, bien qu'il soit un peu taciturne parfois. Il nous a vus travailler. Il s'efforce de suivre l'exemple que nous lui donnons. Il y a quatre ans, il nous a aidé à construire ce fort, dont le P. Mesaiger nous indiqua le site qu'il préférait à cause de l'abondance du poisson et du gibier.

—"Nous ne nous en apercevons guère aujourd'hui.

Ce rappel d'une situation pénible ne sembla pas troubler la pensée de François. Il se faisait un devoir de se distraire et de distraire son frère en lui racontant l'aide que Cerf-Agile leur avait donnée dans ces parages. Il continua.

—"En 1733, il parla à notre père du désir qu'avaient les Gris et les Assiniboines de voir un poste de traite plus rapproché d'eux. Malheureusement les difficultés auxquelles nous fûmes toujours en butte n'étaient pas faites pour satisfaire l'impatience des Indiens. De plus les fourrures partaient pour la Baie d'Hudson. Cerf-Agile montra le danger qui en résulterait pour la prospérité de notre commerce.

—"C'était à l'époque, je crois, où père et la Jemmeraye descendirent à Montréal. Je n'ai jamais vu maman aussi inquiète qu'à ce moment-là. Et comme elle pleura quand elle apprit que l'heure était venue pour moi de la quitter et de vous rejoindre.

—"Pauvre mère!...

—"Fasse le ciel que les souffrances morales qu'elle supporte si héroïquement ne la ravissent pas à notre affection!

—"Voyons, Louis-Joseph, maman est forte et courageuse. Et le Bon Dieu ne voudait pas l'enlever à notre tendresse, pendant que nous travaillons ici à sa gloire.

—"Pardonne-moi, François, l'absence des êtres que l'on aime est parfois bien dure à supporte.

—"Je le comprends. Mais cela n'est pas une raison pour nous empêcher de poursuivre notre mission avec courage. Père en cela est un modèle. Il sait faire la part du sentiment et de l'action sans pourtant les considérer étrangers l'un à l'autre. Sa rapidité de pensée l'empêche de s'arrêter à des regrets superflus. Obligé de faire face à deux situations, il sait se décider et courir au plus pressé. Aussi quand Cerf-Agile lui eut exposé toutes ses raisons de voir un poste près des membres de sa nation, il envoya la Jemmeraye à Montréal pour y exposer la situation de l'expédition. Le P. Mesaiger dont la santé était trop faible pour ce climat accompagna Christophe. Décidé à satisfaire tout le monde, père envoya Jean-Baptiste vers le lac Ouinipeg en compagnie de Cerf-Agile. Notre frère explora la contrée et choisit un emplacement pour la construction d'un fort. A son retour, en mai, Jean-Baptiste nous parla avec joie de ce nouveau pays. Il avait été reçu avec munificence par la tribu de Cerf-Agile. De grandes fêtes furent données en son honneur. Bref il insista pour retourner tout de suite au lac Ouinipeg. Mais si tout allait bien de son côté, les choses allaient de mal en pis à Montréal. Père fut obligé à son tour de partir. Et il donna à Jean-Baptiste l'autorisation de mettre son désir à exécution dès le retour de la Jemmeraye.

—"En somme, c'est à la demande de

Cerf-Agile et à l'enthousiasme de Jean-Baptiste que nous avons aujourd'hui le fort Maurepas.

—"Qui fut construit dans le courant de l'automne.

—"Mais qui amena ici Pâle-Aurore et Rose-des-Bois?

Au cours de son expédition qui dura du commencement de mars au 27 mai 1734, date de son retour au fort St-Charles, Jean-Baptiste avait rencontré dans la tribu du Cerf-Agile, deux Indiennes, deux soeurs : Pâle-Aurore et Rose-des-Bois. Il fut frappé de la grâce et de la beauté originale et sauvage qui se dégageaient de leur personne. Rose-des-Bois avec sa chair musclée, ses cheveux de jais, ses yeux brillants comme des escarboucles lui était apparue comme une nature chaude au service d'une âme passionnée. Elle était bien la femme sauvage pleinement épanouie dont la chair palpitante appelait le désir. Pâle-Aurore, au contraire, semblait une jolie tige à peine bourgeonnante. Elle était svelte, douce, pudique. Sa chevelure moins sombre que celle de sa soeur donnait à son visage moins cuivré un air d'angélique bonté. Sa figure avec ses pommettes légèrement effacées rappelait instinctivement celles de ses soeurs européennes. Bref, bien que vivant la vie des Indiennes, elle semblait, néanmoins, perdue au milieu d'elles. D'où provenait cette différence si sensible entre ces deux jeunes filles? Il se souvint alors que d'autres blancs avaient foulé, avant lui, le sol de ce pays. Est-ce que par hasard?... Il interrogea Cerf-Agile. L'Indien avait entendu des récits bien étranges dans son enfance auxquels il n'avait guère prêté attention. Le père des deux jeunes filles, guerrier remarquable et honoré de sa tribu était un Indien de courageuse et forte race. Il avait succombé, couvert de gloire, dans un combat avec les Sioux. La mère était morte, quelques années auparavant, massacrée par les ennemis héréditaires de la nation des Gris. Et comme Jean-Baptiste s'étonnait de la différence de caractère qui existait entre les deux jeunes filles, Cerf-Agile lui avait fait comprendre que Pâle-Aurore ressemblait à sa mère, et que cette dernière avait acquis parmi les femmes de sa tribu une réputation de grande douceur et de mystérieuse beauté dont les hommes s'étonnaient quelquefois. Cerf-Agile s'étendait toujours avec complaisance sur tout ce qui touchait de près Pâle-Aurore. Taciturne et alors d'une brièveté extraordinaire quand il s'agissait des choses courantes de la vie, il devenait d'une éloquence intarrissable quand la jeune fille était le sujet de son discours. Il avait alors la même attitude que quand il parlait devant les guerriers de sa tribu. Toute sa taille se redressait avec une noble fierté, sa figure s'illuminait et Jean-Baptiste avait remarqué dans ses yeux, lorsqu'il parlait de Pâle-Aurore, une douceur infinie qu'il n'avait vue en aucun autre moment. C'est que l'Indien aimait Pâle-Aurore. Mais la nature, étrange pour lui, de la jeune fille l'obligeait à garder une attitude quasi-respectueuse dont il se départissait volontiers vis-à-vis de Rose-des-Bois. Tandis que l'une aiguisait son désir et ses sens, l'autre, au contraire, troublait son coeur. Il tressaillait lorsque le regard plein de douceur de Pâle-Aurore se reposait sur lui. Et parce que celle-ci éprouvait un certain plaisir à se trouver à ses côtés, il s'était mis à l'aimer...

Jean-Baptiste les avait engagées à descendre avec lui au fort, à la grande satisfaction de Cerf-Agile. En l'absence d'un missionnaire, les fils de l'explorateur leur commença un cours de civilisation. Et sa jeunesse aidant, il fut un professeur remarquable. L'apparition de ce premier blanc qu'elles aient jamais vu avait frappé le coeur et l'imagination de ces deux jeunes Indiennes. Mais, peu à peu, Cerf-Agile avait remarqué que Pâle-Aurore ne quittait plus Jean-Baptiste. Quelque chose en lui se froissa. Et loin d'en montrer du ressentiment vis-à-vis de la jeune fille, il redoubla, au contraire, d'attention délicate. Pâle-Aurore de son côté, avec une grâce touchante, se montrait aussi plus prévenante pour lui. Sa nature féminine la guidait. Il semblait qu'elle voulait, instintivement, combler de caresses celui qu'elle allait faire souffrir et se faire pardonner par avance un sentiment qui l'éloignait des siens. Puis, quand elle avait endormi une défiance qu'elle croyait lire dans les yeux de Cerf-Agile, elle revenait toute joyeuse auprès de Jean-Baptiste. Bien qu'elle ne le connaissait que depuis quelques jours, elle éprouvait une étrange sensation de sécurité à se trouver à ses cô-

tés. Elle croyait parfois qu'elle l'avait toujours connu. Elle retrouvait dans ses gestes, dans son attitude, dans son regard un ensemble de manières délicates qu'elle avait aimé chez sa mère. Elle-même, naturellement, se surprenait à refaire ces gestes, à prendre cette attitude. Et ses yeux s'humectaient parfois sous la pensée de sentiments inconnus et délicieux qui la faisaient tressaillir. Jean-Baptiste, bien que peu habitué à une étude psychologique, n'avait pu s'empêcher de remarquer combien Pâle-Aurore ressemblait à ses soeurs. Lorsqu'un rayon de soleil venait par hasard éclairer son visage, il s'en dégageait une telle lumière mystérieuse qu'il en était troublé. Il pensait revoir Marie-Anne, l'une de ses soeurs laissées à Trois-Rivières. Parfois même, ce nom s'échappait de ses lèvres. Alors à l'appel de ce nom inconnu Pale-Aurore le regardait, étonnée et souriante. Elle prévenait tous ses désirs. Elle confectionnait en outre différents objects de tapisserie qu'elle mettait dans la chambre du jeune homme et que celui-ci contemplait avec émotion. Rose-des-Bois, de son côté, plus femme et plus sauvage semblait le fuir. Assise, non loin de lui, elle le regardait pendant des heures sans chercher à se faire remarquer. En dehors des leçons qu'elle recevait avec sa soeur, elle n'approchait pas de Jean-Baptiste, il semblait qu'il était d'une autre nature que la sienne. Une timidité, une crainte mystérieuse l'en tenait à distance, et cependant quand ses yeux s'étaient imprégnés de son visage, elle s'éloignait, troublée jusqu'au fond de son être et s'enfonçait dans la forêt pour y goûter la volupté qui envahissait son coeur.

Quand au retour de la Jemmeraye, Jean-Baptiste quitta le fort St-Charles, ce ne fut pas sans émotion qu'il dit adieu à Pâle-Aurore. Pendant son absence, il se produisit un curieux changement dans l'attitude des jeunes filles. Autant Rose-des-Bois avait fui Jean Baptiste pendant son séjour au fort, autant pendant son absence elle contemplait et touchait avec une étrange émotion tout ce qui lui appartenait. François la surprit même un jour époussetant avec un soin tendre et méticuleux le chapeau favori de son frère. Pâle-Aurore, à son tour, recherchait la solitude enchanteresse de la forêt, et le soir avec une insatiable curiosité elle interrogeait Louis-Joseph sur Jean-Baptiste. Quand celui-ci revint voir son père, au dernier automne, François observa et crut comprendre que Rose-des-Bois aimait son frère, tandis que Louis-Joseph eut l'intuition du sentiment qui unissait ou qui unirait son frère à Pâle-Aurore. Louis-Joseph ne fut donc pas étonné quand François répondit à sa question.

—"Jean-Baptiste nous fit cette agréable surprise, il y a deux ans.

—"Leur présence a dû produire un peu d'animation et leur beauté susciter des rivalités parmi nos gens.

—"Cela ne dura pas. Elles furent employées au service de la maison pendant la journée, et le soir elles couchaient sous la tente avec Fleur-d'Aubépine sous la garde de Front-de-Buffle. Peu à peu elles s'habituèrent à nos moeurs et devinrent pour nous comme des soeurs, surtout Rose-des-Bois...

—"Surtout Pâle-Aurore, dit Louis- Joseph en riant.

—"Je crois que tu te trompes. Je suis sûr chez Rose-des-Bois d'un sentiment que je soupçonne chez Jean-Baptiste.

—"Et moi; je suis sûr chez Jean-Baptiste d'un sentment qui a son correspondant chez Pâle-Aurore.

—"Qui sera notre belle-soeur, à ton avis, si nous en croyons le conseil que le Père Aulneau donnait à père?

—"Pâle-Aurore, sans aucun doute, dit Louis-Joseph.

—"Non, Rose-des-Bois.

Louis-Joseph sourit malicieusement.

—"Ce sera les deux...

—"Oh! Louis-Joseph!

—"Mais naturellement. Que Jean-Baptiste épouse l'une ou l'autre, comme elles sont soeurs, toutes deux deviendront nos belles-soeurs.

—"Ah! Ah! fit François en riant, je ne te croyais pas si subtil.

Tous deux riaient encore quand un bruit formidable comme un coup de tonnerre éclata et résonna longuement dans le fort.

Presqu'au même instant Rose-des-Bois entra.

—"Que signifie ce bruit? lui demanda François.

—"Amiotte et La Londette viennent d'entrer de la pêche, dit-elle, et les hom-

mes tirent des coups de feu, en signe de joie.

—"A-t-on prévenu mon père?

—"Monseigneur de Lavérendrye se trouvait sur la grève en compagnie du père missionnaire au moment où le canot de La Londette aborda. Il examine la pêche et m'a envoyé vous dire d'aller le retrouver.

—"Alors ils ont été plus heureux qu'hier.

—"Amiotte parle d'une pêche miraculeuse. Paniers et filets sont pleins.

—"Dieu soit loué! Notre père n'aura plus d'inquiétudes. Nous aurons de quoi vivre jusqu'à l'arrivée des canots de ravitaillement qui ne sauraient tarder... Allons vite voir cette pêche, Louis-Joseph.

Rose-des-Bois les regardait partir. Une question s'apprêtait à jaillir de ses lèvres frémissantes. Ses yeux suppliaient. Elle aurait voulu retenir les deux frères encore un instant. Tout à coup ses bras se tendirent vers ceux qui ne la regardaient plus. Déjà la porte se refermait sur eux.

—"Avez-vous des nouvelles du fort Maurepas, hasarda-t-elle?

François se retourna en fronçant les sourcils. Il regarda Louis-Joseph pour savoir si, à ce nom, la même pensée ne l'avait pas frappé. Mais il ne vit rien. Louis-Joseph, préoccupé par la bonne nouvelle, n'avait pas fait attention à la question de Rose-des-Bois. François s'était tout de suite demandé ce que Jean-Baptiste et Pierre devenaient au fort Maurepas et la Jemmeraye à celui de la Fourche. Il se souvint que dans sa dernière lettre Jean-Baptiste s'était plaint à son père du manque de nourriture et de l'impossibilité où ils se trouvaient de se procurer soit du poisson, soit du gibier. Et il y avait de cela trois semaines.

—"Non, répondit-il un peu brusquement à Rose-des-Bois, nous n'avons rien encore.

Quand ils arrivèrent sur la plage, il y avait une animation inaccoutumée autour des canots. Pâle-Aurore se tenait tout près de Lavérendrye et du P. Aulneau qui regardaient en souriant un va et vient excité. Les facéties d'Amiotte provoquaient l'hilarité générale.

—"J'avais bien raison, disait-il de ne pas vouloir Bourassa avec nous. Il fait sauver les poissons avec son nez. Ils ont peur.

—"Allons, laisse-le tranquille. Ce n'est pas sa faute s'ils ont attrappé moins de poissons que nous.

—"Je le sais bien. Mais il n'a pas besoin d'être aussi fier.

—"Toi, mon petit, dit Bourassa exaspéré, tu te feras moucher un de ces jours.

—"Et par qui?

—"Par moi.

—"Ah! Ah! éclata de rire Amiotte. As-tu du temps de reste après que tu as nettoyé ton monument?

Lavérendrye s'était mis à l'écart avec le P. Aulneau. Il appela ses fils. Devant le résultat inespéré de la pêche il voulait aussitôt profiter de cette heureuse circonstance et envoyé quelques uns de leurs gens au devant des canots venant de Montréal. Il venait de soumettre son idée au missionnaire et après avoir exposé son projet à ses fils il demanda leur avis.

—"C'est la meilleure chose que nous puissions faire maintenant, répondit François. Il est absolument nécessaire de savoir à quoi nous en tenir sur ce retard.

—"A qui pensez-vous donner le commandement de l'expédition? demanda Louis-Joseph.

—"A Bourassa. Il me paraît le plus qualifié pour la mener à bonne fin.

—"Vous savez père, fit observer François, que nos gens se moquent parfois de Bourassa, à cause, précisément, des qualités que vous reconnaissez en lui. Ne craignez-vous pas que son autorité n'en perdit un peu de sa force?

Lavérendrye fronça les soucils. Il n'aimait pas beaucoup que l'on puisse jouer avec l'autorité et l'obéissance. Il répliqua en s'avançant vers le groupe des employés.

—"Nous allons voir.

Il réunit tout son monde autour de lui. Après avoir jeté un regard circulaire sur ses gens qui se tenaient silencieux, il se tourna vers Bourassa et. sa voix vibrante d'autorité, il lui dit :

—"Je sais que je puis compter sur vous Bourassa. En conséquence, vous partirez demain avec un canot et quatre hommes. Vous prendrez avec vous...

—"Moi! Moi! Moi! Moi! dirent plusieurs voix.

Lavérendrye jeta un coup d'oeil étonné et satisfait à François.

—"Amiotte, nomma-t-il.

—"Oh! Monseigneur, supplia l'ami

de La Londette, pas moi. Je ne reviendrai jamais si je pars avec Bourassa.

—"Et pourquoi donc? demanda Lavérendrye d'une voix sévère.

—"Parce qu'en passant auprès d'un rapide, comme je ne suis pas lourd, il pourrait me jeter par-dessus bord, et comme je ne sais pas nager...

—"Depuis quand, Amiotte, ai-je autorisé mes gens à discuter mes ordres?

—"Eh bien! Monseigneur, fit Amiotte en tremblottant, ce n'est pas là la raison... Je vous serais si reconnaissant si vous aviez la bonté de ne pas me séparer de ma fiancée, Fleur-d'Aubépine, parce que...

Dès que Lavérendrye eut compris qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté dans l'attitude d'Amiotte, il répondit en souriant.

—"Soit... Paquin, Doucette, nomma-t-il alors.

Beaulieu avait fait un geste.

—"Non, pas vous Beaulieu, dit l'explorateur en fronçant les soucils... Dufleuve et Lafleur... Vous irez au devant des canots et si vous les rencontrez vous direz à Legros, l'officier, qui en a la charge de faire toute diligence. La pêche d'aujourd'hui va nous aider grandement, il faut donc en profiter pour reprendre un peu d'activité.

—"Bien, Monseigneur, dit Bourassa. A quelle heure partirons-nous?

—"Au lever du soleil...

—"Je te souhaite de ne pas rencontrer de Sioux, dit Amiotte au nouveau chef d'expédition, ils auraient une trop belle cible...

Tout en riant, les pêcheurs remontèrent vers le fort où l'espérance commençait à renaître.

IV

A L'AVANT-GARDE

Pierre et Jean-Baptiste se tenaient dans la cour du fort Maurepas. Amaigris, ils se réchauffaient aux rayons vivificateurs d'un soleil resplendissant. Ils marchaient lentement et regardaient ceux de leurs gens qui avaient échappés à la mort.

L'activité semblait reprendre.

—"Il faudra que tu descendes au fort St-Charles, Jean-Baptiste. Jusqu'ici la fonte des neiges et le dégel avaient rendu le voyage dangereux, mais maintenant...

—"En effet. Notre père doit être inquiet. Il y a bien longtemps que nous ne lui avons donné des nouvelles.

—"Qu'ont-ils fait pendant tout cet hiver?

—"Je me le demande souvent.

—"Je m'étonne qu'il n'ait pas songé à nous envoyer un courrier.

Jean-Baptiste regarda son frère. Il crut distinguer dans sa voix un reproche à l'adresse de leur père.

—"Pierre, tu sais bien qu'il aura fait l'impossible pour nous.

—"Oui, je sais.

—"Crois-tu qu'il ne souffre pas de nous savoir seuls aux avant-postes de son exploration?

—"Pourquoi ce ton de reproche?

—"C'est que tu semblais accuser père de nous avoir un peu négligés.

Pierre était sous l'empire d'un énervement bien compréhensible dans la situation où il se trouvait.

L'hiver avait été bien dûr et la patience qu'il avait montrée pendant cette longue épreuve d'isolement s'épuisait. Ses nerfs se tendaient dans une impatience mal réprimée. Avec le beau temps, il aurait aimé voir un courrier arriver du fort St-Charles, et chaque jour son attente était déçue. Certes, il était loin d'accuser son père de négligence envers eux et cependant, malgré lui, une sorte de mécontentement l'aigrissait. La réplique de Jean-Baptiste l'avait fait réfléchir et il regrettait les paroles qui avaient devancé sa pensée. Il répondit :

—"Tu t'es trompé, Jean-Baptiste. Loin de moi la pensée de soupçonner père de nous avoir abandonnés. Mais j'ai tellement hâte d'avoir de leurs nouvelles que tu peux me pardonner, comme père le ferait lui-même, un mouvement d'énervement.

—"Volontiers.

—"Nous avons tant souffert!

—"Et lui?

—"Enfin, Jean-Baptiste, sois plus indulgent.

—"Il nous donne une grande marque de confiance en nous tenant à l'avant-garde et il ne nous appartient pas de discuter ses actes ni ses pensées.

Les deux frères se turent un instant.

Chacun d'eux réfléchissaient. Jean-Baptiste avait très bien compris l'attitude de son frère. Lui-même s'étonnait du silence de leur père, et cependant il se faisait un devoir de ne point laisser paraître ses sentiments. N'était-il pas le chef? N'avait-il pas toute la responsabilité morale et matérielle de ce fort? Et si lui, le chef, se laissait aller au découragement, comment soutiendrait-il ceux qui pourraient faiblir? Il se rendait compte aussi qu'il était de son devoir de faire savoir à son père ce qui s'était passé. Et d'un autre côté, n'étaient-ce pas ses nouvelles, à lui Jean-Baptiste, qu'on attendait en bas? Jusqu'ici, il n'avait songé qu'au courrier qui pouvait lui parvenir, sans se rendre compte que si, lui, savait que tout allait relativement bien ici, il n'en était pas de même au fort St-Charles. Ce fut comme un éclair qui traversa sa pensée. Son père se trouvait sûrement dans une position d'attente semblable à la sienne. C'était donc à lui, Jean-Baptiste, qui se trouvait en avant-garde, d'envoyer un messager. C'est avec un soupir de soulagement qu'il dit à Pierre.

—"L'un de nous doit redescendre.

—"Comment cela?

—"Nous sommes ici, tous les deux, à attendre avec une impatience exaspérée une lettre de père! N'as-tu pas songé que nous aurions mieux fait, depuis longtemps, d'en envoyer une nous-mêmes? Ce n'est pas lui qui est à blâmer, c'est nous. Et nous sommes la cause d'une inquiétude qui le ronge sans doute!

Pierre fut stupéfait de penser que ni l'un ni l'autre n'avaient songé à cette solution pourtant bien simple. Il répondit fébrilement.

—"Allons, va vite, je resterai.

—"Non, c'est à moi de rester. Je suis l'aîné. C'est à moi de demeurer au poste.

—"Tu partiras, Jean-Baptiste. On t'attend en bas, fit Pierre en souriant. Je suis persuadé que c'est toi qui dois partir. Ton coeur ne te le dit-il pas?

—"Pierre!... interrompit Jean-Baptiste, en fronçant les sourcils.

—"Crois-tu que je n'ai pas remarqué tes longues absences de pensée au cours de cet hiver? Je me demandais parfois où tu trouvais la force qui te faisait agir.

—"Pierre! reprit Jean-Baptiste pour la deuxième fois. Est-ce le moment de parler de ces choses?

—"Mon Dieu, pourquoi veux-tu concentrer tes pensées sur des sujets pénibles? N'avons-nous pas assez souffert cet hiver? Après avoir péniblement étouffé les appels d'un estomac affamé, pourquoi rester sourd aux cris d'un coeur assoiffé d'amour? n'est-ce pas dans le souvenir de Pâle-Aurore que tu as puisé ton courage?

Jean-Baptiste resta un instant songeur.

—"En effet, répondit-il, j'ai chassé les sombres pensées qui m'obsédaient pour me réfugier dans de bien doux souvenirs. De loin Pâle-Aurore m'a aidé. Elle m'a réconforté. C'est en grande partie pour la revoir que j'ai lutté au milieu de nos difficultés.

—"Je ne croyais pas que tu l'aimais à ce point.

—"Oui, je l'aime, plus que je ne saurais le dire.

—"Lui as-tu déclaré ton amour?

—"Non.

—"Et pourquoi donc? Elle t'aime pourtant.

—"Je ne sais. Ses attentions délicates m'ont été douces. Je n'ai pas cherché à savoir à quels sentiments je les devais.

—"Voilà bien les manières d'un amoureux. Du moment qu'on le dorlotte, peut lui importe de savoir à quels sentiments il doit les caresses. Mais si elle te haïssait, penses-tu qu'elle t'aurait suivi comme une esclave amoureuse de son maître?... Elle t'aime.

—"Peut-être.

—"Comment peut-être? Mais cela crève les yeux. Je suis sûr que François et Louis-Joseph s'en sont aperçus.

—"A ce point?

Jean-Baptiste avait une tête si drôle en prononçant ces mots que son frère éclata de rire.

—"Tu me la bailles belle! Allons, va vite au fort St-Charles retrouver ton aimée.

—"Mais... c'est que je ne lui ai pas dit que je l'aimais.

—"Bien vrai?... Ce serait tout de même un peu trop fort.

—"Dame!... Tu comprends... Je n'ai pas eu le temps. Je ne me suis rendu compte que je l'aimais, qu'ici.

—"Vraiment? dit Pierre moqueur. Et comment cela t'a-t-il pris?

Jean-Baptiste ne remarqua pas le sourire narquois de son frère. Il était trop heureux de s'épancher. Ce secret lui pe-

sait. Il fallait qu'il en parlât et il n'était pas fâché de l'occasion qui se présentait. Et puis, un homme est-il capable de taire ses amours? Sa vanité le pousse presque toujours à narrer ces sortes d'exploits. Il s'y délecte et trouve une jouissance à s'entendre parler de son amie. Il ne s'en rend pas compte, sans quoi il hésiterait. Le jeune amoureux est comme le nouveau riche. Il éprouve le besoin d'étaler ses trésors. Il accepte avec joie, au besoin il la fait naître, l'occasion d'en parler. L'homme que les amours ont rendu plus circonspect savoure intérieurement, comme un fait acquis, ces tendres sentiments. Son allure, comme celle de l'homme qui est venu au monde affligé d'une fortune, est assurée. Son maintien est dégagé. Et il ne se trouble pas quand on le questionne. Ce n'était pas le cas de Jean-Baptiste qui, ne bronchant pas devant le danger, rougissait à cet instant comme une jeune fille de l'autre siècle.

—"Je ne sais pas, dit-il. C'est un soir, en me couchant. J'avais faim. Une sueur froide perlait à mon front. J'ai cru qu'une main douce et fraîche venait me caresser. Et alors un nom est sorti de mes lèvres : Pâle-Aurore.

—"Tu peux te vanter que la faim, chez toi, produit des effets plutôt agréables.

—"Hélas, je me suis tout de suite rendu compte de la situation où je me trouvais. Mon coeur s'est trouvé serré comme dans un étau. J'ai souffert horriblement. J'ai compris que j'aimais Pâle-Aurore plus que tout au monde. La pensée m'est venue, un moment, de te laisser seul et de descendre au milieu de l'hiver au fort St-Charles. Je voulais à tout prix la revoir. Mais j'ai entendu comme une voix intérieure qui me disait : "Lâche, oserais-tu abandonner ton frère? Elle t'attendra, et tu seras d'autant plus heureux de la retrouver que tu auras accompli ton devoir." Le lendemain, quand je me suis levé et que je t'ai vu, je n'ai plus eu l'envie de partir. Mais l'amour que nourrissait mon coeur me donna la force de résister. C'est pour la revoir en restant digne du sacrifice qu'on attendait de moi, que j'ai lutté au milieu de nos difficultés.

Pierre ne riait plus. Le sentiment de son frère lui apparaissait trop sérieux. Il dit simplement.

—"Voilà donc une bonne occasion pour toi de redescendre au fort St-Charles. Et puis, il est absolument nécessaire de donner, de vive voix, à notre père des détails sur notre situation.

Jean-Baptiste ne répondit pas tout de suite. Il regarda les rayons du soleil couchant qui embrasaient le fort. Vers l'ouest, des feux rouge et or d'une majesté incomparable auréolaient la cîme des arbres et se reflétaient dans les eaux du lac. La nature se faisait silencieuse. Un calme impressionnant et grandiose lui étreignit l'âme. Une peur subite et mystérieuse l'envahit.

—"Nous ne pouvons pas partir sans nouvelles de la Jemmeraye. Son silence n'est pas naturel. Lui qui a toujours eu soin de nous tenir au courant de ses faits et gestes...

—"Que crains-tu pour lui? Son caractère enthousiaste et pratique à la fois n'a pu que le bien conseiller. Profitant des beaux jours printaniers, il aura sans doute amorcé une nouvelle expédition.

Pierre cherchait des raisons d'encourager son frère. L'attitude de Jean-Baptiste venait de concrétiser en lui des soupçons qu'il avait toujours repoussés. Il le regardait qui marchait d'un pas nerveux. L'amoureux timide et gauche de tout à l'heure avait fait place à l'homme d'action, énergique et viril. Poussé par une force magnétique, il se dirigeait sans cesse vers la porte du fort qui s'ouvrait sur le lac. Il était obsédé par la pensée que quelqu'un avait frappé et qu'il n'avait pas été entendu. Il allait l'ouvrir quand tout à coup il revint sur ses pas. Il posa ses deux mains sur les épaules de son frère. Puis le regardant dans les yeux.

—"Pierre!... Nous sommes des hommes, n'est-ce pas? L'apprentissage surhumain que nous a fait faire notre père a cuirassé nos âmes. Il a réussi à forger un caractère de bronze dans notre corps d'enfant. Je puis donc te parler comme j'ai vu nos aînés se parler entre eux. Nous sommes des hommes, Pierre...

Il éprouvait le besoin de répéter ces mots : nous sommes des hommes. Il voulait se donner du courage. Son regard se faisait dur. Sa voix, un instant encore indécise, se raffermissait. Il regardait son frère qui pâlissait devant cet assaut inattendu et qui restait sans voix. Il continua.

—"Le silence de la Jemmeraye est in-

compréhensible. Jamais... jamais il n'est resté aussi longtemps sans nous donner de ses nouvelles. Pour qu'il n'ait pas envoyé un messager, il faut que cela aille bien mal là-bas. "Il tendit son bras droit dans la direction du fort de la Fourche." J'en conclus qu'ils n'ont pas pu résister à la rigueur de l'hiver...

—"Mais pourquoi cette pensée? Ne crois-tu pas au contraire que la cause du silence de Christophe est la même que celle que nous reprochions à père? Il attend sans doute de nos nouvelles.

—"Que par notre faute, nous nous soyions laissés aller à un commencement de découragement, je le comprends. Nous n'avons ni les qualités de Christophe, ni son intelligence, ni son esprit d'initiative.

—"Allons, Jean-Baptiste à quoi bon dénigrer ton mérite? La Jemmeraye lui-même serait le premier à dire que j'ai raison.

—"Non, Pierre, Christophe ne peut pas et ne doit pas nous être comparé. C'est un esprit mûr et réfléchi. Tout ce qu'il fait est pesé, calculé, et à son silence nous devons trouver une raison. Même au plus fort de l'hiver ne nous a-t-il pas envoyé Cerf-Agile? Si, comme tu le disais, tout à l'heure, il a entrepris une nouvelle expédition, crois-tu que nous n'en serions pas prévenus? Et puis, est-ce après un hiver comme celui-ci, au moment où l'on a besoin de refaire ses forces, qu'on songe à s'enfoncer dans un pays inconnu? Non, Pierre, tes raisons n'arriveront pas à me convaincre. Il n'y a qu'une chose, qu'une seule, qui puisse empêcher la Jemmeraye de nous tenir de ses nouvelles, c'est que ses compagnons et lui-même sont...

—"Jean-Baptiste!... Ne prononce pas ce mot! C'est pêcher contre l'espérance.

Mais la même pensée s'abattit sur eux, fatale, inexorable.

Pierre, anéanti, baissa la tête. Un frisson parcourut tout son corps. Il eut froid devant cette situation tragique. Serait-ce possible que la Jemmeraye, le plus fort, le plus entreprenant de cette jeune phalange d'explorateurs eût succombé? Non! il ne pouvait pas le croire. Il se défendait contre cette angoisse qui l'étreignait. Il y mettait toute l'énergie d'un homme jeune qui insulte à la mort. Il considérait comme atroce cette destinée ruinée à l'âge où l'on commence à être fort à pouvoir réaliser enfin les rêves de l'enfance et les velléités de l'adolescence. Il se frappait le front pour chasser le cauchemar qui l'obsédait.

—"Mais enfin, dit-il à son frère, pourquoi la Jemmeraye?

Etrange question qui fit lever la tête de Jean-Baptiste. Il devina l'angoisse de son cadet et constata le ravage que faisait dans son âme l'hypothétique mort de leur cousin.

—"Pourquoi? Voyons Pierre, conserve ton sang-froid. Pourquoi Christophe serait-il mort? Le sais-je? Ce que je t'ai dit était le résultat logique de mes réflexions. Pour que Christophe ne nous ait pas écrit, ne nous ait pas envoyé de courrier ou fait savoir d'une façon quelconque ce qui se passait au fort de la Fourche, il faut qu'il...

Il n'acheva pas La porte du fort venait de s'ouvrir. Bousculant la sentinelle qui se tenait à l'entrée, Cerf-Agile entrait en courant et venait s'écraser, à bout de forces, aux pieds de Jean-Baptiste.

A sa vue, Pierre sourit d'espoir en regardant son frère.

Un cri se fit entendre dans le fort, suivi aussitôt d'un concert d'exclamations. Une vingtaine de blancs, d'Indiens et d'Indiennes se précipitèrent vers Cerf-Agile. Une foule de questions s'entrechoquèrent les unes les autres pour faire place presqu'aussitôt à un silence absolu.

Jean-Baptiste avait fait un signe. Deux blancs transportèrent Cerf-Agile dans la chambre de Pierre où ils le déposèrent sur le lit. Sur le seuil de la porte, des têtes curieuses et inquiètes fouillaient de leurs regards le visage du revenant du fort de la Fourche. Les deux blancs sortirent en fermant la porte. Dans le couloir, des chuchottements troublèrent quelques instants encore le silence de la maison...

Tandis que Pierre s'empressait auprès de Cerf-Agile et lui versait sur les lèvres quelques gouttes d'eau-de-vie, Jean-Baptiste, immobile au pied du lit, attendait que l'Indien ait repris connaissance.

En 1736, le fort Maurepas constituait l'avant-garde de la colonne dont Lavérendrye était le chef. A la pointe extrême se trouvait le fortin de la Fourche-des-Roseaux. Ce poste d'où partaient les reconnaissances vers une contrée inconnue exigeait un homme doué d'une énergie, d'un courage et d'une intelligence peu communes. Christophe Dufrost de la Jemmeraye

réunissait ces qualités. Il était considéré par Lavérendrye comme son bras droit, comme son premier lieutenant ; il avait en lui une confiance absolue.

Ayant quitté Jean-Baptiste et Pierre qui restaient au fort Maurepas, la Jemmeraye avait côtoyé le bord sud du lac Ouinipeg et s'était arrêté à l'embouchure de la Rivière Rouge. Cerf-Agile lui avait servi de guide, et ils avaient hiverné tous deux dans ce nouveau poste.

Ce n'est pas sans raison que Lavérendrye s'inquiétait de ce qui se passait dans ces deux forts. Les évènements avaient été plus terribles et plus douloureux qu'il ne se le figurait.

L'hiver rigoureux qui suivit l'installation de la Jemmeraye accabla la petite colonie. La faim se fit sentir atroce. Le lac gelé tarit une source d'abondance qui leur procurait du poisson. La terre recouverte de neige éloigna le gibier. Obligé de rationner ses gens, la Jemmeraye eut le triste spectacle d'une effroyable lutte pour la vie. Les Indiennes arrachèrent des mains de leurs enfants la nourriture qui apaisait leurs cris. Les hommes à leur tour laissèrent les femmes mourir de faim. Les vivres manquèrent bientôt complètement. Puis la colonie se décima rapidement. Les survivants se rabattirent sur les peaux séchées qu'ils mâchèrent et sucèrent tour à tour. Ils brisèrent les haches contre le sol gelé pour y découvrir des racines et les dévorer. Quelques-uns quittèrent le fort pour s'enfoncer dans la forêt à la recherche d'une nourriture introuvable. Ils ne revinrent jamais. D'autres dépouillèrent les arbres de leur écorce qu'ils firent bouillir. Hélas ! la longueur de l'hiver ne leur permit pas d'attendre le retour du gibier au printemps. Les spectres aux mâchoires ensanglantées errant dans le fort s'évanouirent bientôt...

La Jemmeraye resta seul avec Cerf-Agile.

Malade par suite des efforts trop grands qu'il avait faits, affaibli, incapable de se traîner, il dut s'aliter.

Cerf-Agile se montra le digne compagnon de l'héroïque jeune homme. Sa nature robuste et sauvage, habituée aux privations des hivers, l'avait soutenu au cours de cette tragique famine. Mais la force humaine a ses limites. Ce long martyre l'avait exténué. Dans l'impossibilité de courir la forêt qui se réveillait sous le soleil du printemps, il se tenait tout le long du jour au chevet de la Jemmeraye, attendant fatalement leur destin.

—"C'est la fin, disait parfois Christophe.

Cerf-Agile ne répondait pas. Il souffrait de voir ce jeune homme qui l'avait accueilli avec tant de bonté au fort St-Pierre, gémir sans force.

Un jour, il le regarda avec étonnement s'asseoir sur son grabat. Il tendait ses deux bras décharnés vers un but invisible. Ses orbites démesurément agrandies rayonnaient d'un feu étrange. Son visage émacié et diaphane, encadré d'une barbe inculte, s'illuminait, éclairé par un feu intérieur. Il l'entendit gémir puis prononcer des mots inintelligibles.

Aveuglé par une faim atroce qui lui torturait les entrailles, la Jemmeraye, en proie au délire, avait vu soudain les piliers de la chambre s'allonger à l'infini, pour se perdre dans un ciel bleu sans nuage. Les murs avaient disparu sous une lumière intense et divine. La forêt écartée par des bras gigantesques s'ouvrit devant lui. Une prairie immense où couraient des gerbes d'or frissonnait de volupté. Puis une mer vermeille apparut. Assise sur un rocher, une jeune femme dont il ne voyait que le visage d'une beauté incomparable et le buste d'une opulence resplendissante l'appelait, lui souriait et lui montrait la mer. Il courut à elle et la saisit dans ses bras. Il l'étreignit avec force et lui murmura :

—"Comme je t'ai cherchée !... Pour toi, j'ai sacrifié ma jeunesse. Pour toi, j'ai quitté ma famille. J'ai abandonné la maison où chaque soir je pensais à toi au coin de l'âtre... Si tu savais comme je t'aime !... Je t'aime !...

Il avança ses lèvres et voulut l'embrasser. Mais cette déesse de la mer se déroba.

—"Comprends-tu à quel point je t'aime ? Ne sens-tu pas combien ton refus me fait souffrir ?

Elle souriait. Et cependant elle glissa d'entre ses bras et s'enfuit vers la plage. Il voulut courir et la rattraper. Mais il tomba. Il se traîna sur le sable chaud. Il supplia dans un appel angoissé :

—"Ne m'abandonne pas !... Je vais mourir... Aide-moi dans ce suprême effort puisque tu m'abandonnes au moment où je te trouve... Je t'aime !... Me laisseras-tu

gémir à tes genoux sans pitié? Je t'aime. Ne t'en ai-je pas donné la preuve en te donnant ma vie?...

Elle souriait toujours et reculait dans la mer. Dans un dernier effort, il cria :

—"Tu me repousses!... Ingrate!... Cruelle!... Capricieuse!... Et pourtant, j'ai soif de toi!... Je te veux!... Oh! Oh!... J'ai soif!... J'ai faim!...

Et dans un râle, il s'abattit.

Cerf-Agile assistait, en apparence impassible, à ce triste spectacle. La Jemmeraye, dans l'angoisse de la faim, s'imaginait voir la mer de l'Ouest. L'Indien avait compris les derniers mots expirés par son compagnon, ces mots que depuis des jours il entendait prononcer, impuissant.

—"J'ai soif!... J'ai faim!...

La Jemmeraye, d'une pâleur cadavérique, répéta faiblement :

—"J'ai faim.

Cerf-Agile le regarda. Il aimait ce jeune homme dont la nature aventureuse et l'âme sublime avaient fait un héros. Il l'aimait comme un frère descendu des Eternelles Prairies.

D'un pas lent et affaibli, il fit le tour de la chambre. Il fouilla une dernière fois les coffres où l'on gardait la nourriture. Tout était vide. Il ne le savait que trop. Allait-il le laisser mourir ainsi? Il retourna au chevet du mourant. Il s'assit à terre les jambes croisées sous lui, et s'appuya au pied de la lourde table. En croisant ses bras sur sa poitrine, sa main rencontra son poignard. Poussé par une force mystérieuse, il se redressa soudain.

Il sortit la lame de sa gaine en peau. Il en promena lentement la pointe sur son bras gauche, il s'ouvrit les veines. Le sang coula vermeil. Simplement, il approcha ce breuvage des lèvres du moribond.

Avidement, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, la Jemmeraye but ce sang héroïque.

Une rougeur colora légèrement ses joues. L'éclat fiévreux de ses yeux disparut un instant. Sa langue passa sur ses lèvres sanglantes. Dans un geste incertain sa main se posa sur son front.

—"Où suis-je? demanda-t-il.

Un murmure lui répondit.

Il aperçut Cerf-Agile, assis par terre qui le regardait. Ses yeux souriaient. Son bras d'où coulait un léger filet rouge traînait sur le plancher.

La Jemmeraye avait compris.

Il fixa Cerf-Agile. Leurs regards se croisèrent. L'Indien leva les yeux au ciel et la Jemmeraye baissa ses paupières sur les siens pleins de larmes.

Hélas, le geste sublime de Cerf-Agile ne devait servir à rien. Les jours du malade étaient comptés. Se sentant à sa dernière heure, celui-ci trouva pourtant la force, le 9 mai au soir, d'écrire à Jean-Baptiste. Il regrettait l'absence d'un missionnaire, mais il mourait en chrétien. A tous, il disait adieu et demandait une prière pour le repos de son âme. Il vécut pourtant jusqu'au lendemain.

Cerf-Agile le regardait, stoïque, maîtrisant sa douleur comme seul un Indien sait le faire, admirant dans son coeur sauvage cet héroïsme devant la mort.

La Jemmeraye était calme. Parfois ses lèvres remuaient. Il priait. Enfin, il tourna la tête vers Cerf-Agile et murmura :

—"Toi qui connais la religion de mes pères, plante quand je serai mort une croix sur ma tombe. Poses-y un bouquet de fleurs de ces prairies sauvages que j'ai tant aimées et pour lesquelles je fais le sacrifice de ma vie. Et alors, comme un frère, tu diras une des prières que nous t'avons apprises afin que mon âme s'envole plus légère vers le repos éternel...

Au dehors, les oiseaux chantaient en s'élevant vers le ciel.

Pierre demanda à voix basse :

—"Pourquoi est-il revenu seul?

Jean-Baptiste le regarda et ne répondit pas.

La nuit envahissait peu à peu la chambre. Pierre alluma une chandelle qu'il colla sur la table. La flamme vacillante et fumeuse éclaira le visage de Cerf-Agile creusé par la souffrance et par les privations. Son bras gauche était entouré d'un linge souillé. Pierre se pencha et vit sur le poignet un filet de sang coagulé.

—"Il se sera blessé, dit-il à Jean-Baptiste en montrant la blessure.

Cerf-Agile venait d'ouvrir les yeux. Ils firent le tour de la chambre et se posèrent sur les deux frères. Puis, lentement, il porta la main droite à sa poitrine et sortit de dessous sa chemise en peau une lettre qu'il tendit à Jean-Baptiste. Celui-ci reconnut l'écriture de la Jemmeraye. Il n'eut plus de doute. Les caractères qu'une main tremblante avait tracés lui firent

comprendre mieux que les mots qu'il lisait que son intuition ne l'avait pas trompé.

Il la donna à Pierre qui la lut à son tour.

"Mon cher frère,

"Laisse-moi encore te donner ce doux "nom de frère au moment de ma mort. Ma "destinée finit trop tôt, hélas, pour voir "cette mer merveilleuse, objet de nos dé-"sirs. Que le découragement n'anéantisse "pas vos efforts. C'est le suprême voeu "que je vous laisse à tous avant de vous "quitter. Nous sommes dans la bonne voie "et vous serez bientôt seuls à la parcourir. "Je vous suivrai de Là-Haut... Je meurs "sans missionnaire, hélas! Pas même cet-"te dernière consolation avant de mourir! "Je suis seul avec Cerf-Agile qui, dans un "héroïque sacrifice, m'a donné son sang "comme breuvage. C'est à lui que vous "devez cet adieu et c'est à lui aussi que je "dois de pouvoir préparer mon âme à com-"paraître devant son Créateur. Je suc-"combe à la maladie qui me mine depuis "le milieu de l'hiver. Que la volonté du "Bon Dieu soit faite. Tous nos compa-"gnons sont morts. J'ai eu la joie sublime "de baptiser quelques-uns de nos Indiens "sur leur grabat. C'est à leurs âmes sans "doute que je dois ces dernières forces qui "me soutiennent... Adieu à tous... Ne "me pleurez pas... Pardonnez-moi les torts "que j'ai eus envers vous et priez pour le "repos de mon âme... Que le Bon Dieu "vous garde. Je remets mon âme entre "Ses Mains.

C.-D. de la JEMMERAYE.

"Au fort de la Fourche-des-Roseaux, le 9e "mai 1736."

Les deux frères pleuraient sur ce cousin, sur ce frère comme il s'appelait lui-même, subitement disparu. Comme il a dû souffrir, pensaient-ils, seul, au milieu de ce pays inconnu! Puis ils regardèrent bientôt cette mort comme un avertissement. Fallait-il pénétrer plus avant dans une région qui demandait un tel sacrifice? Ils restaient là, accablés, relisant tour à tour cette lettre, dernier vestige d'un être aimé, d'un compagnon énergique et courageux.

Cerf-Agile avait, peu à peu, repris ses forces. L'évanouissement auquel il avait succombé en arrivant au fort provenait d'une tension nerveuse arrivée à son paroxisme et qui s'était brisée. L'effort prodigieux qu'il avait fait pour rejoindre les fils de Lavérendrye tenait du miracle. Il avait appris à aimer cette famille. Pour elle, il aurait sacrifié sa vie. A celui à qui il avait donné son sang, il venait de donner la plus héroïque preuve d'amitié. Il ne pensait pas à lui-même. La mission qu'il avait entreprise ne consistait pas seulement dans le transport d'une lettre. Il entendait prendre sa part de la douleur qu'éprouveraient les Lavérendrye. Aussi ses premières paroles furent pour s'inquiéter des sentiments de chacun. Et qui ne serait pas le plus frappé de douleur en apprenant l'horrible nouvelle, sinon le chef suprême, le père de l'expédition?

—"Quand pensez-vous avertir Monseigneur? demanda-t-il.

—"Nous partirons tous demain, répondit Jean-Baptiste.

—"Cette épreuve sera bien dure à notre père, dit Pierre.

—"Oui...

Cerf-Agile baissa les paupières en signe d'approbation, puis il dit :

—"Monsieur de la Jemmeraye était brave...

—"Ce n'est pas sans raison, interrompit Jean-Baptiste, qu'il fut toujours désigné pour être en avant-garde. Nous pouvions toujours compter sur lui dans les moments difficiles. Il savait faire preuve de tant d'initiative que c'était un plaisir pour nous d'exécuter ses ordres.

—"Hélas, dit Pierre, le sort est parfois bien cruel.

Cerf-Agile les regardait tous deux accepter stoïquement cette épreuve. Il leur dit ensuite comment était mort leur cousin. Puis il l'avait enterré le visage tourné dans la direction de la mer de l'Ouest. Il avait planté une croix sur sa tombe, déposé un bouquet de fleurs sauvages et :

—"J'ai dit une prière, comme il me l'avait demandé.

Le lendemain, quatre canots descendaient la rivière Maurepas, abandonnant le fort de ce nom. Jean-Baptiste, Pierre, Cerf-Agile et leurs compagnons, chassés par la mort et les souffrances, allaient chercher refuge au fort St-Charles.

V

ALERTE

Pendant ce temps, au fort St-Charles, l'angoisse qui avait régné durant de si longs jours desserrait son étreinte.

Bourassa, Paquin, Doucette et Lafleur activaient leur départ. Le canot chargé d'une quantité suffisante de poissons séchés baignait son avant dans l'eau tandis que l'arrière reposait sur le sable. Sur la plage une excitation extraordinaire troublait les échos endormis. Un soleil clignotant s'étirait au-desus de sa couche de verdure. Tous les habitants du fort avaient voulu assister à ce départ. Les souhaits de bon voyage s'échangeaient au milieu des rires et des plaisanteries. Fleur d'Aubépine écarquillait les yeux en voyant Amiotte faire des cabrioles d'acrobate.

—"Regardez-moi ce fil de fer, dit Bourassa, il va faire des noeuds dans ses jambes en les remuant comme ça.

Pour une fois, Amiotte resta muet devant une boutade. Il s'était arrêté net dans ses exercices. La Londette le regarda ahuri, n'en croyant pas ses yeux.

—"Tu t'es coupé la langue? demanda-t-il à son ami.

—"Tâche qu'on ne te coupe la tienne à toi, grande dinde.

—"Tu as parlé trop vite, dit Bourassa à La Londette.

—"Nous verrons bien comment tu parleras, toi, quand les Indiens te scalperont le nez, lui lança Amiotte furieux.

Les yeux lui sortaient de la tête. Oh! s'il avait pu jouer un bon tour à Bourassa avant qu'il ne parte. Il ajouta.

—"Je ne te souhaite pas de mal, mais rencontre seulement une bande de Sioux et nous verrons ce que tu feras.

Bourassa haussa les épaules et méprisa ce mauvais sort en riant.

—"Passe-moi les fusils, veux-tu?

Amiotte allait refuser quand tout à coup, il s'empara des armes à feu et profitant de ce que Bourassa était baissé, la tête vers l'avant du canot, il s'avança sournoisement vers lui et d'un coup violent dans l'arrière train il l'envoya faire un plongeon dans le lac.

—"Tu as une drôle de manière de faire la pêche ricana-t-il, tout fier de son exploit.

—"Tu me paieras cela, dit Bourassa en sortant de l'eau tout trempé.

Tout le monde riait. Mais Lavérendrye qui discutait avec le P. Aulneau s'arrêta dans sa conversation et se tournant vers l'auteur de la plaisanterie, il lui dit d'un ton sévère.

—"Ce n'est pas un tour à faire au moment d'un départ, Amiotte.

—"Oui, Monseigneur, répondit ce dernier tout pénaud.

La Londette s'empressait autour du canot et s'assurait que ses camarades allaient faire bon voyage.

—"Allons, bonne chance.

—"Merci, La Londette.

—"Hâte-toi de revenir.

—"Sois sans crainte. Bien que Michillimakinac ne soit pas tout près on fera son possible pour être bientôt de retour.

—"N'oublie pas que notre pêche n'aura pas le don de nous faire durer jusqu'à la fin du monde.

Lavérendrye interrompit ces adieux et fit ses dernières recommandations.

—"Tout est-il prêt, Bourassa?

—"Oui, Monseigneur.

—"C'est bien... C'est entendu? Si vous ne rencontrez pas les canots, vous irez jusqu'à Michillimakinac et vous demanderez qu'on m'envoie immédiatement un autre convoi.

—"Oui, Monseigneur.

—"Vous expliquerez la situation où nous sommes.

—"Oui, Monseigneur.

—"Bon voyage et bonne chance.

Le canot fut poussé au large. Mené par quatre poignes vigoureuses, il se glissa entre les îles derrière lesquelles il disparut.

Lavérendrye et ses compagnons remontèrent vers le fort, en silence. De temps en temps, ils portaient leurs regards vers l'embarcation qui réapparaissait par instant pour s'évanouir à nouveau.

—"Quelle joie on éprouve, n'est-ce pas, de voir ce départ, dit tout à coup François.

—"C'est une joie un peu mélancolique, répondit Louis-Joseph. Ce voyage va leur donner l'impression de sortir de l'enfer.

—"J'aimerais mieux voir ce canot arriver du nord que partir vers le sud, interrompit Lavérendrye.

Il regardait à ce moment dans la direction opposée à celle que Bourassa venait de prendre.

—"Nous ne tarderons plus à avoir des nouvelles, fit François. Il est impossible que par ce beau temps Jean-Baptiste ne se soit pas décidé à nous envoyer un courrier.

—"Il sera le bienvenu, dit le père. L'incertitude où je vis devient insupportable.

—"Ayez confiance, dit le P. Aulneau.

Pour changer de conversation, il ajouta en souriant.

—"J'aurais aimé accompagner Bourassa Il aura chance de rencontrer de mes confrères. Et Dieu sait que j'aurais bien besoin de raffermir mon âme.

—"Toujours vos scrupules? Vous êtes un saint. Quelles fautes votre conscience peut-elle vous reprocher?

—"Le sage pêche sept fois par jour... Espérons qu'au prochain départ je pourrai en être.

Ils avaient passé la porte du fort, traversé la cour et s'étaient arrêtés devant la maison de Lavérendrye.

—"Entrez-vous, demanda ce dernier.

—"Volontiers.

Amiotte et La Londette les avaient suivis à distance. De temps en temps, le plus grand attrapait le plus petit par le fond de la culotte et le poussait en avant pour accélérer une marche qui se ralentissait de plus en plus.

—"Laisse-moi donc tranquille, dit Amiotte, tu vas me déchirer mon "nécessaire".

—"Je comprendrais que tu te fâches si tu étais obligé de le raccommoder toi-même.

—"Et qui donc le fera, si ce n'est moi?

—"Mais, Fleur d'Aubépine, ta femme....

—"Elle ne l'est pas encore.

—"Cela ne peut plus tarder.

—"Penses-tu que je veuille la fatiguer dès le lendemain de son mariage ?

—"Eh! Eh!... Je vois que tu vas la soigner, ta femme...

—"Dame!... Crois-tu que j'aie l'intention d'en faire une esclave? On est civilisé nous autres!...

—"C'est bien ça, Amiotte. Cela me fait plaisir de voir que tu as des sentiments humains. Quand on a une femme délicate comme la tienne, il faut en prendre soin.

—"Non mais, est-ce que tu te moques de moi?

—"Pas le moins du monde.

—"Heureusement, après que tu sais, grand escogriffe!...

—"Dis donc, je vais t'insulter à mon tour, tu sais, moi, si tu ne respectes pas ma taille et ma moulure.

—"Oui, oui, parlons-en...

—"Tu ferais mieux de te hâter, ils viennent de rentrer dans la maison.

Les deux amis pressèrent le pas. Amiotte courait presque. Il s'arrêta soudain sur le seuil de la porte.

—"Passe devant, grande buse, tu me montreras le chemin.

—"Comme si tu ne le savais pas!...

—"Enlève ton bonnet.

—"Eh bien! et le tien?

—"Moi, c'est fait.

Ils se trouvaient dans le couloir qui conduisait au salon de Lavérendrye quand tout à coup la porte s'ouvrit et François se dressa devant eux. Il avait entendu le bruit que faisaient les deux compagnons et était venu voir ce qui se passait. A sa vue, Amiotte voulu predre la poudre d'escampette, mais la main de La Londette l'arrêta.

—"C'est bien la peine de venir jusqu'ici, si c'est pour te sauver.

—"Qu'y a-t-il? demanda François qui, amusé, regardait le couple.

—"Mon camarade Amiotte voudrait causer à Monseigneur, répondit La Londette en tournant son bonnet entre ses doigts.

—"Père, dit François en se tournant vers l'intérieur de la chambre, Amiotte et La Lodette voudraient vous parler.

—"Qu'ils entrent.

—"Passe, dit Amiotte.

—"Non, après toi, répondit La Londette.

—"Non.

Ni l'un ni l'autre ne voulait franchir le seuil le premier. Finalement, ils se décidèrent à la fois et ils vinrent s'écraser entre les côtés de la porte.

—"François, dit Louis-Joseph, il faudra faire élargir cette porte. Elle est trop étroite pour eux deux.

Tous s'amusaient de voir la situation comique de ces employés.

—"Monseigneur, dit La Londete qui sentait des crampes lui travailler l'estomac, mon compagnon Amiotte est venu pour vous dire... pour vous demander...

—"Oui, c'est ça... chuchotta Amiotte en le poussant du coude, continue.

—"Me demander quoi?

—"Dis-le, Amiotte! Je ne sais pas moi. C'est toi qui te marie. C'est pas moi.

Le P. Aulneau en voyant leur air embarassé demanda en souriant.

—"Et c'est pour quand ce mariage?

—"Justement... répondirent ensemble les deux camarades.

Du coup, ils avaient repris leur aplomb, surtout Amiotte.

—"Laisse-moi causer, dit ce dernier. C'est-y toi qui te maries ou moi?

—"C'est toi... T'étais pas si rassuré tout à l'heure, répondit La Londette en bougonnant.

Amiotte, cette fois, était lancé. Il débita son rouleau d'une seule haleine.

—"Justement, c'est pour ça qu'on est venu. Fleur d'Aubépine m'a dit comme ça, qu'elle voudrait bien qu'on se marie demain. Alors moi, j'ai dit que je ne demandais que ça, et puis que je vous en parlerais, à vous, mon Père, parce qu'on peut pas se passer de vos services, pas vrai, et puis à vous Monseigneur, parce que Front-de-Buffle ne veut pas me donner sa fille si je ne lui en donne pas un bon prix. Alors, Monseigneur, vous comprenez, j'avais pensé que si c'était un effet de votre bonté, peut-être que je pourrais donner à Front-de-Buffle, un couteau, un fusil et des cartouches...

La Londette souriait en voyant son ami reprendre son bagout. Il n'allait pas jusqu'à l'effronterie, mais la hardiesse de langage et celle de la demande n'étaient pas sans l'étonner.

Lavérendrye ne voyait que la bonne intention d'Amiotte. Il voulait se marier, et comme il ne pouvait pas le faire sans acheter sa femme, puisque telle était la coutume des Indiens, il s'adressait à celui qui pouvait l'aider. Au fond, il était amusé de voir ce petit bout d'homme conduire si bien ses affaires.

—"François, dit-il à son fils, tu remettras à Amiotte ce qu'il désire, et nous nous ferons un devoir d'assister à son mariage, demain.

Quand Amiotte se fut confondu en remerciements, il se précipita dans le cour du fort, suivi de La Londette qui lui cria.

—"Va pas si vite, je ne peux pas te suivre.

Mais Amiotte n'entendait plus. Des ailes le soulevaient. Il tomba dans la tente de Front-de-Buffle.

Celui-ci, gravement, fumait sa pipe.

L'Indien comprenait un peu le français et le parlait à peine.

—"Je regrette de te déranger, dit Amiotte en entrant. Mais je viens pour ta fille.

Front-de-Buffle grogna quelque chose. Et il fit signe à Amiotte de s'asseoir.

—"J'ai pas le temps... Combien en veux-tu de ta fille?

—"Fusil... cartouches...

—"Ta fille ne vaut pas ça, c'est encombrant un monument comme elle. Sais-tu quel poids ça représente dans les bagages?

L'Indien ne répondit pas.

—"Je t'en donne un poignard.

—"Non.

—"Non? Eh! bien, tu peux la garder ta fille.

Il faisait semblant de sortir quand La Londette entra.

—"Eh bien, ce marché? demanda-t-il.

—"Il ne veut rien. Je lui offre un poignard et il n'en veut pas.

—"Comment? Il ne veut pas te donner sa fille en échange du fusil, des cartouches et du poignard que t'a donné Monseig...

—"Oh! toi, dit Amiotte en colère, quand tu auras un peu l'esprit du commerce, on étouffera ici, l'hiver.

—"Oui, oui,... grogna Front-de-Buffle, fusil... cartouches... poignard... prends ma fille...

Le lendemain tout le fort fut en émoi. Dès le matin, les squaws coururent les bois pour chercher des fleurs et décorer l'église. Les hommes essayèrent, sous la direction de La Londette de tenter un nouveau coup de filet qui leur réussit. Marion, l'un des employés, eut la chance de tuer une belle pièce de gibier qui fut dépouillée avec joie et mise dans la marmite.

Fleur d'Aubépine se trouvait entre les mains de Pâle-Aurore et de Rose-des-Bois. On l'avait conduite dans le lac où elle avait pris un bain. On l'avait parée à grands frais. Les colliers serrés autour de son cou alternaient avec les bourrelets de chair huilée. Quand elle entra dans l'église aux côtés de Lavérendrye qui lui servait de père, puisque Front-de-Buffle n'avait pas voulu quitter sa tente, elle essayait d'allonger sa rotondité en ne perdant pas un pouce de sa taille. Amiotte, fier comme Artaban, attendait au pied de l'autel.

Le cérémonie se déroula au milieu d'une émotion profonde. C'était le premier ma-

riage religieux qui se faisait dans ces régions de l'Ouest. La voix du P. Aulneau tremblait quand il dit aux nouveaux époux : Vous êtes mari et femme.

Puis il ajouta quelques mots qui s'adressèrent au couple aussi bien qu'à tous ceux qui se trouvaient dans l'église. Il fit comprendre que la meilleure façon de donner cette contrée à la civilisation et à Dieu, était, pour les Français, de prendre femme dans le pays.

Ce n'est pas sans une secrète émotion que Pâle-Aurore écoutait ce que disait le P. Aulneau. Elle sentait dans son coeur des élans de tendresses infinies pour celui qui l'associerait à cette oeuvre de civilisation et de foi. Et tout de suite, sa pensée se dirigea vers celui qu'elle chérissait dans son âme. Elle le désirait ardemment à ses côtés et elle aurait voulu, tant son amour la poussait à faire d'aimables folies, pouvoir crier au prêtre : Mon père bénissez-nous. Elle se voyait déjà entrant dans cette humble et primitive église au bras de celui qui deviendrait son père, et elle apercevait, souriant au pied de l'autel, celui qui serait son époux bien-aimé. Elle se sentait attirée vers lui par une force irrésistible et elle se précipitait dans ses bras. Mais tout à coup, Pâle-Aurore se souvint qu'elle assistait au mariage de sa compagne, Fleur d'Aubépine ; et elle remarqua qu'insensiblement elle s'était levée et qu'elle se trouvait, maintenant, debout dans l'église. Elle se laissa choir vivement sur son siège en rougissant jusqu'aux blancs des yeux. Rose-des-Bois l'avait observée et avait vu avec un étonnement profond les divers sentiments qui s'étaient reflétés sur le visage de sa soeur. Une foule de pensées assaillit aussitôt son esprit et la plongea dans une profonde rêverie pendant lequelle elle se demanda : Pâle-Aurore aimerait-elle tant Jean-Baptiste?... De leur côté, François et Louis-Joseph se souvinrent de leur conversation et sourirent en regardant les deux jeunes filles.

Le prêtre continuait.

—"De cette union sortira une race forte qui, dans les siècles à venir, sera le rempart de la foi dans ce pays. Que l'exemple donné par Amiotte soit suivi, c'est la prière que je fais à Dieu.

A l'issue de la cérémonie, un bon dîner fut servi aux membres de la colonies. Il y avait longtemps que pareilles agapes avaient été faites.

Aux félicitations que La Londette présenta aux nouveaux époux, Amiotte répondit.

—"Tu as entendu ce que le père missionnaire a dit? Qu'attends-tu pour en faire autant?

—Une femme qui puisse aller à ma taille. Une belle petite.

—"Comment, une petite?

—"Mais oui, une petite. Nos bagages sont assez lourds comme ça. Quand nous serons obligés de faire un portage, je pourrai la prendre sous mon bras.

—"Oh! toi, tu es un grand farceur.

—"J'ai beau être grand et gros, je ne suis pas aussi bête que tu en as l'air.

—"Hein?

—"Rien.

—"Ah! Je croyais... Et toi? demanda Amiotte à Beaulieu qui s'avançait, quand est-ce que tu te maries?

—"Bientôt, répondit ce dernier en grognant. Mais moi, je ne resterai pas ici.

—"Où iras-tu?

—"C'est mon affaire.

—"Regardez-moi, ce cachottier. Aurais-tu l'intention de prendre une Siouse, par hasard?

—"Peut-être.

Et Beaulieu les quitta en se dirigeant vers sa cabane. Quelque temps après, il en ressortait avec un paquet sur le dos, son fusil en bandouillère. Profitant de ce que tout le monde était occupé à faire honneur au festin, il se glissa le long de la palissade, monta sur un tas de bois qui se trouvait là, enjamba, sauta et disparut dans la forêt. Fatigué de vivre sous la tutelle de Lavérendrye, il se sauvait et allait se refugier au milieu des Sioux où il avait des relations. Sans s'en douter Amiotte avait deviné juste, Beaulieu allait se marier à une femme de la tribu ennemie héréditaire de celle des Gris.

Tandis qu'au fort St-Charles on oubliait un instant, au milieu de la gaîté qu'avait amené le mariage d'Amiotte, les angoisses des jours passés, Bourassa continuait son voyage.

Glissant au fil de l'eau, le canot avançait rapidement. Bourassa chantait pendant que les rames plongeaient dans l'eau pour en retirer des perles d'argent. Tout à coup, un cri horrible se fit entendre. Une

voix de femme effrayée troubla le silence de la forêt.

—"As-tu entendu? dit Doucette à Bourassa.

—"Oui. Qu'est-ce?

—"Une voix de femme, je crois, répondit Paquin.

Le cri, de nouveau se fit entendre, plus perçant, plus rapproché.

—"Obliquez à droite, dit Bourassa. Il faut voir ce que c'est.

—"Dieu nous en garde, dit le gros Paquin qui recommandait déjà son âme au Seigneur, c'est peut-être une ambuscade de Sioux.

—"Cela se pourrait bien, dit Dufleuve, ils sont si rusés ces maudits sauvages.

—"Embuscade ou non, dit Bourassa je veux savoir ce que c'est.

Il prit son arme et vérifia si l'amorce était en place.

—"Allons, dépêchez-vous. Nous serons peut-être la cause d'un malheur.

—"Ma foi, puisque tu y tiens, dit Paquin, on ne peut pas faire autrement.

Lafleur et Dufleuve qui tenaient les rames poussèrent le canot avec vigueur. En arrivant sur la berge, Bourassa sauta, suivi de Doucette, et se précipita vers l'orée du bois que se trouvait à quelques mètres du lac. Il y pénétra avec précaution. Il avait fait quelques pas à peine quand il aperçut une Indienne qui fuyait affolée devant un ours. Elle se dirigeait vers lui en poussant des hurlements qui le firent tressaillir. Tout à coup, le pied de l'Indienne se prit dans des lianes qui jonchaient le sol, et elle tomba, la tête violemment projetée en avant. L'ours allait s'abattre sur elle quand un coup de feu l'étendit. Bourassa l'avait tué. Il appela à son aide. Doucette, Paquin, Lafleur arrivèrent, l'arme en main, tandis que Dufleuve gardait le canot. Ils étaient effrayés.

—"Tu nous en as donné une frousse, dit Paquin. Quand j'ai entendu le coup de feu, j'ai cru que tu partais dans les limbes.

—"Ce n'est pas le moment de plaisanter, fit-il en montrant l'Indienne étendue sans connaissance, et va la soigner auprès du canot. Et nous, sortons cette bête d'ici. Nous avons de la chance.

—"Je crois bien, dit Doucette. Cela ne m'allait guère de manger du poisson séché pendant tout le voyage!

Les trois hommes s'attelèrent à l'ours qu'ils traînèrent péniblement hors du bois.

—"Mâtin, la belle bête, fit Dufleuve. C'est un beau coup de fusil ça, Bourassa.

—"Si Amiotte était là, il dirait sans doute que je n'ai pas de flair. Dépecez cette bête et arrangez-en les morceaux sur le canot.

L'Indienne, grâce aux soins de Paquin, avait repris connaissance. En voyant la bête à terre et Bourassa auprès d'elle, elle eut tout d'abord un geste de crainte. Puis elle le regarda attentivement et vit qu'il souriait. Alors dans un mouvement de reconnaissance, elle se précipita sur les mains de son sauveur qu'elle embrassa avidement.

—"C'est bon... ça va, dit Bourassa ému. Qui es-tu?

L'Indienne fit signe qu'elle ne comprenait pas le français. Bourassa baragouinait le cri. Il lui parla dans cette langue.

—"Qui es-tu? répéta-t-il.

Mais elle ne comprit pas davantage. Il fit des gestes. Aussitôt, les bras de l'Indienne commencèrent à sauter dans tous les sens. Bourassa flegmatique regardait. Enfin, il devina qu'elle appartenait à la nation siouse dont une tribu se trouvait à quelques lieues de là. Elle lui raconta qu'elle se trouvait dans cette partie de la forêt quand elle avait été poursuivie par l'ours. Elle lui demanda ensuite s'il ne pourrait pas la descendre dans son canot à quelques milles plus bas, car elle avait peur de retourner dans sa tribu, par le bois.

Bourassa accéda à son désir. Une heure après, le canot avait repris le large. Au lieu désigné par l'Indienne, elle les quitta et, comme une biche, disparut.

—"En voilà une drôle d'aventure, dit Paquin... Avez-vous remarqué comme elle était belle?

—"Elle aurait bien fait mon affaire, répondit Lafleur. Je commence à être fatigué de vivre en vieux garçon.

Bourassa, lui, réfléchissait. Une tribu de Sioux se trouvait au sud-ouest. J'aime mieux rencontrer une femme, pensa-t-il, que toute une tribu. Si seulement nous pouvions passer avant qu'ils n'arrivent sur les bords du lac.

—"Ramez ferme, commanda-t-il. Il ne faut pas nous endormir ici.

La journée se passa sans autre événement. Quand le soir arriva, ils campèrent sur une île, mangèrent avec appétit et dormirent comme des loirs. Le lendemain ma-

tin, à l'heure où se préparait le mariage d'Amiotte, ils se mirent en route, décidés à faire diligence.

Ils se trouvaient à environ douze lieues du fort, quand une trentaine de pirogues montées par une centaine de Sioux débusquèrent de derrière les îles où elles se tenaient cachées et cernèrent immédiatement le canot. En un clin d'oeil, Bourassa et ses compagnons furent pris et garottés. On les débarqua, et attachés à des arbres, ils attendirent leur destin.

Paquin tremblait comme une feuille. Ses mâchoires claquaient sinistrement les unes contre les autres. Ces bruit énerva Doucette.

—"Mets ta langue entre tes dents, lui cria-t-il. Tu vas nous faire passer pour des peureux. Du courage que diable, tu n'es pas encore mort.

Des feux de tortures s'allumaient et les Indiens s'apprêtaient à célébrer leur prise. Bec d'Aigle, leur chef, s'approcha de Bourassa et lui demanda en Gris.

—"Tu es leur chef?

—"Oui.

—"D'où viens-tu?

—"Du fort St-Charles.

—"Ah!... Tu es l'un des Français qui ont tiré sur nous.

Bourassa ne savait ce que Bec d'Aigle voulait dire. Anxieusement, il se mit à réfléchir, puis tout à coup, il se souvint qu'un jour où il était revenu de la pêche avec La Londette des coups de feu de joie avaient été tirés par ses camarades et par les Indiens.

—"Tu ne réponds pas?

—Tu te trompes. Personne n'a tiré sur tes guerriers.

Les sauvages regardaient Bourassa d'un air menaçant. Des cris effroyables se firent entendre.

—"Tu entends, dit Bec d'Aigle, ils demandent vengeance de l'attaque dont ils ont été les victimes.

—"Les Français ont tiré sur nous.

—"Dis leur qu'ils se trompent, protesta Bourassa... Vous vous trompez, des coups de fusil ont été tirés en effet, mais pas contre vous.

—"Tu avoues.

—"J'avoue qu'un feu de salve a été fait, mais il n'était que l'expression de notre joie, parce que nous avions fait bonne pêche...

—"Nous avons été attaqués, affirma Bec d'Aigle.

Bourassa, se trouvant en butte à un entêtement, ne savait que répondre. Et déjà, il se résignait à la mort. Mais la pensée de voir souffrir ses compagnons lui dicta cette réponse.

—"Si réellement on a tiré sur toi et tes guerriers, ce sont les Gris sans doute qui l'ont fait. Si tu veux t'en assurer et venger l'insulte faite à ta nation, va à notre fort. Tu y trouveras des Gris qui sont peut-être les coupables.

Bec d'Aigle ne fut qu'à demi convaincu. Il objecta.

—"Les Français favorisent nos ennemis. Ils leur donnent des armes et des munitions, et le fils de leur commandant a été fait chef des Gris.

—"Je n'en sais rien, répondit Bourassa. Mais toi-même ou ceux de ta nation ne reçois-tu pas de notre fort toutes les armes que tu peux acheter quand nous les avons? En outre, j'ai maintes fois entendu le chef des blancs prêcher la paix aux Gris et aux autres Indiens.

Ces paroles n'eurent pas le résultat qu'il en attendait. L'animosité se concrétisait. Déjà, quelques Sioux faisaient passer sous le nez de Doucette des torches enflammées qui lui roussissaient les poils du visage. Le gros Paquin poussait des cris d'orfraie en voyant la lame nue des poignards frôler sa poitrine. Quant à Lafleur, il écoutait stoïquement les injures que lui lançaient les Indiennes. Parfois il leur disait.

—"Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites.

Dufleuve était plus favorisé. Un essaim de jeunes filles tournaient autour de lui. Quelques-unes le caressaient, d'autres, au contraire, lui crachaient au visage. Il se demandait si cela allait durer longtemps quand, tout à coup, une jeune fille qui venait d'arriver se précipita vers Bec d'Aigle et lui parla pendant quelques instants. Elle montrait les cinq prisonniers. Mais son regard insistait davantage sur Bourassa. Le chef Indien se dirigea vers ce dernier et lui demanda en montrant la jeune fille :

—"La connais-tu?

Bourassa ne put retenir un cri de surprise.

—"Toi?

Il sourit alors. Un espoir gonfla son coeur.

—"Elle dit que tu lui as sauvé la vie. Est-ce vrai?

—"C'est vrai.

—"Elle dit aussi que tu as été bon pour elle.

—"J'ignore si j'ai été bon, mais j'ai fait mon devoir en la protégeant.

Bec d'Aigle adressa la parole aux guerriers. Il parlementa. On lui fit des objections. Quelques-uns semblaient furieux et ne voulaient pas lâcher une si belle capture. Bourassa et ses compagnons n'étaient pas rassurés.

—"Si Amiotte était là, dit Paquin, il rirait de nous voir ainsi.

—"C'est lui qui nous a porté malheur, répliqua Doucette.

—"Tu peux faire ton acte de contrition. Notre sort est réglé.

—"Aujourd'hui ou demain, il faudra toujours en finir un jour ou l'autre.

—"Alors le plus tôt possible sera le mieux.

—"Adieu.

—"Au revoir.

Les vociférations s'étaient calmées. Bec d'Aigle s'avança vers Bourassa. Des ordres furent donnés et à leur grande surprise les Blancs furent déliés. Ce ne fut pas sans satisfaction que les cinq compagnons se virent rendus à la liberté. Ils se précipitèrent vers leur canot; là ils constatèrent avec stupeur qu'il n'y restait plus que les rames. Provisions, fusils, cartouches, tout avait été pillé.

—"Nous allons au fort, dit Bec d'Aigle à Bourassa. Nous verrons si tu nous as menti. Si tu as dit la vérité nous te rendrons ce qui t'appartient, sinon tu subiras la torture à laquelle tu échappes maintenant.

Comme une nuée d'oiseaux, les Sioux s'élancèrent alors vers leurs pirogues et ils disparurent comme ils étaient venus.

Paquin tremblait encore et c'est d'une voix chevrotante qu'il dit :

—"Nous n'allons pas les attendre, j'espère.

—"Non, répondit Bourassa. Il suffit de les avoir rencontrés une fois. En route et ramez ferme.

Quelques instants après, le canot s'évanouissait à l'horizon. Et le lac, à nouveau, reposait tranquille dans sa solitude.

VI

UN BAISER DANS LA NUIT

A l'heure où Bourassa et ses compagnons fuyaient le lieu de leur aventure, quatre canots, venant du nord, approchaient du fort Saint-Charles.

—"Quelle belle journée, disait Pierre à Jean-Baptiste.

—"Il me semble que plus nous avançons, plus la nature nous sourit.

—"Encore quelques milles, et nous serons arrivés.

Ni l'un ni l'autre ne songeait à la terrible nouvelle qu'ils apportaient avec eux. La seule pensée d'avoir pu changer du lieu où ils avaient tant souffert, les réconfortait, les réjouissait. Le soleil dont les rayons éclatants miroitaient dans l'eau, leur réchauffait le coeur.

—"Père sera bien étonné de nous voir, reprit Jean-Baptiste.

—"Et François, et Louis-Joseph?

—"Et le P. Aulneau?

—"Et Pâle-Aurore?

Jean-Baptiste regarda son frère en souriant.

—"Il me semble que tu penses à elle beaucoup plus que je ne le fais moi-même.

—"Dame! ma future belle-soeur!

—"Je serais bien heureux, reprit Jean Baptiste le visage sérieux cette fois, de pouvoir en faire ta soeur. Plus j'y pense et plus je suis persuadé qu'elle est digne d'entrer dans notre famille. As-tu remarqué comme sa beauté est différente de ses compagnes? Il y a en elle quelque chose d'inconnu chez les Indiennes de sa tribu, même chez sa soeur, Rose-des-Bois. Cette chose indéfinissable dans ses manières, dans son attitude, dans son regard ne peut se retrouver que chez les femmes de notre race. Et cela m'intrigue.

—"C'est ce qui t'a poussé vers elle avec tant de force?

—"Oui.

—"Pourquoi ne chercherais-tu pas la source de ce charme, car c'est un charme qui t'a ensorcelé, dans le passé? N'as-tu pas fait allusion, au cours de nos conversations lors du retour de ton premier voyage sur le lac Ouinipeg, aux Français qui t'avaient précédé dans ces parages? Pâle-Aurore n'aurait-elle pas l'un d'eux pour ancêtres?

—J'y ai songé bien souvent. Et par là

seulement s'explique sa nature enchanteresse.

—"Ah! Jean-Baptiste, comme tu seras heureux!

Pierre avait prononcé cette phrase en soupirant. Il avait senti tout-à-coup que lui aussi était jeune et que c'était le temps d'aimer. Depuis la conversation qu'il avait eue avec son frère, là-haut, dans la solitude du fort Maurepas, maintes fois, il avait surpris sa pensée s'enfuir vers la jeune fille que son frère avait hâte de revoir. Il en avait éprouvé une sorte de malaise au milieu d'un délicieux engourdissement qui avait envahi son coeur. Et puis, il avait rejeté avec force un sentiment qu'il jugeait coupable. Il ne lui était pas permis d'aimer celle que son frère voulait épouser. Et il s'était replongé avec énergie dans les réflexions autrement sérieuses que nécessitait leur situation. La mort de la Jemmeraye, le retour de Cerf Agile avaient été des dérivatifs puissants et douloureux et il avait cru que ce sentiment funeste avait complètement disparu de son coeur. Or voilà que tout à coup, malgré lui, ce sentiment reparaissait plus fort pour avoir été refoulé et de ses lèvres tombait un soupir qui lui révélait la triste réalité de son amour. Jean-Baptiste l'avait regardé, surpris.

—"Envierais-tu mon bonheur, Pierre?

Celui-ci se trouva un instant déconcerté de s'être laissé surprendre. Il répondit avec un sourire nuancé de tristesse.

—"Je ne serais plus ton frère, Jean-Baptiste, si cette pensée venait traverser mon esprit. Je fais, au contraire, des voeux bien sincères pour ton bonheur, et j'aimerai comme je t'aime celle que tu voudras bien me donner pour soeur.

—"Merci, Pierre.... Laisse-moi te demander une faveur cependant. Les rudes épreuves que nous avons subies cet hiver m'ont bien fait réfléchir. Il se peut que je me trouve un jour dans une situation plus dangereuse et que j'y succombe...

—"Pourquoi ces tristes pensées?

—"Ce ne sont ni la tristesse ni le pressentiment qui me dictent ces paroles, c'est la prévoyance. Si Pâle-Aurore m'accorde sa main et si père m'autorise à faire ce mariage, je n'ai pas l'intention, pour cela, de renoncer à notre sublime mission ou même d'en éviter les dangers. D'un autre côté, je ne doute pas que Pâle-Aurore ne soit l'émule de notre mère et ne cherche à montrer la même grandeur d'âme. A toi donc, qui as vu pour ainsi dire naître mon amour, incombera en cas de malheur la tâche de protéger ma chère Pâle-Aurore. Et c'est en cela que consiste la faveur que je voulais te demander de m'accorder.

—"Ta confiance m'honore grandement, répondit Pierre avec une violente émotion, et ton désir sera exaucé. Mais, grâce à Dieu, tu es jeune et la vie et le bonheur te souriront assez longtemps pour que je ne sois pas obligé de remplir ce triste devoir.

Au nom plusieurs fois prononcé de Pâle-Aurore, Cerf-Agile avait prêté une oreille attentive à la conversation des deux frères. Ce qu'il venait d'entendre lui avait produit une pénible impression. Son coeur s'était serré dans sa poitrine. Ainsi donc Pâle-Aurore qu'il regardait comme une créature d'une essence supérieure à la sienne, qu'il avait toujours abordée avec une attitude respectueuse et qu'il aimait enfin de toutes les fibres de son coeur, aimait Jean-Baptiste? Celui-ci n'en doutait pas, puisqu'il en voulait faire sa femme! Quand donc tout cela s'était-il produit? Il revit Pâle-Aurore au fort Saint-Charles, jouant avec lui, le câlinant et le laissant plein d'un bonheur indicible pour aller retrouver Jean Baptiste. Et il n'avait pas remarqué que la jeune fille n'agissait ainsi que par coquetterie? Il avait été joué dans ses sentiments! Mais son instinct sauvage combattait cette pensée. Lui, le loyal, le fidèle Cerf-Agile ne pouvait prêter des sentiments volages à cette jeune fille si douce, si pure, si spontanée dans ses innocents élans de tendresse. Il réfléchissait. Tout un travail se faisait en lui. Un sentiment inconnu jusqu'ici commençait à torturer son coeur. Cependant, si c'était vrai! Si Pâle-Aurore aimait Jean-Baptiste! Et l'impassible Cerf-Agile se sentit le coeur étreint par une violente émotion. Il avait hâte d'arriver et de se rendre compte de tout ce qu'il éprouvait. Il se porta à l'avant du canot et les yeux obstinément fixés vers le sud il essaya de distinguer la silhouette du fort.

On venait de quitter la rivière Maurepas pour entrer dans le lac des Bois. Le canot obliqua vers l'ouest... Pierre et Jean-Baptiste causaient tranquillement quand tout à coup Cerf-Agile tendit la main.

—"Le fort, dit-il.

—"En es-tu sûr, Cerf-Agile?

—"Sûr.

Jean-Baptiste braqua sa longue-vue dans la direction indiquée par l'Indien.

—"En effet, dit-il, c'est bien le fort Saint-Charles. Dieu! Quand je songe que nous avons failli ne plus le revoir.

—"Comme le pauvre la Jemmeraye.

—"Hélas!

Pierre regarda à son tour.

—"C'est curieux, dit-il, il me semble y avoir une activité extraordinaire, là-bas.

Comme nous le savons, une "activité extraordinaire" régnait, en effet, au fort.

Le mariage d'Amiotte se faisait avec munificence. Tous les esprits étaient surexcités. Chose qui ne lui arrivait que rarement, Lavérendrye sur la prière de François, avait consenti à ce que son fils fit une distribution d'eau-de-vie.

—N'en donne pas aux femmes surtout, et très peu aux Indiens, avait-il recommandé.

Amiotte, pompette, était rouge comme une tomate.

—"Ton nez est en feu, lui dit La Londette.

—"Tu n'as pas regardé tes yeux donc? Ils lancent des éclairs.

Les tables avaient été sorties des cabanes. On y voyait traîner les restes du festin. Des bancs renversés jonchaient un peu partout la cour du fort. Assis à l'ombre, quelques Indiens fumaient. Des employés, couchés, faisaient la sieste. Ce dîner plantureux les avaient anéantis. D'autres, plus joyeux ou plus résistants, chantaient et s'amusaient. Parfois l'un d'eux s'approchait un peu trop près de la jeune mariée. Alors Amiotte se levait fulgurant et invectivait l'audacieux.

Touron qui était sentinelle au nord-est du fort cria tout à coup.

—"La Londette!..

—"Voilà.

—"Viens, vite.

La Londette se leva en titubant un peu, pour aller rejoindre celui qui l'avait appelé.

—"Regarde, lui dit Touron. Vois-tu ces canots là-bas?

—Aux armes! cria La Londette. Voilà les Indiens. Il y a, au moins, huit canots.

Touron le regarda, ébahi.

—"Hein! Huit canots? Non mais, tu vois double. Il y en a quatre.

—"Huit, que je te dis.

—"Quatre.

—"Huit, hurla La Londette qui commençait à se fâcher.

—"Et puis ce ne sont pas des Indiens, répondit Touron qui décidément avait pris son parti de l'entêtement de La Londette.

—"Je veux bien. Je ne peux pas voir de si loin.

—"Tu ferais bien d'aller prévenir Monseigneur.

Quand La Londette entra dans le salon où s'étaient retirés Lavérendrye et ses fils un sourire se dessina sur les lèvres de ceux-ci. Le brave compagnon apparaissait si comique avec sa face cramoisie et son bonnet tout de travers!

—"Eh bien! La Londette, demanda l'explorateur qu'y a-t-il?

—"Mons... Mons... Monseigneur, bredouilla-t-il, les Indiens vont attaquer.

—"Comment?

—"Où sont-ils? demanda François.

—"Là-bas, fit La Londette en montrant au-delà de la fenêtre le lac où l'on apercevait distinctement maintenant les canots de Jean-Baptiste.

Louis-Joseph s'était précipité sur la longue-vue et regardait.

—"Mais père, dit-il tout joyeux, c'est Jean-Baptiste.

—"Jean-Baptiste?

—"Pierre.

—"Pierre? répondait François en écho.

—"Cerf-Agile continua Louis-Joseph.

—"Cerf-Agile?

—"Et la Jemmeraye? demanda Lavérendrye.

—"Je ne peux pas voir, père.

Au cri poussé par La Londette, les dormeurs s'étaient réveillés, les assoupis s'étaient levés et tout le monde s'était précipité vers la palissade. L'erreur de La Londette reconnue, on s'empressa d'ouvrir la porte et les plus agiles coururent au-devant des arrivants.

Lavérendrye avait dit à La Londette.

—"Va prévenir le père missionnaire. Il dit son bréviaire dans la chapelle.

...Quelques instants après le père tenait ses fils entre ses bras.

—"Mes enfants!

—"Père.

Puis les frères s'étreignirent les uns les autres.

Pâle-Aurore, Rose-des-Bois, Amiotte, Fleur-d'Aubépine étaient accourus. C'était

une mêlée pleine d'animation, de cris joyeux, d'exclamations heureuses. Comme il faisait bon se retrouver!

Pâle-Aurore s'était approchée de Jean-Baptiste.

—"Comme je suis heureuse de vous revoir, maître!... Avez-vous fait bon voyage!

Il fut ému devant la douceur de cette question si banale pourtant. Elle le regardait avec des yeux si tendres, si câlins qu'il ne douta pas des sentiments qu'il inspirait. Il lui prit les mains et en les serrant doucement dans les siennes, il lui dit:

—"Oui, Pâle-Aurore, j'ai fait bon voyage. Mais je te verrai ce soir, veux-tu? Nous parlerons de tout cela.

—"Oh! maître.

—"Je me dois à mon père, maintenant.

Rose-des-Bois s'était approchée. Elle avait remarqué que le jeune homme avait pris les mains de sa soeur, et elle n'attendait qu'un geste de Jean-Baptiste pour tendre les siennes. Mais celui-ci ne comprit pas son regard suppliant. Il lui demanda affectueusement :

—"As-tu fait des progrès dans notre langue, Rose-des-Bois?

—"Oui maître, le père missionnaire en paraît satisfait.

—"Alors nous parlerons longuement demain, et tu me diras tout ce que tu as fait cet hiver...

Et Jean-Baptiste était allé rejoindre son père.

Cerf-Agile de son côté avait surpris le regard doux et caressant de Pâle-Aurore. Une piqure intérieure l'avait fait tressaillir.

—"Serait-ce vrai? fit-il songeur.

Tandis que dans la cour du fort, on invitait les compagnons de Jean-Baptiste à partager les restes du festin, Lavérendrye écoutait le récit de ses fils aînés. Ses craintes s'étaient justifiées. Les souffrances de ses enfants avaient été telles qu'il les avait prévues. Et cependant, il les revoyait pleins de courage. La joie du retour avait rempli les rides de leur visage creusées par la fatigue. Il était fier d'eux.

—"C'est votre mère, dit-il, qui serait heureuse de vous revoir.

Il souriait, paternel. Une immense tendresse débordait de son coeur. Il attira Jean-Baptiste et Pierre contre sa poitrine. Il les serrait fortement comme s'il eut craint qu'on ne les lui prit. Il n'était pas encore remis de l'angoisse qui l'avait torturé ces jours derniers.

—"Mes enfants, mes enfants, mes chers enfants...

Les mots ne venaient plus sur ses lèvres. L'émotion trop grande l'étreignait à la gorge. Ses yeux s'inondèrent de larmes. Elles perlèrent à sa paupière et, comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein elles coulèrent le long de ses joues. A ce moment, Pierre quitta un instant l'épaule de son père. Il le regarda. Lui aussi avait les larmes aux yeux.

—"Vous pleurez, père?

—"C'est de joie mon enfant.

Le R. P. Aulneau était entré depuis un moment. Il contemplait ce touchant tableau du père serrant deux de ses deux fils contre son coeur. C'était celui de la Bible au retour de l'enfant prodigue. Mais ceux-ci avaient prodigué leur courage, leur vertu, leur santé au service d'une noble cause.

—"Rendons grâces à Dieu de cet heureux retour, dit le prêtre.

—"Oui, père Aulneau, fit Jean-Baptiste en quittant la poitrine paternelle, et bénissez-nous afin que le bon Dieu nous donne toujours la force d'accomplir notre mission.

Il regarda son frère qui venait de s'agenouiller et qui posait sur lui des yeux remplis d'une détresse infinie. Ni l'un ni l'autre n'avait eu encore le courage d'annoncer la mort de leur cousin. Dans la joie de les revoir, leur père, de son côté, n'avait pas mentionné son nom. Au fur et à mesure que les minutes passaient, ils sentaient l'un et l'autre que le moment fatidique reculait et que la triste nouvelle en serait plus difficile à dire. Les paroles du P. Aulneau revêtaient donc à leurs yeux la forme d'un secours providentiel.

Tout le monde se tenait maintenant agenouillé aux pieds du prêtre qui priait.

—"Mon Dieu, disait-il, bénissez ceux que vous avez daigné ramener sains et saufs dans votre maison. Donnez leur la force d'être toujours vos dignes serviteurs, et d'accepter avec une humble résignation à votre sainte volonté les souffrances que vous leur envoyez. Apprenez leur à savoir surmonter et vaincre la douleur, pain quotidien de l'homme, à savoir la mettre au dernier plan de l'âme afin d'être toujours dispos pour soulager celle des autres...

Puis il alla vers ceux qui priaient et posant les deux mains sur leur tête, il les bénit.

Lavérendrye s'était relevé. Ses yeux maintenant étaient secs. Il se demandait si le prêtre avait eu des paroles de prophète. Pourquoi cette demande à Dieu de force et de résignation dans la souffrance? Il se souvint alors que le nom de la Jemmeraye n'avait pas été prononcé. Il se rappela l'attitude de ses fils. Leur joie n'avait pas été spontanée, elle n'avait pas été sans mélange. Leur élan, il s'en rendait compte maintenant, avait été refreiné par quelquechose de terrible qu'il entrevoyait. Il les regarda. Ses quatre fils causaient entre eux. Leur visage était grave. Il s'avança. Jean-Baptiste et Pierre sentirent que le moment était venu de parler.

Comme le P. Aulneau allait se retirer, Pierre lui dit:

—"Restez, Père, voulez-vous? Nous avons encore tant de choses à dire... Votre présence nous sera... agréable.

Lavérendrye fixa son fils. Ses yeux s'assombrirent. Pierre avait raison. Quelque chose était encore à dire. Il souffrait atrocement. Mais tout était préférable au doute. Il essaya de rendre ferme une voix tremblante d'émotion.

—"Vous ne m'avez pas encore parlé de la Jemmeraye...

Pierre et Jean-Baptiste baissèrent la tête. Ils ne répondirent pas.

—"Voyons, mes enfants, croyez-vous que votre père n'ait pas le courage...

—"Oh! père! père! s'écrièrent-ils ensemble.

Il reprit d'une voix vibrante d'énergie.

—"Que s'est-il passé au fort de la Fourche?

—"Ils ont souffert...

—"Et la Jemmaraye n'est pas venu parce qu'il...

—"Parce qu'il en a été empêché.

En une vision rapide, Lavérendrye avait revu son neveu au moment de son départ pour le fort de la Fourche. Il était si jeune, si beau, si hardi; il était si plein de confiance dans sa mission que jamais la pensée d'une mort prochaine le terrassant dans son entreprise n'avait traversé l'esprit de Lavérendrye. Il avait eu une telle confiance dans la force de ce jeune homme que sa disparition inattendue le désemparait. Et cependant son fils n'avait pas prononcé de mots irréparables, Mais était-ce le moment de jouer avec les mots? Son coeur ne lui parlait-il pas d'une façon plus expressive que ne l'auraient fait les syllabes? A quoi bon se laisser bercer par de vains espoirs? Christophe avait succombé. Et devant la tristesse poignante de ses enfants il n'en pouvait douter. Néanmoins, il insista. Il éprouvait une étrange sensation à broyer son coeur. Il parla d'un ton presque agressif.

—"Mais enfin pourquoi ne vous a-t-il pas suivi?

Les deux fils souffraient de voir dans quel état se trouvait leur père. La minute était horrible de torture morale. Il valait mieux en finir tout de suite.

—"La Jemmeraye est mort, fit enfin Jean-Baptiste.

François et Louis-Joseph se précipitèrent sur leur frère.

—"Non! Ce n'est pas possible!...

—"Hélas!

Lavérendrye avait chancelé sous le coup, bien qu'il fut attendu. Il était pâle comme un mort. Ses fils le regardaient, effrayés. Bientôt pourtant, sa taille se redressa, sa poitrine encore oppressée reprit ses battements réguliers. Il put parler. Aucune plainte ne sortit de ses lèvres. Dieu avait exaucé la prière du missionnaire. Il avait la force d'accepter sans murmure cette souffrance, ce sacrifice.

—"Seigneur, dit-il, vous nous l'aviez prêté pour faire notre bonheur. Vous nous l'avez réclamé. Nous vous le rendons le coeur brisé, mais que votre sainte volonté soit faite.

Puis il ajouta.

—"Il était si bon, si aimable, si indulgent envers tous! Son dévouement n'a point connu de bornes. Il était aimé de tous, parce qu'il s'oubliait toujours.

Au dehors, la fête continuait, joyeuse, au milieu des éclats de rire et des chansons sans fin.

La nuit descendait enveloppant le fort. Au ciel déjà les étoiles clignotaient. La lune souriait dans les arbres tandis que ses rayons jouaient dans les eaux du lac. Des feux s'allumaient dans la cour du fort éclairant de leur lumière vacillante les visages flegmatiques des Indiens et ceux enflammées des blancs dont les yeux s'ouvraient hébétés. Les maisons dessinaient à l'arrière plan leur forme sombre. Au mo-

ment d'accalmie qui avait suivi les joyeuses libations du dîner succédait un réveil lourd que la fraîcheur du soir rendait agréable. Des appels se firent entendre, et, peu à peu, la noce d'Amiotte reprit son entrain. Des chansons alternèrent avec les danses et les ombres fantastiques montèrent jusqu'au ciel.

Dans la maison du commandant une lumière veillait. Lavérendrye, assis à la table, réfléchissait la tête dans les mains. Le coup qu'il avait reçu était terrible.. Il avait voulu y penser seul et il avait renvoyé ses fils. Devant eux, il avait eu la force de ne pas faiblir. Il était resté maître de son coeur brisé et il n'avait pas laissé éclater sa douleur...

Maintenant ses yeux étaient secs d'avoir trop pleuré et une lueur énergique et farouche les éclairait. Les veines bleues sillonnaient ses tempes. De ses lèvres tremblantes sortirent ces mots prononcés avec force : Nous vaincrons!...

Jean-Baptiste avait quitté ses frères fatigués. Ils s'étaient retirés dans leur chambre. A la faveur de la pénombre qui régnait dans la cour, il avait pu rejoindre Pâle-Aurore. D'instinct les deux jeunes gens s'étaient dirigés vers la porte qui donnait sur le lac. Ils marchèrent quelques instants sur la plage. Puis ils allèrent s'asseoir au pied d'un bouquet d'arbres, sur le bord de l'eau. L'ombre qui les environnait faisait ressortir davantage à gauche les lueurs qui rougeoyaient le fort. Ils contemplèrent le spectacle féerique qui se déroulait sous leurs yeux. Ils se sentirent infiniment heureux d'être seuls. De temps en temps, Pâle-Aurore levait ses beaux yeux pleins de douceur vers son compagnon. Leurs regards se rencontrèrent. Ils étaient chargés de tant d'amour que l'un et l'autre sentirent dans leur poitrine leur coeur battre avec force. Jean-Baptiste prit la tête de la jeune fille. Il joua avec sa chevelure d'ébène et ses doigts venaient caresser le visage dont les paupières se fermaient sous une enivrante douceur.

—"Comme je suis heureuse que vous soyiez revenu...

—"Ma chère Pâle-Aurore, c'est une joie pour moi de sentir que mon coeur ne m'a pas trompé. Si tu savais combien ton souvenir a soutenu mon courage au milieu de nos épreuves!... Sans lui, mon âme aurait sans doute suivi celle de mon cousin. Et je serais mort sans avoir connu le charme de te revoir.

Elle se blottit contre lui, elle murmura simplement :

—"Je vous aime."

Il la serra plus fort contre lui et ses lèvres effleurèrent le front chaste qui s'offrait à elles.

On a vu par le récit que François fit à son frère Louis-Joseph que depuis l'été 1734, Pâle-Aurore et Rose-des-Bois vivaient au fort Saint-Charles protégées de Lavérendrye.

Les récits que dans leur enfance elles avaient entendues sur ces quelques Français qui, un siècle avant Lavérendrye s'étaient aventurés dans leur parage, hantaient leur imagination. Ces récits, elles les avaient entendus faire par les vieilles squaws groupées autour des tentes. Elles leur racontaient les voyages fantastiques de ces hommes merveilleux au visage pâle dont les vêtements étaient plus resplendissants que le soleil et plus étincelants que la neige. Elles leur décrivaient avec frayeur leurs armes terribles dont la décharge ressemblait au tonnerre. Le souvenir de ces hommes que leurs aïeules avaient vus dans leur jeunesse planait, mystérieux, au-dessus de ces forêts immenses et de ces vastes prairies.

Chaque année, quand le soleil du printemps reprenait sa course embrasée dans le ciel, quand les arbres mettaient leurs habits de fête et que les oiseaux chantaient sur le bord des rivières, Pâle-Aurore et Rose-des-Bois avaient vu les guerriers de la tribu charger leurs pirogues de leurs plus belles fourrures. Ils partaient retrouver les blancs qui les attendaient aux Grands Lacs. Leur absence durait des lunes entières. Quand ils revenaient, le ciel s'assombrissait et la nature toute grelottante s'apprêtait à revêtir son grand manteau d'hermine.

Quand Jean-Baptiste était arrivé dans la tribu accompagné de Cerf-Agile, il avait ébloui les deux jeunes filles. Il était alors un beau jeune homme haut de six pieds aux yeux bruns d'une douceur infinie. Son visage dont les traits étaient d'une finesse remarquable donnait à sa physionomie une expression de majestueuse bonté. Ayant hérité du caractère de sa mère il en avait l'âme résignée et mé-

lancolique sans jamais être faible. Sa bouche aux lèvres sensuelles qui n'avaient jamais goûté le baiser d'amour se dessinait au-dessous d'un nez petit et fin et au-dessus d'un menton rond creusé d'une fossette. A le voir, il apparaissait ce que l'on a coutume d'appeler un bel homme... Elles s'étaient demandées si cet homme au teint si blanc, dont les vêtements luxueux jetaient des reflets d'or, n'était pas descendu du ciel. Peu à peu, pendant le court séjour qu'il fit au milieu des leurs, elles s'étaient familiarisées à la présence de cet être qui parlait une langue si harmonieuse à leurs oreilles et qui adorait un Dieu si étranger du leur.

Pâle-Aurore n'avait alors que dix-sept ans. Pour la première fois, elle avait senti une douceur à se souvenir d'un homme. Tout bas, elle prononçait ce nom si doux de Jean-Baptiste qui la faisait tressaillir. Elle le cherchait et s'accroupissait à ses pieds le contemplant de ses yeux teudres de biche. Toute seule, le soir, alors que des rayons de lune se glissaient dans sa tente au travers des bandes mal jointes et venaient jouer avec sa chevelure, elle avait appris à balbutier quelques mots de français. Bercée par la musique si douce de ces syllabes qui chantaient dans son coeur, elle s'endormait au milieu de visions étincelantes. Bientôt comme une récompense de ce Dieu qu'elle avait appris à connaître elle avait vu cette langue divine fleurir sur ses lèvres.

Rose-des-Bois avait sept ans de plus que sa soeur. Dès qu'elle eut compris que Jean-Baptiste n'était qu'un homme d'une autre race, sa crainte superstitieuse fit place à une affection plus humaine. Plus femme que sa soeur, elle s'était mise à l'aimer. Elle suivit attentivement les leçons que lui donnèrent Jean-Baptiste et plus tard le Père Aulneau. Plus que Pâle-Aurore qui se laissait aller à sa nature innocente et naïve, Rose-des-Bois fut frappée de cette nouvelle foi dont le fils de Dieu était mort par amour des hommes. Toutes ses pensées se tendirent vers la compréhension de cette religion qui disait : Aimez-vous les uns les autres. Son esprit était inquiet devant les cérémonies du prêtre à l'autel. Le mystère du saint sacrifice de la messe la laissait rêveuse. Elle ne pouvait pas comprendre comment une immolation put avoir lieu sans effusion de sang. Elle en avait tant vu couler au poteau des supplices! Ses yeux étaient éblouis devant la splendeur des vêtements sacerdotaux et son coeur tressaillait à la vue du prêtre qui bénissait.

Sa nature passionnée frissonnait sous la douceur des mots d'amour qu'elle lisait dans son livre de prières. Une révélation se fit en elle qui la troubla jusqu'au plus intime de son être. Nature impulsive et sauvage, un amour inconscient la poussa avec force vers le jeune homme.

A côté de Pâle-Aurore qui ne paraissait qu'une fleur à peine éclose, Rose-des-Bois était une fleur sauvage pleinement épanouie. Ses nattes retombaient comme des liannes sur ses seins les caressant de leur douceur. Son regard profond et velouté, contrastant avec celui de Pâle-Aurore qui pur et limpide, donnait à son visage de cuivre aux pommettes saillantes une expression farouche de volupté insatiable. Sa démarche ondulante la faisait ressembler aux serpents félins qui vous enlacent et vous étouffent dans des embrassements mortels.

Toutes deux à première vue avaient aimé Jean-Baptiste. Pâle-Aurore d'un amour innocent dont les racines se baignaient dans une candeur virginale; Rose-des-Bois d'un amour farouche dont les couches profondes confinaient à la haine.

Le séjour de Jean-Baptiste au fort Maurepas avait endigué le cours de leur sentiment. Chacune d'elles avait recherché dans leur ardeur de cathécumène un dérivatif à leur amour. Son retour avait eu pour effet de briser cette contrainte qui n'avait fait que développer leur affection pour lui. Après avoir attendu son arrivée avec un espoir impatient, Rose-des-Bois avait vu avec rage son amour méconnu et Pâle-Aurore avait tressailli en voyant que Jean-Baptiste l'aimait.

Quand Rose-des-Bois s'était aperçue que Jean-Baptiste quittait le fort en compagnie de Pâle-Aurore, elle les avait suivis. Comme une ombre, elle s'était attachée à leurs pas.

Et maintenant, elle assistait à leurs innocentes caresses; elle entendait leur conversation et elle les surprenait avec une jalousie atroce à échanger leur premier baiser. Dans un mouvement de rage impuissante elle avait cassé des branches de bois mort qui craquèrent et tirèrent les amoureux de leur rêve.

—"Qu'est-ce? demanda Pâle-Aurore en se serrant davantage contre le jeune homme.

—"Une bête sauvage, sans doute, que nous aurons dérangée et qui se sera sauvée.

Le bruit avait cessé.

—"Ce n'est rien, ajouta-t-il, le bois se gonfle et craque parfois sous la chaleur de la terre.

Tandis que dans l'ombre deux yeux farouches les observaient, Pâle-Aurore s'accroupit aux pieds de Jean-Baptiste; elle posa ses mains sur ses genoux et le regarda de ses beaux yeux ravis d'extase.

Les feux du fort s'éteignaient peu à peu. Une lueur blafarde éclairait le couple amoureux et les eaux du lac venaient dans un doux clapotis caresser le rivage.

La solitude dans laquelle ils se trouvaient leur donnait des élans insoupçonnés de tendresse. Il lui saisit les mains et les serra doucement dans les siennes. Elle le laissa faire. Elle s'abandonnait comme un oiseau qui se serait laissé prendre. Il se pencha vers elle, sa tête transfigurée par son amour. Elle tressaillit... Deux lèvres chaudes et veloutées se posaient sur ses paupières qui cachaient un océan de bonheur.

—"Comme je t'aime, Pâle-Aurore!

Ces mots furent dits avec un profond soupir. Pendant quelques secondes les yeux qu'il aimait s'ouvrirent tout grands, obscurcis par la crainte. Elle demanda.

—"Pourquoi ce soupir, mon ami?

Il répondit la voix triste et lasse.

—"Il n'est point de bonheur sans amertume.

—"Mais encore....

—"Combien de temps resterai-je ici?

—"Allez-vous repartir? Si tôt!...

—"Je ne sais, ma bien-aimée. Mon père est bien triste et la mort de mon cousin l'a profondément accablé.

—"Oui, je comprends.

—"Je le remplace maintenant, et c'est à moi que reviennent les missions difficiles.

—"Vous allez encore une fois quitter ces lieux?

—"Peut-être. Ah! ma bonne, ma douce Pâle-Aurore, sauras-tu jamais combien ton souvenir m'a donné du courage? Là-haut, tandis que je voyais mes compagnons malades, affamés; tandis que le vent soufflait avec rage et mêlait ses imprécations aux gémissements de ceux qui m'entouraient, comme j'ai pensé à toi! Je ne pouvais pas dormir. Mon coeur me faisait mal, il m'étouffait. Je me disais : Pourquoi est-elle venue traverser ma vie? J'étais heureux autrefois, je ne savais pas ce que c'était qu'aimer. Mon travail me suffisait... Et aujourd'hui!...

—"Je vous aime.

—"Oui, ma bien-aimée, je sens que tu m'aimes. Dans la solitude de ma chambre j'en ai eu l'intuition... Le matin quand je me levais le vent chantait une complainte si douce, je me sentais si fort, si joyeux au milieu de mes tristesses que ta pensée seule pouvait produire ce miracle. Et quand je t'ai revue...

—"Mon coeur était tout à vous.

Dans un soupir rempli d'angoisse, elle ajouta.

—"Mais pourquoi partir encore?

—"Pourquoi? répondit-il en portant à ses lèvres les mains qu'il tenait dans les siennes. Hélas, que ne suis-je un de vous pour qui l'ambition, les besoins, les exigences de la vie sont des choses inconnues. Vous coulez des jours heureux sous vos wigwams; vous jouissez à volonté des merveilleuses beautés de la nature au sein de laquelle vous vous laissez vivre. Tandis que nous... Pourquoi ces missions que nous nous donnons? Pourquoi ces idées d'apostolat qui s'emparent de nous et auxquelles tout doit être sacrifié?

—"A quoi bon me dire toutes ces choses que je ne comprends pas? demanda-t-elle inquiète.

—"Tu as raison. Une seule chose compte, ce soir... Notre amour.

Quelle était belle alors si près de lui dans une attitude de si confiant abandon! Il se souvint des jours enchantés qui, peu à peu, l'avait conduit à l'amour. Il se revit dans la solitude de sa chambre du fort Maurepas, au milieu de l'hiver, au milieu du danger, au milieu de l'angoisse où lui-même se sentait entrer dans une agonie morale, lente et douleureuse, un nom s'était échappé de ses lèvres fiévreuses. Il avait repris ses forces, dominé par la pensée bienfaisante de cette jeune fille dont il sentait la tête, à cet instant, près de son épaule. Et puis, il avait fait à son frère l'aveu de son amour et son désir d'épouser Pâle-Aurore. Ce soir, il la tenait tout près de lui et il avait entendu tomber des lèvres bien-aimées des paroles qui l'assuraient de

son bonheur. Alors il se pencha vers elle et lui demanda.

—"Pâle-Aurore, ma bien-aimée, veux-tu être la compagne de ma vie? Veux-tu être ma femme?

Elle lui murmura le coeur gonflé d'un immense bonheur.

—"Mon ami!... Mon maître!...

Et tout à coup elle pleura.

—"Pourquoi ces larmes? demanda-t-il doucement.

—"Je ne sais pas, mon ami. Je suis si heureuse!...

—"Bientôt, nous serons l'un à l'autre. Quand nous aurons terminé notre voyage, je demanderai au Père missionnaire de nous unir, et je t'emmènerai, là-bas, sur l'immense fleuve auquel on a donné le nom de Saint-Laurent. Ma mère sera si heureuse de serrer contre son coeur la femme de son fils. Je te montrerai toutes les belles choses que l'on trouve à Montréal, à Québec, dans nos grandes villes...

Il était heureux. Ses paroles avaient un son de fête. Enthousiasmé, il parlait, donnant des détails, ébauchant des descriptions.

—"Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'une ville!... Imagine-toi beaucoup, beaucoup de maisons comme celles que nous avons ici. Elles sont plus grandes, plus hautes et toutes construites de planches et de pierres. Il y a du monde, beaucoup de monde qui va et vient dans les rues. Des réunions se font dans d'immenses salles aux murs de glaces, éclairées par d'innombrables lumières fixées à des lustres et qui brillent comme des astres. Les gens y portent des costumes étincelants et merveilleux. Dans les églises, le soleil pénètre au travers de vitraux multicolores et le prêtre dans des cérémonies grandioses y adore le Dieu de nos pères.

—"Comme tout cela doit être beau, dit-elle en baissant mélancoliquement la tête.

—"Je suis si fier de toi, ma bien-aimée, si fier de ton incomparable beauté, si charmé par ta douceur que je veux te mener au pays de mon père. Je ne suis jamais allé moi-même en France, mais mes parents m'en ont si souvent parlé; ils ont des mots si enthousiastes pour me décrire toutes les merveilles que j'imagine que c'est le paradis terrestre. Partout des grandes villes, partout des églises aux clochers festonnés, des palais féeriques, des salons où tout est or, marbre et lumière, où les plafonds rayonnent comme la voûte du ciel, où les piliers s'élancent avec souplesse vers l'infini, où des musiques merveilleuses chantent avec allégresse et font résonner l'air d'accents divins. Nous irons à la Cour; nous verrons le roi...

A mesure qu'il parlait une tristesse infinie avait envahi les yeux de Pâle-Aurore. Elle avait détourné la tête et, quand Jean-Baptiste, le visage rayonnant, la regarda il vit que de nouveau elle pleurait.

—"Mais qu'as-tu donc? Tu es triste?

—"Mon ami, mon bon ami, je vais vous faire de la peine. Tout ce que vous me dites de votre pays sur les bords du grand fleuve, de celui de votre père au-délà de la mer, me fait entrevoir des spectacles féeriques, mais comment voulez-vous que moi, simple fille des prairies et des bois, j'aille revendiquer une place dans de tels milieux? Je sais combien j'y serais dépaysée, combien l'on me trouverait étrange. Et un jour peut-être vous rougiriez de moi, de votre femme.

—"Pâle-Aurore...

—"Laissez-moi parler, dit-elle en posant doucement sa main sur les lèvres du jeune homme. Ici, je vous parais belle parce que je suis chez moi; parce que je suis au sein d'une nature inculte, à côté de rivières qui coulent librement au milieu des herbes parfumées, des fleurs enivrantes, des arbres immenses qui croissent à leur guise; parce que je suis sous un ciel que voilent seules les fumées légères et bleues de nos campements. Je suis une fleur sauvage qui respire un air que seuls brisent les grondements des chutes d'eaux, les plaintes du vent et les mugissements du tonnerre. C'est pourquoi je vous parais belle, mais ne songez pas à me transplanter. Je déparerais par mon étrangeté ces autres beautés, fruits de longs siècles de civilisation, au milieu desquelles je deviendrais vite un objet de pitié... de mépris.

—"Voyons, Pâle-Aurore, ma bien-aimée, je ne comprends pas...

—"Oh! si, vous comprenez, fit-elle en souriant tristement, vous comprenez très bien... Pourquoi voulez-vous quitter ces contrées si belles à cause de leur virginité? Ne regretterez-vous pas cette liberté absolue que vous avez ici? Pourrez-vous vivre loin de cette nature grandiose qui est devenue votre domaine? Retrouverez-vous

ces sensations uniques qu'inspire l'immensité de ces bois et de ces prairies? Je suis jeune et rustre et mes idées sont peut-être bien étranges. Mais vous le savez, d'autres Français, nos aïeules me l'ont raconté, ont, avant vous, parcouru nos plaines et nos forêts; ils ont vogué sur nos lacs et nos rivières; ils ont descendu nos rapides et fait portage à nos cataractes; ils ont savouré la douceur de nos nuits d'été aux mille bruits discrets et aux incomparables scintillements d'étoiles; ils ont contemplé la splendeur de nos nuits d'hiver et leurs yeux se sont éblouis devant les aurores boréales. Eux aussi, ont cru pouvoir s'arracher au charme de cette nature, et ils sont revenus, cédant à une irrésistible attraction, mourir sous le ciel qui les avait ensorcelés.

Pâle-Aurore devenait pressante. Dans une attitude de supplication elle continua :

—"Pourquoi partir puisque vous voudrez revoir nos admirables étés où la nature revêt sa parure veloutée de verdure et de fleurs? Puisque, encore, vous voudrez entendre, dans les bocages, les oiseaux s'appeler par des cris joyeux? Pourquoi partir puisque vous voudrez revenir vous griser du parfum de nos fleurs? Ne regretterez-vous pas les promenades au fil de l'eau alors que la pirogue vogue au milieu des nénuphars immenses ou à l'ombre des saules; ne regretterez-vous pas nos hivers mêmes et leurs neiges éblouissantes? Mon bien-aimé, pourquoi quitter ces spectacles uniques que vous ne pourrez jamais oublier et qu'à toute force vous voudrez revoir?...

Elle s'arrêta. Jean-Baptiste ému souriait.

—"Tu es adorable, ma chère Pâle-Aurore. Tu as l'âme d'un poète, ma bien-aimée... Peut-être as-tu raison, ma jolie fleur sauvage...

Il la serra dans ses bras et soudain dans un élan dont il ne fut pas le maître il déposa sur ses lèvres qui avaient prononcé tant de paroles qui le laissaient rêveur un baiser où passa tout son amour.

Légèrement effrayée dans sa pudeur, Pâle-Aurore s'arracha à l'étreinte du jeune homme.

Ils revinrent silencieusement au fort endormi en se tenant par la main. De l'ombre, une forme se détacha qui les suivit longuement du regard.

—"Il n'est pas encore à toi, ricana Rose-des-Bois. Innocente que tu es!... Moi aussi, je l'aime.

VII

AMOUR ET HAINE

En écoutant la conversation des deux amants, Rose-des-Bois avait senti une haine mortelle envahir son coeur. Elle aussi aimait, mais d'un amour farouche et passionné. Et malgré les paroles qu'elle avait entendues prononcer par Jean-Baptiste, elle ne désespérait pas de l'en convaincre. En un instant, devant l'atroce jalousie qui la déchirait, les notions religieuses qu'elle avait reçues s'étaient évanouies. Elle était redevenue l'Indienne d'autrefois avec toute sa fougue et ses élans sans contrôle. Rien n'existait plus que son amour. Comment arriverait-elle à conquérir Jean-Baptiste? C'est à quoi elle avait réfléchi toute la nuit. Elle avait remarqué le sommeil si calme de Pâle-Aurore. Un sourire angélique errait sur ses lèvres malgré elle! Elle avait envié ce calme au milieu de l'agitation qui la troublait. Et puis la haine l'avait de nouveau mordue avec force. Il ne lui suffisait donc pas de lui avoir pris Cerf-Agile autrefois? Il fallait qu'elle lui prit aussi Jean-Baptiste qu'elle aimait. Cette fois rien ne l'arrêterait dans son amour.

Elle avait quitté sa tente au lever du soleil. Dans la cour du fort, on réparait déjà le désordre de la veille. Tout le monde était debout. La Londette baillait à donner le vertige. Il avait la langue encore un peu pâteuse. A côté de lui ses compagnons travaillaient également. Les uns rentraient les bancs dans les cabanes, d'autres y transportaient les tables. Le P. Aulneau sortit de sa maison, fit un bonjour amical de la main et appela Larocque qui alla lui servir la messe.

—"Et Amiotte? demanda Beauchemin à La Londette. Va-t-il dormir toute la journée?

—"Ce n'est pas tous les jours la nuit de noce.

—"Tu plaides en ta faveur autant qu'en la sienne, je crois.

—"Ecoute. Pour parler franc, j'avoue qu'il m'a donné envie, cet animal-là.

—"Il paraissait heureux comme un prince, hier soir...

Et maintenant, Rose-des-Bois assistait à leurs innocentes caresses (Page 41).

—"Je ne sais pas, dit Dauphinais, s'il se souvient seulement qu'il s'est marié. Il avait tellement bu.

Amiotte venait d'apparaître sur le seuil de sa cabane, le visage rayonnant, les yeux pétillants.

—"Déjà au travail? cria-t-il.

—"Dame, c'est pas nous qu'on s'est marié.

Rose-des-Bois se trouvait maintenant dans la maison du commandant. Lavérendrye et ses fils étaient allés assister à la messe du missionnaire.

Au moment de voir Jean-Baptiste quitter la maison elle l'avait retenu sous un prétexte futile. C'était en réalité pour lui dire son amour. Elle l'avait fait en personne qui ne s'embarrasse pas des conventions. Jean-Baptiste lui avait répondu gentiment mais fermement et elle restait là repassant dans son coeur les paroles de celui qu'elle aimait.

—"Je suis très touché de ton affection lui avait-il répondu. Je ne puis y répondre comme tu le désirerais. J'en aime une autre.

—"Oui, je sais...

—"Comment? Tu sais?...

—"Croyez-vous que je n'ai pas compté les soupirs de Pâle-Aurore depuis votre retour... Son sommeil n'a jamais été aussi calme que cette nuit...

Elle avait omis de dire l'espionnage auquel elle s'était livrée le veille. Et Jean-Baptiste avait senti son coeur déborder d'allégresse. En voyant les yeux de l'amant de sa soeur briller de joie, elle avait essayé perfidement de miner cette affection.

—"Oui, vous aimez ma soeur, une enfant! Comment pouvez-vous vous attendre à ce qu'elle vous le rende comme vous le méritez? Comment pouvez-vous comparez son amour qui ne sanrait être qu'un sentiment obscur avec celui bien vivant que je ressens, que vous pouvez lire dans chacun de mes regards?

Jean-Baptiste avait vu dans ses prunelles en feu une lueur sauvage et passionnée. Il avait compris qu'il fallait couper le mal dans sa racine et c'est d'un ton ferme et doux à la fois qu'il avait répondu.

—"Mon amitié pour vous est très grande, Rose-des-Bois, mais il ne faut pas m'en demander davantage.

Elle avait essayé de plaider.

—"Avec le temps?...

—"Non, je ne puis permettre que tu te leures d'un vain espoir. Ta soeur et moi nous sommes d'accord. Je n'attends plus que le consentement de mon père pour mettre le comble à notre bonheur. Tu vois qu'il est absolument nécessaire d'étouffer ce sentiment qui te ferait souffrir.

Rose-des-Bois avait essayé de supplier. Des larmes avaient humecté ses yeux, mais la haine grondait dans son coeur.

—"Oh! ne me repoussez pas définitivement!

—"Il le faut... Et il avait souri en ajoutant. Toi que nous avons pris plaisir à civiliser, tu devrais comprendre que ce n'est pas la place d'une femme de faire des déclarations d'amour à un homme....

Dans un geste désespéré elle avait voulu le retenir.

—"Je vous aime. Vous devriez comprendre pourtant. Je vous aime à tout prix. Ne vous détournez pas!... Ne me repoussez pas!...

Jean-Baptiste était ahuri. Jamais il n'aurait cru qu'une telle passion pouvait nourrir ce coeur sauvage.

—"Si je dois vous fuir... enlevez-moi la vie. Prenez cette arme que je vous offre et percez-m'en le sein. Car il faut que vous le sachiez, je ne peux plus vivre sans vous. J'ai peur de moi-même. J'ai peur qu'après vous avoir trop aimé, je vous haïsse...

—"Mais c'est la démence, Rose-des-Bois.

Il avait regardé cette poitrine palpitante qu'elle présentait à la lame meurtrière, un instant il avait été troublé jusqu'au fond de l'âme Puis brusquement il était sorti.

C'en était fait. Sa tentative avait échoué. Son amour resterait sans issue; Jean-Baptiste refusait de l'aimer; il l'avait repoussée, alors elle sentit comme une tempête la bouleverser toute. De son être monta un flot amer qui lui agita les lèvres dans un rictus effrayant. Malgré l'éducation qu'elle avait reçue, malgré le dégré de civilisation auquel elle avait atteint, le fauve réapparaissait dans son âme de sauvage. Son amour si violent, si passionné était trop proche de sa nature impulsive pour ne pas faire place à la haine. Elle jeta dans un râle furieux.

—"Jamais, vous ne serez l'un à l'autre.

Tout de suite, une abominable pensée

germa dans son esprit et elle s'apprêtait à partir à la recherche de Cerf-Agile quand celui-ci pénétra dans la maison. Elle s'arrêta interdite en le voyant. Cette présence opportune la servait à souhait. Personne ne les dérangerait et ils pourraient parler librement.

—"Ah! justement, j'allais te chercher, Cerf-Agile, fit-elle.

—"Que puis-je pour toi, Rose-des-Bois?

—"M'aider dans la vengeance que je médite contre celui-ci qui m'a trompée.

—"Te venger? Et de qui donc?

—"D'un homme qui se dit notre bienfaiteur et d'une femme qui me trahit, que tu aimes et qui te trompe.

Instinctivement Cerf-Agile avait dit.

—"Pâle-Aurore?

—"Ne prononce plus ce nom devant moi.

L'Indien remarqua le visage bouleversé de Rose-des-Bois. Il demanda.

—"Que signifie cette attitude vis-à-vis de ta soeur?

—"Tu la comprendras dans quelques instants. Tu l'aimes, n'est-ce pas?

Cerf-Agile se redresse. Son visage se durcit.

—"En quoi mon amour peut-il t'intéresser?

—"Ne prends pas ce ton offensé, répondit-elle narquoisement.

—"Un sentiment étrange, violent a bouleversé mon être. Et ce sentiment que je ne connaissais que par les livres, je le ressens aujourd'hui. Plus fort que l'amour, plus puissant que la haine, il me dévore, il me brûle, il me consume, Cerf-Agile, et tu le connaîtras toi-même sous peu, c'est la jalousie.

—"Tu es jalouse?... Toi?

—"Oui, je suis jalouse.

Un rire perçant, déchirant, où roulaient des sanglots fit tressaillir le coeur de Cerf-Agile. Quelle était donc cette femme qu'il avait devant lui? Où voulait-elle en venir? Il demande d'une voix dure et métallique.

—"Pourras-tu m'expliquer?....

Rose-des-Bois s'était calmée. Elle continua posément, farouchement.

—"Tu aimes Pâle-Aurore?

—"Rose-des-Bois!...

—"Laissez-moi parler. Je sais que tu l'aimes. Mais ma soeur ne t'aime pas.

—"Qu'en sais-tu?

—"Aveugle. Je les ai vus, hier soir, là-bas sous les saules. Leurs lèvres se touchaient.

—"Qui? Les?...

—"Pâle-Aurore et Jean-Baptiste...

Cerf-Agile sentait la fureur l'étreindre à pleine force. Il aurait voulu se jeter sur elle. Mais le regard de Rose-des-Bois était si dur qu'il se contint. Il dit seulement d'une voix cinglante.

—"Tu mens.

Elle ne bougea pas sous l'insulte. Sa colère, sa haine étaient arrivées à leur paroxisme. Elle était invulnérable à tout outrage. Une seule chose dominait sa pensée. Elle voulait satisfaire son courroux. Elle se fit câline.

—"Non, Cerf-Agile, je ne te mens pas. A quoi cela me servirait-il de te faire souffrir sans raison. Je ne veux pas que ton coeur soit foulé aux pieds, comme l'est le mien... Je les ai vus comme je te vois. Pâle-Aurore se suspendait aux lèvres de Jean-Baptiste. Si je suis jalouse, c'est parce que je l'aime, ce blanc qui m'a ensorcelée.

—"Oui, je comprends. Tu veux te venger et tu veux me faire l'instrument de ta vengeance. Tu veux aiguiser ma haine contre eux, contre lui qui a toujours été bon pour moi. Tu veux me faire commettre un crime...

Rose-des-Bois n'en croyait pas ses oreilles. Il aimait donc Pâle-Aurore à ce point qu'il avait toute confiance en elle? Comment lui faire comprendre qu'il n'était pas aimé.

—"Pourquoi, fit-elle, féline, chercherai-je à t'utiliser dans ma vengeance? J'aime Jean-Baptiste jusqu'à la haine et c'est pour que tu le sépares de Pâle-Aurore que je te parle ainsi. Tu l'aimes. Pourquoi ne lui en parlerais-tu pas?

L'insistence de Rose-des-Bois avait peu à peu fait chavirer la volonté de l'Indien. Il répondit en s'en allant.

—"Je lui parlerai aujourd'hui.

—"Ce soir quand tout le monde sera endormi j'irai te rejoindre dans ta tente.

Les sentinelles veillaient dans la nuit silencieuse. Sous la clarté de la lune haute dans le ciel leurs silhouettes se profilaient dans la cour du fort. Une ombre se glissa vers les tentes coniques et pénétra dans celle du Cerf-Agile. Il était étendu sur de riches fourrures, éveillé, agité de tremblements nerveux. Rose-des-Bois, vê-

tue légèrement, s'agenouilla près de lui. Elle murmura.

—"Cerf-Agile.

Celui-ci redressa le buste et s'appuya sur le coude.

—"Tu avais raison, Rose-des-Bois, ils s'aiment.

Elle eut un sourire satisfait en voyant sa souffrance.

Cerf-Agile avait parlé à Pâle-Aurore et comme l'avait prédit sa soeur elle avait répondu qu'elle aimait Jean-Baptiste. Il avait supplié, puis devant la douce résistance de la jeune fille il avait laissé éclater sa colère. Le dépit lui avait fait dire des paroles qu'il regrettait quand Rose-des-Bois était entrée. Mais sa douleur avait été si forte en écoutant Pâle-Aurore qu'il n'avait pu s'empêcher de lui dire.

—"Toi aussi, tu te laisseras prendre au charme de ces blancs?... Et vous nous délaissez, nous, vos compagnons d'enfance, vos frères de race et de sang? N'avons-nous pas partagé vos peines et pourvu à vos besoins? Ne méritons-nous pas aussi d'être aimés? Ne sommes-nous pas plus agiles qu'eux, plus durs qu'eux à la fatigue, plus habiles qu'ils ne le sont quand il s'agit d'abattre le gibier rapide ou de manoeuvrer la pirogue au milieu des récifs? Parce qu'ils ont le teint pâle et que leurs habits sont de soie, d'or et de satin; parce qu'ils portent en leurs mains des armes dont les coups sont plus sûrs et plus meurtriers que les flèches de nos carquois ou le plomb des vieux fusils qu'ils veulent bien nous abandonner, devez-vous pour cela vous détacher de nous pour les aimer?

Elle avait répondu doucement.

—"Les élans du coeur ne se contrôlent pas...

Son mépris alors avait éclaté.

—"Oui, leur parole est douce et leurs flatteries sont caressantes. Les mots d'amour qu'il vous murmurent à l'oreille dans cette langue harmonieuse qu'ils s'empressent de vous apprendre sont comme un chant du ciel. Vous ne pouvez pas les écouter sans vous laisser captiver comme des oiseaux. Un jour, ils partiront en vous abandonnant sans se soucier de votre sort.

—"Comme tes paroles sont acerbes, avait-elle remarqué étonnée. Jamais tu ne m'as parlé d'eux ainsi...

—"C'est que sans doute jamais je n'ai senti aussi profondément la différence qui existe entre eux et nous, eux qui sont presque des génies, nous qui ne sommes que des enfants de la nature, sans culture et sans grâce.

—"Cerf-Agile! n'ont-ils pas toujours été bon pour toi? T'ont-ils fait sentir... ont-ils seulement fait allusion à une différence d'intelligence entre eux et toi? Le père missionnaire a toujours suivi avec intérêt tes progrès et les nôtres. Notre généreux protecteur t'a toujours montré la satisfaction que lui donnait ton application. Ses fils eux-mêmes n'ont jamais cessé de t'encourager.

—"Et l'un d'eux de te voler à moi.

—"Leur cousin, continua-t-elle sans prendre garde à cette interruption, a été pour toi un ami, un grand ami que tu as aimé, un frère.

Il n'avait pu s'empêcher de tressaillir en entendant Pâle-Aurore lui rappeler la Jemmeraye. La jeune fille avait remarqué le mouvement de l'Indien qui avait porté la main sur son coeur. Elle avait eu conscience que ce souvenir le ramènerait à de meilleurs sentiments. Elle lui avait rappelé l'agonie du disparu et la transfusion du sang qui l'avait ramené pour quelques instants à la vie.

—Et n'as-tu pas prié avec ferveur sur sa tombe après avoir vu son courage devant la mort? S'il y a une différence entre eux et nous, n'est-ce pas plutôt dans cette belle religion chrétienne qui nous enseigne l'amour pour un Dieu juste et miséricordieux, l'amour de nos semblables, l'amour de nos souffrances, l'esprit de sacrifices et de résignation dans nos douleuds; n'est-ce pas en elle qui nous apprend à pardonner et qui nous fait espérer le bonheur après notre mort, plutôt que dans nos corps qu'il y a une différence? Par elle, nous devenons leurs égaux, et par elle nous atteindrons la félicité éternelle dans l'autre monde.

—"La religion de nos pères, répondit-il sombrement, pour nous moins promettre est aussi consolante que la leur... Elle me suffisait...

Ce visage qu'elle avait connu si bon, si calme se transformait, se ravageait éclairé par une lueur mauvaise qui brillait dans les yeux. Elle recula désemparée devant le flot de haine qui faisait frémir les narines de son compagnon d'enfance. Elle l'écouta avec horreur achever sa pensée.

—"Elle me suffisait... elle me suffira encore.

—"Cerf-Agile!...

Mais il était parti, et elle était tombée à terre en sanglotant.

Et le soir quand la nuit était venue, il avait pensé aux paroles de Pâle-Aurore. L'une d'elles surtout apparaissait devant ses yeux en lettres de feu. "Les élans du coeur ne se contrôlent pas". Il souffrait atrocement quand Rose-des-Bois était entrée. A l'intonation de Cerf-Agile, elle avait compris qu'il essayait de réagir. La docilité avec laquelle il avait écouté les enseignements qu'on lui avait donnés, la bonté dont il était entouré, la confiance qu'on lui avait faite avait civilisé son coeur plus que sa pensée. Et aujourd'hui qu'un conflit éclatait entre son âme et son esprit, il luttait indécis, incertain du résultat de ce combat.

—"Ils s'aiment répéta-t-il faiblement.

—"Que comptes-tu faire?

—"Je ne sais pas... les laisser s'aimer sans doute...

—"Oh! Cerf-Agile, dit-elle, et ses paroles entraient comme un vénin dans le coeur du jeune homme, est-ce donc à cela que t'a réduit cette religion? Qui es-tu donc maintenant toi qui étais si fier, si beau, si orgueilleux! Toi que tous craignaient à cause de ta vengeance foudroyante. Es-tu devenu un être sans énergie, sans volonté? C'est d'une voix sourde et passionnée qu'elle continua.

—"Le sang qui coule dans nos veines est trop rouge et trop ardent pour nous soumettre à cette injuste destin. Pourquoi ne pas unir nos deux ressentiments et tirer vengeance de ceux qui nous traitent comme des chiens?

Cerf-Agile luttait encore.

—"Oublies-tu que le chef t'a adoptée et traitée comme sa fille et que ses fils t'ont considérée comme leur soeur?

—"Qu'importe, répondit-elle exaspérée, ce qu'ils ont fait pour moi, si tout cela ne doit servir qu'à me faire souffrir? Que m'importe qu'ils me montrent les avantages d'une vie plus parfaite si je n'en puis jouir?

—"Mais, fit l'Indien d'une voix qu'il essaya de rendre calme, cette religion qu'ils nous enseignent ne nous fait-elle pas espérer, pour l'au-delà, tous les bonheurs et toutes les joies?

—"De tels enseignements sont bons pour des êtres faibles sans désir et sans volonté. Pour moi, je veux jouir de tout ce qu'on peut attendre de cette vie. Le feu qui me dévore n'est pas de ceux que l'on apaise avec des belles paroles et des promesses. Il lui faut la satisfaction et si je ne puis l'obtenir par l'amour, la haine me la procurera.

Cerf-Agile était las, il ne résistait plus que faiblement et s'était laissé retomber sur ses fourrures. Ses yeux rencontrèrent dans la nuit zébrée de rayons de lune un regard étrange qui jaillissait du fond de paupières sombres. Le coude enfoui dans les fourrures, Rose-des-Bois le fixait le menton dans la main.

—"Quels sont tes projets? demanda-t-elle.

—"Je ne sais pas encore.

—"Va. Je serai l'oeil qui veille et l'oreille qui écoute. Ils ont la force, nous leur opposerons la ruse...

Elle sortit dans la cour du fort où son ombre se profila sinistrement sur la maison du commandant. Quand elle entra dans sa tente elle vit que la couche de Pâle-Aurore était vide. Est-ce que cette nuit favoriserait tous ses desseins? Elle ressortit et fit lentement le tour de l'enclos. Tout à coup elle s'arrêta. Dans un coin sombre du côté de la forêt Jean-Baptiste et Pâle-Aurore assis sur un tas de bois causaient à mi-voix. Dans la nuit calme et sereine on pouvait les entendre. Rose-des-Bois s'approcha lentement puis elle s'arrêta quand elle put comprendre ce qui se disait.

Dans la soirée, Lavérendrye avait réuni ses fils et le P. Aulneau. Il leur avait dit ses inquiétudes au sujet de Bourassa qui était parti depuis trois jours et dont on n'avait pas de nouvelles. Il avait décidé qu'on attendrait encore la journée du lendemain. Au cas où rien n'aurait été signalé, un ou deux canots seraient envoyés en reconnaissance. Et Jean-Baptiste disait que ce serait probablement lui qui serait le chef de l'expédition. La jeune fille avait baissé la tête avec tristesse. Elle s'était souvenue de l'attitude de Cerf-Agile ce matin. Que devait-elle faire? Devait-elle dire sa rencontre à son amant? Ajouterait-il foi à ses craintes? C'était peu probable. Elle le connaissait trop pour savoir qu'il ne reculerait pas s'il de-

vait partir et surtout qu'il n'hésiterait pas s'il y avait du danger. Elle se résigna donc à lui dire seulement.

—"Ainsi, vous allez me quitter?

—"Rien de certain encore, ma bien-aimée.

—"Ne m'avez-vous pas dit que depuis la mort de votre cousin vous étiez désigné pour les missions difficiles.

—"Justement. Celle-là n'a rien de difficile. Nous voyageons dans un pays connu. En dehors des accidents naturels, nous n'avons rien à craindre.

—"J'ai beau faire, mon ami, un vilain pressentiment m'oppresse. Je redoute tout de cette expédition que vous venez de m'annoncer, spécialement si vous devez en faire partie.

—"Ma chère Pâle-Aurore, ta crainte t'est dictée par ton amour. N'ai-je pas été plus en danger au fort Maurepas?

Elle revoyait dans sa pensée le visage de Cerf-Agile et elle eut peur.

—"Le danger est tout autre...

—"Voyons, raisonne un peu, tu te crées des chimères à plaisir.

—"Non, non... Laissez-moi vous accompagner.

—"Tu sais bien que cela est impossible.

—"Pourquoi impossible? Il faut bien quelqu'un pour préparer vos repas, fit-elle naïvement.

—"Non, non. Ceci est une expédition pour hommes seuls.

—"Mais...

—"Inutile d'insister, ma chérie. C'est impossible. D'ailleurs nous ne serons pas longtemps, car forcément les canots que nous attendons sont tout proches. Je ne serais pas étonné de les voir apparaître avant de nous être beaucoup avancés sur le lac. Et puis, quand nous aurions à nous éloigner un peu?...

Pâle-Aurore souffrait de voir ainsi son ami s'exposer par avance au danger dont elle avait l'intuition. Elle était loin de soupçonner l'aventure survenue à Bourassa et cependant elle jeta.

—"Les Sioux, paraît-il, rôdent aux environs.

—"Et quand cela serait? Ne sont-ils pas nos amis?

—"On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec eux. Aujourd'hui, ils semblent vos amis dévoués et demain ils vous font massacrer sans pitié.

—"Tu exagères...

—"Non, je les connais trop. Notre instinct nous trompe rarement. Et le mien en ce moment, Jean-Baptiste, mon bien-aimé, me dit que vous courez un grand danger.

—"Mais tu sais bien que nous sommes toujours bien armés et au cas où nous serions attaqués nous saurions nous défendre.

—"Les Sioux sont rusés. Ils peuvent vous surprendre en traîtres.

Rose-des-Bois écoutait toujours impassible. Dans son for intérieur cette conversation la remplissait d'allégresse. Cet avertissement de Pâle-Aurore au sujet d'un parti de Sioux qui rôdait autour du fort était-il vrai ou inventé? Elle ne savait que penser. Son instinct mêlé d'amour et de haine l'avertit que sa soeur ne se trompait pas. Subitement un projet infernal germa dans son cerveau. Sans bruit, elle recula puis disparut pour rejoindre Cerf-Agile dans sa tente.

Inconsciente de l'espionnage dont ils avaient été l'objet ils continuaient à parler, l'une émettant des craintes que l'autre repoussait.

Lasse de voir que ces avertissements ne servaient à rien, elle lui dit sa rencontre avec Cerf-Agile et elle ajouta :

—"Il y a quelque chose de changé en lui.

—"Cela serait sérieux alors?

—"Très grave du fait qu'il retourne à la religion de nos pères.

—"Il est impossible que son attitude se soit changée si brusquement. Hier encore...

—"Hélas, lui seul n'a pas changé. Rose-des-Bois depuis votre retour...

—"Oui, je sais.

—"Que savez-vous?

—"Ce matin elle m'a déclaré son amour.

—"Oh!

—"Que j'ai repoussé...

—"Serait-ce sa vengeance? fit-elle pensive.

Jean-Baptiste réfléchissait. Cette coïncidence des deux déclarations d'amour aurait-elle été voulue? Il ne savait que conjecturer.

—"C'est bien, j'en parlerai demain à mon père.

—"Et vous ne partirez pas?

Il la baisa au front puis il dit d'un ton joyeux.

—"J'ai annoncé à mon père le projet que j'ai fait de t'épouser.

Elle se laissa prendre au stratagème de Jean-Baptiste et demanda.

—"Qu'a-t-il répondu?

—"Je ne te cacherai pas qu'il m'a fait certaines objections pour commencer. Il m'a ensuite avoué qu'il avait songé pour moi à une autre union et qu'il n'était guère partisan d'une alliance entre les blancs et les Indiens.

—"Et cependant le mariage de Fleur d'Aubépine?

—"Mon père m'a dit aussi que le P. Aulneau lui avait tenu un petit discours à cette occasion. Il lui a même assuré qu'un jour un de ses fils pourrait se marier à une Indienne.

—"Est-ce possible, fit-elle en souriant?

—"Et mon frère Louis-Joseph a précisé que ce serait avec toi.

—"Oh! le vilain. Il avait remarqué que je languissais après vous!...

—"Si bien que mon père a été vite gagné. C'est en me serrant dans ses bras que père m'a dit : Mon fils, je te connais assez pour savoir que tu as sérieusement envisagé ce mariage. Ce sera donc comme tu voudras.

—"Que je suis heureuse, fit-elle en se blottissant dans ses bras.

—"Donc c'est décidé. Si je pars, à mon retour nous nous épouserons.

—"Et si vous ne partez pas?

—"Ce sera pour... bientôt.

—"Et vous resterez ici avec moi? Vous ne m'emmènerez pas sur le Saint-Laurent, en France?...

—"Ma chérie, je ferai ce que tu voudras. Mais je ne désespère pas de pouvoir te démontrer avec le temps que tes craintes sont tout à fait chimériques.

—"Mon bien-aimé...

VIII

L'ILE AU MASSACRE

Penché sur une carte qui couvrait la table, Lavérendrye suivait du doigt le tracé que faisait la rivière Maurepas. Il se redressa avec un imperceptible effort. Il semblait que depuis la mort de la Jmmeraye un ressort s'était cassé. Néanmoins si son corps ne répondait plus aussi vite à ses réflexes, on sentait dans son regard et dans son attitude une énergie qui n'était pas abattue. La vivacité de ses yeux ne le cédait en rien à celle de ses deux fils qui le regardaient.

—"Je crois que c'est le meilleur chemin à suivre, dit-il en continuant une conversation déjà commencée. D'après les rapports de Jean-Baptiste et de notre regretté Christophe et d'après les renseignements que leur ont fournis les Indiens, il y aurait deux rivières principales qui se jettent dans le lac Ouinipeg : l'une au sud-ouest, l'autre au nord-ouest. Ni l'une ni l'autre, semble-t-il, n'ont un cours bien long. Si l'on parvenait à leurs sources, il parait bien certain que de la hauteur des terres où elles s'alimentent, on apercevrait la mer de l'Ouest. Il reste donc à décider dans laquelle de ces deux rivières nous devons nous engager. Pour moi, celle du sud-ouest me semble celle qui nous donnera le plus rapide résultat.

—"C'est aussi mon avis, dit François. La route dont vous nous parlez est la meilleure.

On sentait dans sa voix l'autorité d'une affirmation raisonnée.

—"Cependant, continua-t-il, j'ai mon idée sur cette hauteur de terres à laquelle vous venez de faire allusion. Il me semble que c'est probablement une première chaîne de montagnes très hautes longeant sur une distance considérable le côté occidental du continent. Et je crains bien que quand nous l'aurons atteinte nous ne soyions pas au bout de nos peines...

François parlait en homme sûr de son fait, et qui n'avance une chose qu'après l'avoir étudiée. Pour avoir vécu de longues années aux côtés de son père, pour avoir vu sa puissance de réflexion, il avait pu dès le plus jeune âge adapter sa jeune intelligence à des tours de force qui sont le lot des hommes mûrs. Au lieu de gâcher sa jeunesse dans des plaisirs malsains, il avait appris de bonne heure à tremper son caractère, et par la fréquentation constante d'un homme qui l'avait guidé avec clairvoyance, il pouvait aujourd'hui, malgré ses vingt et un ans, parler d'égal à égal avec son père. On oublie trop que la jeunesse sérieuse peut, quand elle est encouragée, quand elle n'est pas bridée par une vieillesse têtue et jalouse de ses prérogatives, atteindre à des sommets grandioses. C'est pour avoir souffert et travaillé dans leur

jeunesse que les jeunes généraux de la Révolution Française ont fait des prodiges. Il faut donner à l'enfant une éducation telle qu'à l'âge de vingt ans il devra se considérer un homme capable d'initiative et d'énergie. Dans l'histoire du passé il trouvera des exemples, dans le présent il aura les conseils de l'expérience et à vingt-cinq ans il sera susceptible de conduire une armée, de diriger une exploration ou d'être à la tête d'une grande entreprise. C'est pour n'avoir pas connu la criminelle maxime : Il faut que jeunesse se passe, que Lavérendrye a pu faire de ses jeunes fils des hommes qui ont découvert avec lui l'Ouest Canadien. Aussi il ne fut pas surpris de voir François donner un aperçu nouveau sur l'exploration.

—"Qu'est-ce qui te fait croire cela, François?

—"La configuration générale de ce pays où tout est immense. Voyez le Saint-Laurent, voyez les Grands Lacs que nous avons passés. Et depuis que nous sommes sur ce nouveau versant, voyez ces nouveaux lacs et ces nouvelles rivières qui se jettent dans d'autres lacs sans que nous paraissions jamais pouvoir arriver au bout de cette chaîne.

—"C'est en somme une impression que tu retires de cette immensité?

—"C'est plus qu'une impression. C'est une intuition produite par l'étude du terrain. . . Ainsi ce lac sur lequel nous avons établi le fort Maurepas, où se déverse-t-il?

—"Mais il me semble, dit Louis-Joseph, que les récits des Indiens indiquent clairement qu'il communique avec une mer au nord, celle que découvrirent, par terre, deux Français, et où les Anglais maintiennent des forts encore aujourd'hui. Il importe même de contrecarrer leurs inquiétantes activités.

Comme Louis-Joseph prononçait sa dernière phrase, Jean-Baptiste entra. Il jeta un rapide coup d'oeil autour du salon, puis il demanda.

—"Avez-vous vu Cerf-Agile?

—"Non.

—"Il m'a semblé l'apercevoir auprès du magasin, répondit Louis-Joseph.

—"Ce n'était pas lui, c'est Front-de-Buffle qui aide Pierre à faire l'inventaire de nos réserves. Je me suis informé, personne ne sait où il est.

—"Sa présence t'est-elle indispensable? demanda Lavérendrye.

—"Pas précisément...

—"Si tu as besoin d'aide pourquoi ne demandes-tu pas celle d'un de nos employés?...

—"Je n'ai besoin de personne actuellement, père. Je surveillais simplement Cerf-Agile.

—"Tu le surveillais?... N'est-il pas assez grand pour se guider lui-même?

—"Autrefois on pouvait le laisser maître de ses mouvements, mais depuis notre retour, depuis hier en particulier.

Tout le monde écoutait étonné.

—"Explique-toi, fit Lavérendrye.

Jean-Baptiste ne trouvait pas la réponse aussi facile à faire que la demande. Il hésitait et semblait embarrassé d'être obligé, dans un moment où tout était encore confus dans sa pensée, de devoir donner des précisions.

—"J'ai appris, hier soir, des choses qui me font croire que l'attitude de Cerf-Agile envers nous n'est plus aussi franche que par le passé.

—"Et quelles sont ces choses si graves que tu as apprises?

—"Cerf-Agile a fait une scène de jalousie à Pâle-Aurore...

—"Et c'est de cela, dit en riant Louis-Joseph, que tu déduis que Cerf-Agile a de mauvaises intentions?

—"De plus, acheva Jean-Baptiste qui ne fit pas attention à l'interruption de son frère et au sourire qui se dessinait sur les lèvres de son père et de François, quelques instants auparavant Rose-des-Bois m'a fait une déclaration d'amour des plus intempestives.

—"De mieux en mieux. Décidément, tu as du succès au près de ces dames!...

—"Et d'après ce que m'a dit Pâle-Aurore, il serait bon de nous méfier de Cerf-Agile.

—"Allons, Jean-Baptiste dit Lavérendrye paternellement, c'est une querelle d'amoureux. Tout passera et dans quelques jours nous n'entendrons plus parler de rien.

Pierre entrait tout surexcité.

—"Père!

—"Eh bien?

"Quelqu'un d'entre vous a-t-il pénétré dans le magasin, hier?

—"Pas que je sache.

—"Alors il doit y avoir un voleur dans le fort.

—"Un vol? Il y a bien longtemps que nous n'avons eu à nous en plaindre.

—"J'ai trouvé une des fenêtres du magasin enfoncée. Je ne m'en suis pas aperçu en entrant, du fait qu'elle se trouve du côté de la poudrière et qu'un ballot de fourrures m'empêchait de sentir le courant d'air. Tout, cependant, était en ordre et je n'ai plus rien trouver d'insolite qu'au moment de compter nos barillets d'eau-de-vie. Il en manquait un.

—"Vous voyez, dit Jean-Baptiste que j'avais raison de craindre quelque chose. Décidé à faire un mauvais coup, Cerf-Agile aura voulu se donner du courage en s'enivrant.

—"Tout cela devient sérieux, déclara Lavérendrye.

Après avoir réfléchi un instant, il dit à Louis-Joseph.

—"Va me chercher Pâle-Aurore et Rose-des-Bois, mon enfant.

Et quand ce dernier fut sorti il s'adressa à Jean-Baptiste.

—"J'ai eu tort de prendre un peu trop à la légère ton avertissement, tout à l'heure. J'aurais dû comprendre que ton caractère sérieux ne se serait pas arrêté à des futilités d'amoureux. Mais devant la découverte de Pierre, devant son insistance je me fais un devoir d'approfondir ce que tu viens de nous signaler.

—"Vous me faites plaisir de parler ainsi, mon père. Vous avez raison de croire que si j'avais pensé qu'il n'y avait qu'une gaminerie dans l'attitude de Cerf-Agile je ne vous en aurais rien dit.

—"Je devais en effet m'en douter.

Lavérendrye songeait à tout ce qui s'était produit depuis le commencement de l'hiver : les souffrances que ses fils et lui avaient endurées, la mort de son neveu, les inquiétudes contre lesquelles chaque jour il devait lutter. L'épreuve était pénible. Et voici qu'aujourd'hui d'autres survenaient encore. Au moment où il croyait que tout pourrait marcher et qu'il pourrait de nouveau aller de l'avant, une défection se faisait parmi ceux qu'il aimait. Il sentit un vaste découragement l'envahir. Mais soudain il se rappela qu'il avait devant lui ses fils, ses autres lui-même. Ils parlaient entre eux gravement et rien chez eux ne révélait une faiblesse. Allons, jusqu'au bout il resterait le père, le chef en qui on a toujours confiance.

Louis-Joseph venait d'entrer suivi de Pâle-Aurore et de Rose-des-Bois.

Lavérendrye jeta un regard scrutateur sur les deux jeunes filles. Pâle-Aurore, timide, baissait modestement les yeux qu'elle ne levait que pour fixer Jean-Baptiste avec tendresse. Rose-des-Bois dissimulait les siens sous ses paupières sombres et parfois elle jetait aux jeunes gens un regard de défi mêlé de haine. Lavérendrye se rendit compte immédiatement que l'inquiétude de ses fils avait une cause plus terrible qu'ils ne le pensaient eux-mêmes. Si Pâle-Aurore avait changé ce n'était que par le sentiment qu'elle savait connu et qui la rendait plus sympathique encore. Rose-des-Bois au contraire semblait un reptile venimeux dont la morsure était à craindre.

—"Je vous ai fait venir afin de savoir quand vous avez vu Cerf-Agile pour la dernière fois.

Pâle-Aurore leva des yeux étonnés. Etait-ce pour cela qu'on l'avait fait demander? Cerf-Agile n'était donc plus au fort? Enivrée de bonheur, les réalités de la vie lui avaient échappé. Elle se souvint tout à coup que la veille au soir, après avoir quitté Jean-Baptiste, elle avait vu une ombre s'échapper de la tente de l'Indien. Mais était-ce lui? Pouvait-elle sur la foi d'un soupçon affirmer qu'elle avait vu Cerf-Agile? Qu'elle était, d'autre part, la raison qui faisait agir son maître? Tout cela l'étonnait et elle ne pouvait se résoudre à répondre.

—"Pâle-Aurore?

Le chef l'interrogeait. Il fallait dire quelque chose.

—"Monseigneur, je n'ai pas vu Cerf-Agile depuis hier soir.

Jean-Baptiste la regardait. Il l'encourageait à parler. Elle restait perplexe, troublée ne sachant plus que dire. Fallait-il mentionner ses soupçons? Déjà Lavérendrye interrogeait sa soeur.

—"J'ai vu Cerf-Agile ce matin, au lever du soleil, répondit cette dernière.

—"Où l'as-tu rencontré?

—"Dans la cour du fort.

—"Que faisais-tu donc sitôt levée?

—"La chaleur m'avait jetée hors de ma tente.

—"Et Cerf-Agile? Que faisait-il là?

—"Il m'a dit qu'il allait naviguer sur le lac et essayer de prendre du poisson.

—"L'as-tu revu?

—"Non.

—"De quel côté s'est-il dirigé?

—"Je ne sais pas.

—"Qu'avait-il avec lui?

—"Je ne sais pas.

—"N'avait-il pas un tonnelet avec lui?

Rose-des-Bois tressaillit imperceptiblement.

—"Je ne sais pas.

Lavérendrye vit qu'il n'y avait plus rien à tirer d'elle.

—"C'est bien. Tu peux partir, mais ne sors pas du fort.

Quand elle se fut éloignée, Pâle-Aurore demanda à Jean-Baptiste qui s'était approchée d'elle.

—"Qu'y a-t-il? Pourquoi cet interrogatoire au sujet de Cerf-Agile?

—"J'ai dit à mon père la conversation que tu as eue avec lui et au moment où je le mettais en garde, Pierre est venu nous dire que le magasin avait été visité pendant la nuit. La disparition de Cerf-Agile l'accuse.

—"Comment? Croyez-vous que sa disparition pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour nous?

—"Hélas! Tu as pu remarquer toi-même tout à l'heure l'attitude de Rose-des-Bois. Je la crois l'âme de ce malaise qui règne sur nous.

—"Mais le départ de Cerf-Agile n'est que naturel.

—"Dans un autre moment, il le serait en effet. Aujourd'hui après tout ce que nous avons appris, les choses prennent un aspect redoutable et mystérieux.

Pâle-Aurore frissonna devant le danger qui subitement se révélait à ses yeux.

—"Jean-Baptiste, mon bien-aimé, j'ai du remords.

—"Mais, ma chérie.

—"Je n'ai pas dit tout ce que je savais.

—"Rose-des-Bois t'aurait-elle fait peur?

—"Non. J'ai cru qu'en parlant j'accuserais Cerf-Agile et je ne voulais pas l'accabler, lui qui souffre déjà tant par moi.

—"L'heure est à la vérité, ma chère Pâle-Aurore, et tu connais assez mon père pour savoir que sa conduite n'est dictée que par sa droiture.

—"Pardonnez-moi.

Lavérendrye, depuis un moment, les regardait discuter. Quand il vit la jeune fille baisser la tête avec tristesse, il demanda.

—"Qu'y a-t-il?

—"Père, Pâle-Aurore voudrait vous parler.

—"Monseigneur, je regrette de ne vous avoir pas dit qu'hier soir en rentrant dans ma tente j'ai cru voir Cerf-Agile qui sortait de la sienne.

—"A quel moment était-ce?

—"Je venais de quitter...

—"Nous avions parlé ensemble une partie de la soirée, dit Jean-Baptiste.

—"L'amour sous les étoiles? dit malicieusement Louis-Joseph.

Pâle-Aurore rougit jusqu'au fond des yeux, tandis que Jean-Baptiste regardait son frère d'un air courroucé.

—"Continue, dit Lavérendrye et ne prête pas attention à leurs remarques.

—"Mais, Monseigneur, c'est tout ce que j'ai observé.

—"Dans le courant de la nuit, Rose-des-Bois ne t'a-t-elle pas semblé un peu nerveuse?

—"Je n'ai rien vu, Monseigneur, je dormais si bien, fit-elle en regardant Jean-Baptiste avec tendresse.

—"Oui, le sommeil du juste fit Louis-Joseph.

—"C'est bien.

Lavérendrye réfléchit un instant encore et sembla oublier cette affaire. Une autre attirait son attention d'une façon plus poignante. Il n'avait pas de nouvelles de Bourassa et cela l'inquiétait.

Le P. Aulneau entra avec Front-de-Boeuf.

Lavérendrye mit le missionnaire au courant de la situation. Celui-ci montra un étonnement douloureux.

—"Quelles nouvelles? demanda l'explorateur à l'Indien.

Front-de-Buffle secoua la tête dans un geste négatif.

—"Aucun signe des canots, fit Jean-Baptiste?

—"C'est bien étrange, remarqua Lavérendrye. Partis avant nous et déjà à moitié route quand nous les avons rencontrés, huit jours après notre départ de Montréal, il y a longtemps qu'ils devraient être ici, avec Bourassa que j'ai dépêché à leur rencontre.

—"Je crois qu'il serait bon, dit Jean-Baptiste d'envoyer de nouveaux canots avec mission de revenir avec le convoi s'ils le rencontrent, ou dans le cas contraire de descendre jusqu'à Michillimakinac.

—"C'est aussi mon avis, fit François. Inutile d'ailleurs de se faire illusion, le danger que courent les canots est très grand. La famine dont nous avons souffert et dont nous souffrons encore, les bandes d'Indiens qui nous entourent en souffrent aussi. Et qui sait jusqu'où le besoin peut pousser ces tribus malgré l'amitié que la plupart d'entre elles professent à notre égard? Non seulement les vivres que nous attendons et qui nous sont devenus indispensables sont en danger, mais aussi les compagnons qui nous les amènent.

—"Je n'envisage pas la situation de façon aussi sombre, répondit Lavérendrye d'un ton d'encouragement. Je connais les hommes qui conduisent la flotille, et Legros qui la dirige est un de nos meilleurs officiers. Je sais qu'ils sont bien armés. Je sais aussi que les vivres sont répartis de telle sorte entre les canots qu'ils ne risquent guère de sombrer, à moins de tempête extraordinaire. Or nous n'avons aucune raison de croire, n'est-ce pas, Louis-Joseph, que la température ait été autre par là dans ces derniers jours qu'elle ne l'a été ici où elle a été idéale. Cependant, nous ne saurions prendre trop de précautions pour assurer l'arrivée des ravitaillements. Il serait donc bon qu'une expédition s'organisât sur le champ et partît au devant de Legros et de ses hommes.

—"C'est la meilleure solution dit François.

—"Puisque vous semblez tous de cet avis, ne perdons pas de temps. Pierre, va dire aux hommes de se préparer à partir demain matin.

—"Combien feront partie de l'expédition?

—"Une vingtaine.

—"J'aurais une faveur à vous demander, fit le P. Aulneau.

—"Vous savez qu'elle est accordée si c'est en mon pouvoir.

—"De par la mort de votre neveu et le retour de vos fils du fort Maurepas le pays que vous aviez l'intention de parcourir se trouve donc fermé pour quelque temps encore, pour vous comme pour moi. Immobilisé ici, je n'ai pas eu l'occasion de voir de mes confrères en religion. Il me fut donc impossible de satisfaire ma conscience et de chercher à mon tour direction dans ma vie spirituelle.

—"Je ne me vois guère en droit de refuser une semblable requête, mais je ne puis m'empêcher de vous avertir du péril auquel vous vous exposez.

—"Que cette crainte ne vous arrête pas. La place d'un ministre de Dieu n'est-elle pas toujours au plus fort du danger?

—"Mais...

—"Ne serai-je pas entre les mains de Dieu? Craignez-vous de sentir ma mort peser sur votre conscience, ajouta le prêtre en souriant?

—"Non, non, allez, Père.

—"Vous allez sans doute donner un de vos fils comme chef à l'expédition?

Lavérendrye sentit son coeur battre à coups précipités. La mort de la Jemmeraye était trop récente pour qu'elle fût oubliée. Malgré lui, des craintes l'empêchaient de se séparer si tôt de ses fils. Il aurait voulu les garder quelque temps encore autour de lui. Il répondit :

—"Telle n'était pas mon intention. J'avais pensé à donner le commandement à La Londette qui est sérieux et qui connait bien le chemin.

—"J'aurais aimé être accompagné de Jean-Baptiste.

Celui-ci regarda en soupirant Pâle-Aurore qui montrait un visage attristé, tandis que Lavérendrye répondait.

—"Rien ne l'oblige à rester ici, si ce n'est...

—"Ne sera-ce pas au contraire une bonne occasion pour lui, ajouta malicieusement le prêtre en jetant un coup d'oeil aux deux amoureux, de procurer un magnifique trousseau à sa fiancée?

—"Vous avez raison, fit Jean-Baptiste en souriant, Pâle-Aurore n'en sera que plus récompensée pour avoir attendu un peu.

—"Et au retour je bénirai votre mariage.

—"Nous aurons des provisions...

—"Rien donc ne manquera à la fête.

Tous étaient heureux. Les choses s'arrangeaient bien et un souffle d'espérance réjouissait les coeurs.

—"Allons, dit Lavérendrye, allez préparer votre départ. Jean-Baptiste, tu aideras Pierre dans le choix des hommes, et vous père, ajouta-t-il d'un ton enjoué, il

faudra dire votre messe avant le lever du soleil.

Dans la soirée, Jean-Baptiste vit Pâle-Aurore accourir vers lui affolée.

—"Avez-vous vu Rose-des-Bois, demanda-t-elle?

—"Non, que se passe-t-il encore?

—"Je ne sais. En arrivant dans ma tente, j'ai constaté que ma soeur a enlevé toutes ses affaires.

Jean-Baptiste resta songeur.

—"Viens avec moi.

Ils se dirigèrent vers la sentinelle qui gardait l'entrée du fort. Il lui demanda :

—"As-tu vu passer Rose-des-Bois?

—"Oui. Elle est sortie ce matin en disant qu'elle allait à la rencontre de Cerf-Agile.

—"C'est bien.

—"Oh! mon ami, dit Pâle-Aurore inquiète et tremblante, j'ai peur de vous voir partir.

—"Ma chérie, chasse de ta pensée ces tristes idées.

—"J'ai peur, horriblement peur.

Jean-Baptiste la prit doucement dans ses bras et la déposant sur le seuil de sa tente, il l'embrassa.

—"A demain, ma douce fiancée.

A l'heure où le soleil levant embrasait l'horizon de ses feux empourprés, une clochette tintait dans la chapelle du fort.

Le prêtre élevait ses humbles regards vers son créateur et dans la nef ceux qui allaient partir se remettaient entre les mains de Dieu.

Le P. Aulneau pria longuement.

Eut-il un pressentiment? Sa messe fut dite avec la ferveur d'un nouvel ordonné.

—"Seigneur, disait-il dans son coeur, Seigneur à qui tout appartient dans le ciel et sur la terre, je veux aussi me donner à vous, par une oblation volontaire; je veux être à vous pour toujours.

"Dans la simplicité de mon coeur, je m'offre à vous aujourd'hui, mon Dieu, pour vous servir à jamais, pour vous obéir, pour m'immoler sans cesse à votre gloire.

"Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre précieux corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des anges qui assistent invisiblement à ce sacrifice; et faites qu'il porte des fruits de salut pour moi et pour votre peuple.

"Toutes les fautes et tous les crimes que j'ai commis devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai commencé à pécher jusqu'à ce jour, je vous les offre, Seigneur, sur votre autel de propitiation afin que vous les consumiez par le feu de votre amour, que vous effaciez toutes les taches dont ils ont souillé ma conscience, et qu'après l'avoir purifiée, vous me rendiez votre grâce que mes péchés m'avaient fait perdre, me les pardonnant tous pleinement, et me recevant, dans votre miséricorde, au baiser de paix.

"Que puis-je faire pour expier mes péchés, que de les confesser humblement avec une amère douleur, et d'implorer sans cesse votre clémence?

"J'ai une vive horreur de tous mes péchés... Pardonnez-les moi, Seigneur, pardonnez-les moi pour la gloire de votre saint nom. Sauvez mon âme que vous avez rachetée au prix de votre sang.

"Voilà que je m'abandonne à votre miséricorde; je me remets entre vos mains : traitez-moi selon votre volonté et non selon ma malice et mon iniquité.

"Je vous offre aussi tous les pieux désirs des âmes fidèles, les besoins de mes parents, de mes amis, de tous ceux que j'aime; de ceux qui m'ont fait ou à d'autres quelque bien pour l'amour de vous; de ceux qui ont demandé ou désiré que j'offrisse des prières et le Saint Sacrifice pour eux et pour les leurs, soit qu'ils vivent encore en la chair, soit que le temps ait fini pour eux.

"Aidez-nous à l'heure de notre mort.

Et quand la messe terminée il se retourna pour les bénir, il apparut transfiguré. Une joie céleste illuminait son visage et de ses lèvres tombèrent, une fois encore, des paroles de grâce et de miséricorde.

Les canots étaient prêts.

Montés dans les embarcations dix-neuf employés, attendaient le moment du départ.

—"Avez-vous d'autres ordres demanda Jean-Baptiste?

Lavérendrye venait de jeter un dernier regard aux hommes.

—"Je n'ai qu'un mot à ajouter. Depuis que je me suis engagé dans cette oeuvre, j'ai toujours eu soin de me concilier la bonne volonté, l'attachement puis-je dire des tribus indiennes dont j'ai dû fouler le territoire. Il importe que nous continuions cette politique de paix. S'il vous arrivait, au cours de ce voyage, de ren-

contrer des bandes d'Indiens maraudeurs que l'appât du butin pousserait à des actes offensifs, usez avant tout, je vous en prie, de moyens persuasifs pour les éloigner; ne vous servez de vos armes qu'à la dernière extrimité. Jusqu'à ce jour, grâce à Dieu, jamais je n'ai eu besoin de recourir à la violence. Notre succès depend avant tout de notre prudence; je ne saurais trop vous recommander de toujours y penser.

—"Mon père, vous me connaissez assez pour savoir que vos désirs sont pour moi des ordres. Vous pouvez donc être sûr que nous ne nous servirons de nos armes qu'en cas de nécessité absolue.

—"Et j'espère que dans ce cas, dit le P. Aulneau, les prières que je ne cesserai d'adresser au ciel auront pour effet d'éviter le sang.

—"Que Dieu vous entende, répondit l'explorateur.

—"Je souhaite que nos craintes n'aient aucun fondement, ajouta François, et que tout se passe sans la moindre alerte.

—"Au revoir père, dit Jean-Baptiste.

—"A bientôt, mon fils, et que Dieu te conduise, qu'il veille sur toi et sur tous ceux qui t'accompagnent.

Il le serra dans ses bras, et une douleur lui déchira le coeur.

—"Au revoir, Pâle-Aurore.

—"Au revoir, mon bien-aimé.

Tandis qu'il l'embrassait, Jean-Baptiste sentait des larmes qui coulaient sur ses joues.

—"Ne pleures pas, ma chère Pâle-Aurore, nous serons bientôt réunis... En route, mes amis.

Les canots s'enfuyaient vers le large. Des signes d'adieu s'échangeaient. François dit à son père.

—"Aurait-il commandé pour eux, il eut été impossible de choisir un plus beau jour pour leur départ... Nous pourrons retenir cette date du 8 de juin.

—"Faisons des voeux, mes enfants, pour qu'ils nous reviennent bien vite. Il me tarde de mettre à profit ce beau temps, pour partir nous-mêmes. Vous m'accompagnerez tous deux, François et Louis-Joseph.

—"Et moi, mon père? demanda Pierre.

—"Pour toi, j'ai d'autres projets. Tu as besoin de te reposer de tes fatigues de l'hiver, et des souffrances morales que tu as endurées pour qu'un séjour ici te soit nécessaire. Tu aideras Jean-Baptiste que je compte laisser aussi. Ce serait cruel de ma part de le séparer si vite de Pâle-Aurore qui sera sa femme à son retour. A vous deux, vous mènerez tout à fait à bien l'alliance qu'il a si bien commencée avec les Gris. Puisqu'il a été fait un de leurs chefs qui, mieux que lui pourrait achever cette indispensable partie de notre oeuvre?

—"Vous avez raison, dit François.

Pâle-Aurore regardait, la mort dans l'âme, les canots disparaître derrière les îles. Soudain sous le soleil ardent elle eut froid et s'enfuit dans sa tente où elle pleura...

—"Quel charme! disait le P. Aulneau à Jean-Baptiste en admirant le paysage qui se déroulait sous ses yeux, quel charme revêtent ces voyages sur les belles rivières et les beaux lacs de ce merveilleux pays... Est-ce qu'une belle journée comme celle-ci n'invite pas à célébrer la grandeur du Créateur et à jouir de la vie dans la plénitude de tout ce qu'elle offre et de doux et de pur? Qu'il fait bon se laisser glisser au fil de l'eau, et quel plaisir c'est aux yeux de voir la rame retirer de l'onde ces perles argentées!

—"Nous sommes, en effet, bien favorisés dans notre voyage, répondit Jean-Baptiste avec un sourire mélancolique.

Les canots poussés par des mains vigoureueses avançaient repidement. Le soleil plongeant dans l'eau renvoyait sur les visages des reflets agités. Quelques hommes chantaient et leurs notes gaies bondissaient d'un bord à l'autre du lac pour aller réveiller les échos des bois. Des plaisanteries s'échangeaient d'un canot à l'autre et venaient frapper les oreilles, avec retardement, dans une cascade désordonnée. Les oiseaux mêlaient leur voix au concert et les sapins répandaient leur enivrante senteur.

La journée avait été chaude. Le soleil déclinant à l'horizon fuyait, chassé par une brise rafraîchissante.

—"Nous avons fait sept lieues aujourd'hui, dit Jean-Baptiste. La nuit va venir. Il serait bon de nous arrêter et de préparer notre campement.

—"Comme vous voudrez, dit le missionnaire.

—"Plus vite, fit fils de Lavérendrye aux rameurs, et pointez sur l'île qui se trouve en avant de vous, à droite.

Puis il fit signe aux autres canots tandis que le sien montrait le chemin. Quelques minutes après les embarcations venaient avec un bruit sourd échouer une à une sur le sable.

Une plage en demi-circonférence s'étendait à l'Est de l'île. Dans le fond un rideau de sapins laissait filtrer les rayons rouges et or d'un soleil qui se mourait. Les arbres semblaient en feu. Bientôt des teintes roses, jaunes et oranges descendaient vers le sol en de larges rubans horizontaux, laissant ici et là des lambeaux qui s'accrochaient aux branches. Un vert foncé balaya ces couleurs chatoyantes qui lui-même disparut pour faire place à une dernière lumière pâle et mystérieuse. Sur le lac, un crépuscule bleu se levait lentement, voilant la masse sombre des eaux qui s'endormaient et de la forêt silencieuse. Un crépitement se fit entendre. Un immense brasier éclaira la plage et les hommes vinrent s'assoir autour du feu. Un employé, l'arme en main gardait les canots. D'autres, placés en sentinelles, se trouvaient du côté des sapins. Tous mangeaient.

—"Quel soulagement, dit le P. Aulneau, de pouvoir se délasser et jouir d'une fraîcheur agréable après une chaude journée.

—"En effet, répondit Jean-Baptiste, et je n'aime rien tant que de voir la flamme d'un brasier qui pétille et les étincelles qui montent et disparaissent dans le ciel.

Chacun d'eux goûtait le charme de cette nuit silencieuse.

—"Vos hommes ont bien manoeuvré, Jean-Baptiste. S'ils continuent ainsi, notre voyage se fera rapidement et pour vous ce sera le moment de votre bonheur.

—"J'ai hâte d'en être là. Pâle-Aurore était bien triste aujourd'hui. Elle a une âme si délicate. Il est rare d'en trouver de pareilles parmi les femmes de chez nous.

—"Votre père a raison de consentir à ce mariage. C'est un exemple qu'un membre de sa famille devait faire. C'est un tort de croire que l'on ne doit pas mélanger le sang de deux races de différentes couleurs. Votre mariage consacrera un fait établi depuis un siècle et plus. Les premiers colons qui ont débarqué sur cette terre n'avaient pas de femmes. Ils se sont alliés avec les Indiennes et nombre d'habitants de la Nouvelle France ont de ce sang dans les veines. Ils en ont honte. Et pourquoi? Est-ce qu'aux yeux de Dieu toutes les âmes ne sont pas blanches? A l'instar des Aborigènes les blancs ont considéré les Indiennes, pendant trop longtemps, comme des esclaves. C'est à nous catholiques de montrer que nos fils ne commettent pas de mésalliance en épousant ces filles dont le coeur est aussi noble que le nôtre. En les amenant peu à peu à notre civilisation, nous en ferons les mères d'une race forte qui conservera à la langue française et à notre foi ces immenses pays que vous découvrez. Et plus tard quand les femmes blanches viendront ici elles trouveront des soeurs d'une autre couleur pour les accueillir.

—"Vos paroles sont réconfortantes, père. Bien qu'elles ne me fussent pas nécessaires, je suis heureux de les entendre car des objections m'avaient été faites.

—"Vraiment?

—"Louis-Joseph est jeune. Il sort du collège... et tout en comprenant que je puisse aimer une sauvagesse il ne pouvait pas comprendre que j'allasse jusqu'au mariage.

—"Oh!

—"Mon père et moi, nous l'avons raisonné et il s'est rangé à notre avis.

—"Peut-être un jour sera-t-il pris au charme dans lequel vous succombez aujourd'hui.

—"Je lui souhaite de trouver une compagne digne de Pâle-Aurore.

Tandis qu'il parlait, Jean-Baptiste avait cru distinguer des ombres qui glissaient sur le lac. "Ce n'est rien, avait-il pensé". Et il avait vu quelques employés qui s'étaient levés pour changer de place autour du feu. De temps en temps, une main s'abattait avec force et rage sur une joue, sur un front, sur un bras, sur une cuisse écrasait un moustique qui venait de piquer. Du côté des sapins, au milieu de la gaieté et des cris des employés, un soupir, suivi d'une chûte de corps tombant avec un bruit mat sur le sol, se fit entendre... Puis un deuxième soupir suivi d'une deuxième chûte... Et tout à coup un cri effroyable se fit entendre.

—"Aux armes!... Les Indiens!...

Aveuglé par les flammes du foyer, Jean-Baptiste ne pouvait pas distinguer ce qui se passait. Des coups de feu retentirent. Les employés, surpris, s'étaient vite remis

de leur surprise et ils se défendaient vaillamment, courageusement contre cette soudaine attaque. Des cris de mourants se firent entendre. Des clameurs se mêlaient au sifflement des flèches. Un immense feu s'éleva bientôt sur le bord du lac. Les canots flambaient. Jean-Baptiste put voir alors les Sioux aux prises avec les employés. Une lueur sinistre éclairait le lieu du carnage.

—"Prenez garde!... Protégez-vous, père.

Le P. Aulneau priait.

Quelques uns étaient morts. Leurs corps gisaient à côté d'une flèche; les autres, le ventre ouvert d'un coup de poignard. Jean-Baptiste vit avec horreur un Sioux fracasser le crâne de Lapierre; il redoubla d'acharnement dans sa défense, frappant ici, frappant là, abattant chaque fois son homme.

—"Les lâches!... Les misérables!...

Un sauvage s'élança sur lui; il lui déchargea son pistolet en pleine poitrine; l'autre tomba en rugissant.

Des dix-neuf employés trois ou quatre restaient seuls debout. Ils se replièrent sous la ruée des Indiens et encadrèrent Jean-Baptiste et le P. Aulneau.

—"Attention, Marion, à ta droite. Frappe.

Hélas, celui-ci s'écroulait la face contre terre, mort.

—"Père, bénissez-nous, dit Larocque.

Mais lui aussi s'affaisa le visage ensanglanté.

En tout, ils étaient quatre encore. L'expédition allait être exterminée.

—"Ma peau ne vaut pas chère, cria Beauchemin, mais vous y mettrez le prix quand même. En disant ces paroles, il fracassa le crâne à deux Indiens.

—"Ah! les cochons, hurla Poitras, ils m'ont cloué le pied avec une flèche. Bandit! Tu ne l'emporteras pas en paradis...

Tout à coup, Jean -Baptiste regarda stupéfait un Sioux qui se dressait devant lui. Il connaissait cette tête pour l'avoir dàjà vue. Cependant ses paumettes ne saillaient pas. Malgré les couches de peinture, on distinguait un visage européen.

—"Beaulieu! cria-t-il ahuri. Que fais-tu ici?

—"A nous deux, Monseigneur, ricana Beaulieu. Je suis maître ici.

—"Sois maudit!... Misérable traître.

—"Pardonnez-lui, Jean-Baptiste. Pardonnez-leur à tous...

Une flèche s'enfonça dans la tête du P. Aulneau et au moment où il s'affaisait un sauvage lui plongea son poignard dans la poitrine. Dans un suprême effort où il mit toute sa volonté, le missionnaire leva sa main dans un geste de miséricorde et de pardon, implorant dans sa mort même la pitié du ciel pour ces malheureux.

Beaulieu avait fui la malédiction de Jean-Baptiste.

Celui-ci vit tomber ses deux derniers défenseurs. Les Indiens s'acharnaient sur lui. Sa force semblait décuplée. Avec rage, il offrait une résistance désespérée.

Tout à coup, il sentit une atroce douleur dans les reins. Il tomba le visage contre le sol imbibé de sang .

Une main lui releva brusquement la tête. Et de ses yeux où se lisaient une horrible souffrance, il vit Cerf-Agile qui le regardait en ricanant.

—"Toi aussi? fit Jean-Baptiste dans un douleureux étonnement.

—"Oui! Me voilà. Pour te punir... Voleur...

Cerf-Agile avait rapproché sa figure de celle du fils de Lavérendrye.

—"Ah!... Le misérable!...

Alors Cerf-Agile, grisé par le sang, affolé par la haine et la jalousie, trancha la tête de Jean-Baptiste qu'il lança de côté. Puis s'acharnant sur le corps avec rage il lui taillada le dos avec son poignard. Quand il eut fini sa sinistre besogne, dans une sorte de raffinement de moquerie et de cruauté, il orna le cadavre de jarretières et de bracelets de porc-épic.

Tous étaient morts.

La journée qui avait commencé dans un océan d'allégresse se terminait dans une mare de sang.

Les Sioux coupaient et scalpaient les têtes et les jetaient sur des peaux de castors. Mûs par un sentiment superstitieux, ils respectèrent celle du père Aulneau qui semblait en prières.

—Non loin du corps de Jean-Baptiste, une Indienne tenait sa tête entre les mains.

C'était Rose-des-Bois.

Le chef du fiancé de Pâle-Aurore avait les yeux ouverts remplis d'une profonde tristesse. Il avait emporté dans la mort l'horrible spectacle de la trahison de Cerf-

Agile. Il regardait Rose-des-Bois qui, elle aussi, ricanait.

—"Enfin. Me voilà vengée, bien vengée. Tu croyais que je te laisserais à ma soeur. Fous que vous étiez, vous avez compté sans ma haine. Vous étiez si sûrs de votre victoire!... Elle n'embrassera pas tes lèvres; elle ne caressera plus tes yeux, Jean-Baptiste.

Et dans un rire hystérique, elle lui perça la langue de la pointe de son poignard, puis elle creva les yeux qui la regardaient trop fixement. Des orbites mutilées, des larmes sanglantes s'échappèrent et coulèrent le long des joues. Soudain, ce visage sembla s'illuminer d'un reflet divin. Rose-des-Bois sentit un frisson lui parcourir le corps. Son rire cessa peu à peu pour mourir dans un sanglot.

—"Ah! misérable que je suis! J'ai voulu me venger et je me suis trompée, atrocement trompée! Cette vengeance que je caressais comme une satisfaction suprême ne me laisse qu'un vide épouvantable au coeur.

Ce qu'elle avait fait était abominable et inutile. Elle avait cru nourrir une haine profonde et ce n'était que l'exaltation de son amour. Elle le regardait. Elle l'avait perdu, à jamais perdu et c'est au moment où jamais plus il ne lui parlerait, qu'elle sentait qu'il lui manquait. Elle ne pourrait plus repaître ses regards des traits qui lui étaient si chers; elle n'entendrait plus cette voix si douce qui l'enivrait. Rien, plus rien, il était mort. La tête détachée du tronc était mutilée et c'est elle qui avait fait cela. Elle éclata en sanglots.

Tout à coup, elle sursauta.

—"Et ma soeur, murmura-t-elle, qui ne sait rien, qui attend son cher fiancé... A ce souvenir elle voulait faire taire les remords et le regret de son crime. Ah!... Ah!... D'elle du moins je me suis vengée. Mais le repentir fut plus fort que sa volonté. Etait-ce sa faute, si plus douce et plus belle, elle avait su se faire aimer... Elle continuait à lutter. Tant pis, ce qui est fait, est fait... Je suis contente... Ils ne se reverront jamais, plus jamais...

La folie s'emparait d'elle. De plus en plus elle divaguait.

—"C'est moi qui le verrai... et c'est à moi qu'il appartiendra... à moi seule... à moi seule... Jean-Baptiste, mon bien-aimé... on voulait te voler à ma tendresse... je me suis défendue... et j'ai gagné... Nous serons heureux ensemble.

Elle porta cette tête sanglante à ses lèvres et elle l'embrassa follement.

—"Nous irons loin... bien loin, où personne ne pourra nous voir... Nous bâtirons une hutte de branches sur le bord d'un ruisseau gazouilleur, et nous l'écouterons chanter avec le vent et les oiseaux... Nous serons heureux...

Comme sortant d'un rêve, elle regarda la tête de Jean-Baptiste qui reposait sur ses genoux. Les orbites sanglantes lui firent peur.

—"Ce n'est pas moi, cria-t-elle tout à coup, qui ai fait cela... C'est Cerf-Agile... c'est lui le meurtrier.

Brandissant son poignard, elle s'élança parmi les Sioux cherchant son complice, frappant au hasard. Un bras se leva.... Elle tomba le crâne fendu d'un coup de hache...

IX

QUAND MEME

Six jours avaient passé quand un message arriva au fort. Une lettre apportée du fort Saint-Pierre apprit à Lavérendrye l'arrestation de Bourassa par les Sioux.

—"Pourvu qu'il ne soit rien arrivé a Jean-Baptiste, pensa-t-il.

A partir de ce moment les heures furent remplies d'inquiétude et d'angoisse. Le fort fut réparé dans ses parties défectueuses. Les sentinelles et les précautions furent doublées. Quelques employés, armés, sortirent de temps en temps en reconnaissance.

Une semaine s'écoula ainsi au milieu d'un isolement mortel. Amiotte et La Londette ne se quittaient plus.

Ce matin-là, ils marchaient dans la forêt, l'arme au bras, ils surveillaient les environs.

—"Si jamais on trouve un de ces maudits Sioux, disait Amiotte à son compagnon, on lui fera passer le goût d'insulter ainsi nos camarades.

—"Ils ne viendront pas par ici. Ils sont trop lâches.

—"J'aurais voulu voir la tête de Bourassa. Je me demande s'il a été aussi malin avec eux qu'il est avec nous?

—"C'est le gros Paquin que j'aurais voulu voir, moi. Il est si peureux.

—"Si nous, on avait été là, cela ne serait pas passé comme cela.

—"Chut! Ecoute, dit tout à coup La Londette.

Un bruit de branches cassées et de froissement de feuilles mortes s'était fait entendre. On marchait. Ils se mirent à l'affût derrière un arbre et attendirent. On se dirigeait vers eux.

—"Qu'est-ce que c'est? demanda Amiotte.

La Londette ouvrait démesurément les yeux.

—"Attends une minute. On va voir.

Les pas s'arrêtèrent. Il y eut un moment de silence. La marche recommença et tout à coup Cerf-Agile apparut.

—"Lui?...

Le lecteur se souvient qu'après avoir relâché Bourassa, Bec d'Aigle avait conduit sa troupe vers le fort Saint-Charles. Il s'en trouvait à quelque distance quand Cerf-Agile était accouru vers lui. La surprise du Sioux fut grande en voyant ce Gris, cet ennemi, venir à lui pour parler en ami Le tonnelet d'eau-de-vie que Cerf-Agile avait effectivement pris dans le magasin la nuit qui avait suivi sa conversation avec Pâle-Aurore avait été un des arguments décisifs qui avaient adouci les soupçons de Bec d'Aigle et de ses guerriers. Mais sa joie ne connut plus de bornes en apprenant du Judas qui trahissait Lavérendrye qu'une expédition allait quitter le fort. Immédiatement on se plaça en embuscade et on attendit. Rose-des-Bois vint confirmer la nouvelle du départ. Au moment où le P. Aulneau vantait à Jean-Baptiste le charme de cette contrée, des centaines d'yeux suivaient avidement dans l'ombre des bois les canots qui glissaient rapidement sur les flots. Prudemment, Rose-des-Bois, Cerf-Agile, Bec d'Aigle et quelques guerriers se faufilèrent entre les arbres, ne perdant pas de vue Jean-Baptiste et ses compagnons. Le gros de la troupe des Sioux resta en arrière longeant le bord du lac dans leurs pirogues. Quand le soir arriva et que le feu du campement indiqua que le fils de Lavérendrye songeait au repos, traîtreusement les canots entourèrent l'île et sur un signal de Bec d'Aigle tous les Sioux se jetèrent sur cette poignée de Français. On sait ce qu'il advint et comment finit le massacre. Chez Cerf-Agile, le crime accompli, une réaction soudain s'opéra. Etait-ce bien lui, l'ami de la Jemmeraye, le protégé du chef qui avait consommé cette horrible trahison? Il ne s'en rendit pas compte tout de suite. Puis encore une fois la fureur, la haine, l'orgueil, la jalousie lui firent oublier tous les bienfaits qu'il avait reçus et une seule chose domina sa pensée, revoir Pâle-Aurore. Grisé par l'odeur du sang, il s'était mis en route vers le fort Saint-Charles. Sa marche se faisait machinalement, automatiquement, fatalement, quand Amiotte et La Londette l'aperçurent.

Lorsqu'il fut à quelques pas seulement d'eux, ils sortirent de leur cachette et se précipitèrent sur lui.

—"Où vas-tu?

—"D'où viens-tu?

Cerf-Agile les regarda et ne sembla pas les reconnaître. Il les fixait d'un oeil étrange.

—"Il en fait une drôle de tête.

—"Il a du boire un coup.

—"Ah! oui. le tonneau qu'il a volé!

—"Oh! vois cette couleur rouge.

—"C'est du sang séché...

—"Emmenons-le vite au fort. Il a peut-être du nouveau à nous apprendre.

Flegmatique, Cerf-Agile se laissa emmener. Comme ils pénétraient dans l'enclos par la petite porte dérobée qui donnait sur le bois, ils rencontrèrent Pâle-Aurore, triste, qui allait sous les arbres calmer sa douleur. A la vue de l'Indien elle s'arrêta stupéfaite, le coeur étreint d'une horrible angoisse. Elle regarda son visage sombre qui s'était un instant éclairé. Il avait reconnu la jeune fille. Instinctivement, comme si elle était sûre qu'il pouvait lui donner des renseignements sur son fiancé elle dit :

—"Jean-Baptiste?

Cerf-Agile eut un rictus amer. Il répondit avec une lueur mauvaise dans les yeux, la même qu'elle avait vue quand il lui avait dit que désormais la religion de ses pères lui suffirait.

—"Il est mort.

On sentait chez lui la responsabilité qu'il prenait de son acte. Il avait été le maître d'accomplir ou de ne pas accomplir cet horrible crime. Avec un sentiment mêlé de rage, de désespoir et de jalousie il avait conduit, en parfaite connaissance de ce

qu'il faisait, les ennemis de sa nation avec lesquels il s'était allié. Son désir de vengeance avait été plus fort que son amour. Et maintenant qu'il se retrouvait devant celle qu'il voyait horriblement souffrir, il éprouvait une jouissance atroce de la faire souffrir davantage et d'assouvir sa haine. Pâle-Aurore était restée interdite devant cette abominable nouvelle, ne pouvant plus parler. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompés. Et cependant l'amour a toujours un espoir qui soutient les êtres affligés. Ne savait-elle pas que Cerf-Agile était jaloux? N'était-ce pas une cruelle comédie qu'il jouait devant elle? Elle demanda, affolée.

—"Qu'en sais-tu?

Et devant la souffrance qu'il lut sur son visage, Cerf-Agile éprouva une suprême jouissance en disant :

—"Je l'ai tué.

—"Toi? Oh! Malheureux!...

Amiotte et La Londette avaient sursauté en entendant cet aveu fait avec cynisme. Naturellement, leurs armes s'étaient dirigées vers la poitrine du meurtrier. Ils allaient le tuer quand Pâle-Aurore les arrêta d'un geste.

—"Ce n'est pas à nous de faire justice.

Puis, s'adressant à Cerf-Agile, la voix entrecoupée de sanglots.

—"Me diras-tu, misérable, ce qui t'a poussé à commettre un pareil crime?

—"Je t'aimais.

—"Mon Dieu! Mon Dieu! De quoi était donc fait ton amour puisqu'il n'a pas réussi à t'arrêter devant le crime? Tu m'aimais? Et tu ne t'es pas arrêter en pensant que mon père et ma mère avaient été tués par cette nation ennemie de la nôtre? Tu n'as pas eu honte de t'unir à elle pour faire massacrer celui que j'aimais!...

—"Je t'aimais, répondit-il farouchement, et puisque tu m'avais repoussé, j'ai nourri ma haine aux cris de vengeance de Rose-des-Bois. Par elle, j'ai eu le courage de faire acte de justice...

—"Justice! Tu veux dire assassinat! Elle t'a poussé au crime parce qu'elle était jalouse. Où est-elle maintenant?

Devant cette question, Cerf-Agile avait imperceptiblement tressailli. Celle qui l'avait conduit au crime en dominant ses mauvais penchants, en aiguisant son désir de vengeance conservait encore sa puissance dans la mort. Sa volonté aurait pu l'empêcher de laisser tomber son bras meurtrier, il était alors le maître de son acte. Il aurait pu, dans un suprême effort d'énergie, se souvenir des bienfaits dont il avait été entouré, de l'amitié que la Jemmeraye lui avait vouée. Mais il n'était déjà plus le maître de ses désirs. Rose-des-Bois l'avait subjugué par la puissance de sa passion vengeresse. Et loin de regretter son acte criminel qu'il considérait comme un acte de justice et d'affranchissement, il déplorait au contraire la mort de celle qui lui avait donné l'occasion de se venger. Par un étrange revirement, alors qu'il avait été indifférent en annonçant la mort de Jean-Baptiste, il y eut dans sa gorge comme un sanglot étouffé en répondant à Pâle-Aurore :

—"Elle est morte.

Bien qu'elle eut constaté, ces derniers temps, un changement dans l'attitude de Rose-des-Bois; bien qu'elle eut même surpris la haine enflammer les yeux de sa soeur, Pâle-Aurore lui avait toujours conservé une profonde affection. Quand elle avait appris son départ, elle s'était reprochée de n'avoir pas été assez affectueuse pour elle. Elle était si heureuse dans son amour pour Jean-Baptiste qu'elle avait oublié les souffrances que d'autres pouvaient ressentir. Elle avait pensé que Rose-des-Bois était peut-être jalouse de n'avoir plus son affection tout entière, qu'elle était jalouse de Jean-Baptiste qui lui prenait l'amour de sa soeur. Et elle s'était promise d'être plus attentive et plus prévenante que par le passé et d'adoucir cette souffrance. Dans sa naïveté, dans sa pudeur elle n'avait pas soupçonné la vérité. Et voilà que tout à coup, elle l'apprenait horrible et sanglante. Rose-des-Bois, celle qui devait la protéger, sa soeur, avait été l'instigatrice du crime qui lui ravissait son fiancé. Elle sentit une douleur atroce lui déchirer le coeur. Sa tête chavira dans un vertige effrayant. Elle crut qu'elle allait tomber. Mais, dans cet être frêle une énergie incroyable la soutint et elle fixa Cerf-Agile qui demeurait impassible. Celui-ci avait tué Jean-Baptiste, et sa soeur coupable était la victime du châtiment. Elle était morte.

—"Elle aussi? fit Pâle-Aurore encore étourdie de douleur.

—"Elle était devenue folle et voulait nous tuer.

—"La malheureuse! Avoir si vite payé son forfait... et sans repentir sans doute...

Elle abandonna Cerf-Agile à la garde de ses deux gardiens et se précipita toute en larmes dans la chambre de Lavérendrye.

—"Maître, maître, oh! maître, dit-elle.

L'explorateur travaillait asis à sa table. Il se retourna vers la jeune fille et vit qu'elle pleurait abondamment.

—"C'est terrible, terrible, sanglota-t-elle en se jetant à ses genoux.

—"Mais qu'y a-t-il? fit Lavérendrye en essayant de la relever.

Pâle-Aurore tendit ses mains jointes vers lui comme si elle demandait à Dieu le courage de dire cette horrible nouvelle.

—"Monsieur Jean-Baptiste..... votre fils... mon fiancé a été... tué.

Il la regarda frappé de stupeur.

—"Ah! Ce n'est pas possible, voyons... Je ne puis croire... Une hallucination t'égare... Tranquillise-toi...

—"Ce que je vous dis n'est que trop vrai... Ils nous l'ont tué... Il a été assassiné par... Cerf-Agile. Il vient de me l'avouer. Amiotte et La Londette l'ont arrêté dans la forêt... C'est Rose-des-Bois qui par jalousie a fait commettre ce crime.

—"Les misérables... les ingrats, fit Lavérendrye d'un ton accablé... Puis il essaya de douter au milieu de cette horrible certitude. Ce n'est pas possible... Je rêve... Je vais sortir de cet affreux cauchemar.

Mais déjà Pâle-Aurore le ramenait à la réalité. De cet être torturé dans ses affections les plus chères elle implorait du maître comme le P. Aulneau l'avait fait du Seigneur la miséricorde et le pardon.

—"Maître, pardonnez-leur, pardonnez à ma soeur. La passion l'aveuglait.

Lavérendrye hésita longuement. Il se sentait l'âme comme abandonnée. Il n'avait ni consolation, ni lumière, mais au contraire des épreuves, des tentations, des angoisses l'assaillaient de toutes parts. Il était prêt à succomber et il ne sentait pas qu'un bras puissant le soutenait. Comme le Christ au Calvaire il aurait voulu dire : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Et cependant un grand travail se faisait en lui. Son âme demeurait en paix dans la souffrance et attendait comme l'annonce le cantique que les ombres déclinassent et qu'apparût l'aurore d'un jour nouveau. Lavérendrye avait la foi et cet état de chose en était le plus grand exercice. C'était pour son âme une image de la mort. Froide, sans mouvement, insensible en apparence elle était comme enfermée dans un tombeau et ne tenait semblait-il que par une volonté languissante dont elle n'était pas assurée. Qu'elle était terrible l'angoisse de cet homme supportée avec une humble patience! Mais parce qu'il avait une foi sincère, inébranlable, il accepta de boire ce calice jusqu'à la lie; il accepta avec une douloureuse soumission la mort de son enfant jusqu'au pardon.

—"Que le Dieu de toute miséricorde lui pardonne...

—"Que Dieu lui pardonne comme je le fais moi-même.

—"Et Cerf-Agile?

—"Nous le jugerons.

Il appela un de ces employés et quand celui-ci se présenta, il lui dit, la voix subitement raffermie.

—"Va dire à Amiotte et à La Londette d'amener Cerf-Agile, ici.

Lavérendrye laissa dans sa chambre Pâle-Aurore toute à sa douleur pour aller dans le salon où il se laissa tomber sur un siège, complètement abattu. Il était là depuis quelques instants quand ses fils entrèrent tout joyeux.

—"Père, s'écria François, Legros vient d'arriver avec le convoi de ravitaillement.

—"Combien y avait-il de canots?

—"Huit.

—"Huit?... C'est bien cela. Leur joie les a empêchés de voir que Jean-Baptiste manquait .

Tout à coup, François remarqua la tristesse de son père.

—"Qu'y a-t-il?

—"Mes enfants... mes enfants... mes pauvres enfants... j'avais raison d'être inquiet tous ces jours-ci... Dieu!... qu'ai-je donc fait pour être si cruellement éprouvé?

Et ce père accablé de douleur regarda ses enfants. Comment allait-il leur annoncer cette mort tragique de leur frère? Il les savait courageux. N'avaient-ils pas donné leur mesure de force et de vaillance dans les heures les plus atroces? Et cependant, il souffrait tant lui-même qu'il aurait voulu leur épargner cette douleur.

Il y avait tant de confiance, tant d'union, tant d'esprit de sacrifice, tant d'amour entre eux qu'il hésitait à leur dire la fatale nouvelle.

"Parlez, père, dirent les fils d'une voix angoissée où palpitait la soif de savoir à tout prix.

—"Hélas, Jean-Baptiste est allé rejoindre votre cousin.

La foudre tombant dans la chambre n'eut pas produit plus d'effet. Leur tête bourdonna. Leur bouche s'ouvrit pour parler sans émettre aucun son. C'était si inattendu, si horrible qu'ils restèrent quelques instants inconscients, ne comprenant pas très bien ce que venait de dire leur père. C'était comme s'ils avaient reçu un coup sur la tête et qu'ils aient perdu connaissance. Puis, peu à peu, la lumière se fit dans leur esprit et les larmes coulèrent chaudes sur leurs joues enfiévrées. Pierre, plus encore peut-être que François et que Louis-Joseph, fut annéanti par cette nouvelle. Il avait vu Jean-Baptiste à l'oeuvre au fort Maurepas. Il avait appris à connaître et apprécier, dans une intimité journalière, la beauté de son caractère et sa grandeur d'âme. A côté de l'affection naturelle qu'il portait à son frère, il en avait une autre, semblable à celle que l'on voue à un ami parce qu'on a appris à donner un sens à chacun des battements de son coeur. Il avait reçu ses confidences; il avait été témoin de l'amour qui faisait tressaillir son âme; il avait reçu de lui une mission. Et le moment était venu de la remplir. Il se souvenait de leur conversation sur le canot alors qu'ils approchaient du fort St-Charles. Jean-Baptiste avait eu le pressentiment de sa mort. Pierre n'en pouvait douter maintenant. Et ce mot de prévoyance qu'il avait prononcé, n'était-ce pas plutôt une façon de cacher ses véritables sentiments? Pierre sentit alors davantage toute la confiance que Jean-Baptiste avait eue en lui. Peut-être même avait-il deviné son amour pour Pâle-Aurore? Les sens sont tellement développés à l'approche du danger; il y avait eu une telle communion de coeur entre eux, qu'il n'était pas étonnant que Jean-Baptiste eut deviné en Pierre le meilleur protecteur à donner à Pâle-Aurore. Qui sait, si en confiant Pâle-Aurore à Pierre, en cas de mort, Jean-Baptiste n'avait pas été plus loin dans sa pensée?... Pierre alors éclata en sanglots... Après qu'il eut donné libre cours à ses larmes et qu'il se fut senti un peu plus calme, il demanda à son père.

—"Mais qui vous a appris?

—"Cette pauvre enfant, sa fiancée, elle est folle de douleur.

—"Mais le P. Aulneau, les hommes? interrogea François.

—"Ils ont dû subir le même sort... Je ne sais pas...

—"Quelle horreur!... Mais Pâle-Aurore s'est peut-être trompée?

—"Non. Cerf-Agile est ici... C'est lui qui a tué votre frère.

Legros venait d'entrer. Lavérendrye se redressa et essaya de se faire un visage plus calme. Il dit.

—"Eh bien! Legros, avez-vous fait un bon voyage?

—"Il aurait été bon, Monseigneur, si avant-hier nous avions vu...

—"Mon fils?

—"Comment? Vous savez, Monseigneur?

—"Oui, peu importe. Avez-vous vu ses compagnons? Parlez, parlez vite.

—"C'est en effet mon pénible devoir de vous faire un rapport sur cet abominable événement. C'est à sept lieues d'ici que ce crime a été commis et qu'il m'a été donné de voir les corps mutilés et sanglants de votre fils, du missionnaire et de leurs compagnons...

Lavérendrye écoutait impassible tandis que ses fils montraient un visage horrifié.

—"Leur groupement indique qu'ils n'ont été tués qu'après une résistance acharnée. J'ai pu reconnaître une vingtaine de canots sioux teints de sang, échoués sur la plage. Ceux de votre fils ont été brûlés, car j'ai vu des morceaux de bois à demi consumés traînant sur le sable à côté de cadavres d'Indiens. Ils ont vendu chèrement leur vie.

—"Mais par qu'elle circonstance avez-vous été amenés à les découvrir? Car vous auriez pu passer sans les voir comme a fait ce messager qui est venu ici, il y a une semaine.

—"C'était avant-hier. Nous avions navigué toute la journée et nous nous réjouissions dans l'espoir d'atteindre ce fort le lendemain. Comme le soir tombait, nous nous décidâmes à aborder au premier endroit favorable que nous rencontrerions. Le

hasard, la Providence plutôt, nous amena au lieu du massacre. Nous eûmes à peine mis pied à terre que nous fûmes saisis d'horreur en trouvant ces vingt-et-un corps jonchant le sol autour des cendres d'un feu de campement. Tous,sauf le P. Aulneau, ont été décapités. La plupart étaient scalpés et sans vêtements. Les têtes avaient été jetées sur des peaux de castors. Le missionnaire avait reçu une flèche dans la tête, son sein était ouvert et son bras gauche, dont la main était sanglante, pendait vers la terre. Son bras droit rigide encore par la force d'énergie que le P. Aulneau avait déployée au moment de sa mort s'élevait solennel dans un geste de pardon. Quant à votre fils, Monseigneur, il était couché sur le ventre. Près de lui gisait une Indienne dans laquelle j'ai reconnu une de vos protégées.

Un murmure se fit entendre et un nom fut prononcé.

—"Rose-des-Bois?

—"Je ne sais pas son nom. Elle avait la tête ouverte et tenait un poignard dans sa main. Votre fils avait le dos ciselé à coup de couteau.

—"La misérable! C'est elle qui aura fait cela.

—"Une houe enfoncée dans les reins était noire de sang coagulé. Son corps était orné de jarretières et de bracelets de porc-épic. Nous avons retrouvé sa tête, à quelque distance de son corps, horriblement mutilée.

Tous frissonnèrent d'horreur. Legros s'était tu un moment. Il semblait qu'il avait épuisé toutes ses forces pour faire ce macabre récit.

—"Continuez, dit Lavérendrye d'une voix blanche.

—"Quand nous fûmes revenus de notre premier sentiment de stupeur, nous pensâmes tout d'abord nous éloigner de ce lieu sinistre par crainte d'un retour des Sioux. Ce n'est pas que nous hésitions à nous mesurer avec eux. Notre désir de venger nos camarades aurait centuplé nos forces. Mais nous devions prendre toutes les précautions possibles pour que les provisions confiées à nos soins ne tombassent pas entre leurs mains. La nuit, une nuit sans lune et sans étoile, était complètement tombée. Force nous fut de demeurer et de camper sur les lieux mêmes du massacre. Nous dormîmes peu ou point, sans cesse alertés par nos sentinelles. Au petit jour nous étions sur pied et nous avons enseveli pieusement ces pauvres corps. Nous priâmes pour le repos de leurs âmes et nous plantâmes sur leur tombe une grande croix faite de deux troncs d'arbres. On peut l'apercevoir du large et montrer ainsi où se trouve l'île au massacre. Puis la douleur et la rage au coeur, nous nous remîmes en route pour vous apporter l'horrible nouvelle, bien décidés, aussitôt les vivres placés en lieu sûr, à nous joindre à l'expédition que vous enverrez contre les Sioux pour tirer d'eux la vengeance que vous déciderez.

Bien que son visage trahit une douleur infinie, Lavérendrye était resté calme. Comme Legros finissait son récit, Cerf-Agile était entré encadré d'Amiotte et de La Londette.

—"Approche, dit l'explorateur à l'Indien.

Cerf-Agile, les bras croisés, la tête haute, le pas mesuré et le regard résolu et défiant, s'avança seul au milieu du cercle qui s'élargit.

—"Me voici. Que me veut-on?

Lavérendrye le regarda, étonné. Quel orgueil il y avait dans cette attitude! Il essaya néanmoins d'obtenir quelques éclaircissements sur le mobile du crime. Il demanda :

—"Dis-moi, Cerf-Agile, toi pour qui j'ai tant fait, que j'ai considéré et traité comme un fils et mes fils comme un frère, dis que tu n'es pas l'auteur de ce hideux forfait.

—"Pourquoi nierai-je une chose que j'ai faite? Oui, c'est moi qui ai tué votre fils, c'est moi qui ai prévenu les Sioux de son départ et, quoique vous puissiez en penser, je suis fier de ce que j'ai fait.

—"Misérable! s'écrièrent les fils de Lavérendrye qui voulurent s'élancer sur le criminel.

—"Laissez-le parler et soyez calmes comme je le suis moi-même.

Cerf-Agile avait tout à coup changé de physionomie. L'ironie avait disparu. Sa voix se fit dure et vibrante. Ce n'était plus seulement la jalousie qui le faisait parler, c'était aussi la rancoeur de voir les blancs dominer son pays.

—"Ah! vous voulez vous emparer de ces territoires où avant votre venue nous vivions heureux et paisibles! Nous ne connaissions ni les armes à feu dont vous nous

avez appris à faire usage, ni l'eau-de-vie que vous ne nous donnez qu'avec réserve et qui excite notre envie et notre fureur chaque fois que nous y goûtons...

—"Qu'est-ce que tout cela a à faire avec ton crime?

—"Vous voulez, continua l'Indien emporté par son élan, par l'usage de belles paroles et au moyen d'une religion étrange et nouvelle, nous soumettre à un joug sans lequel nous avions fort bien vécu jusqu'alors. Nous étions libres comme les oiseaux et les animaux dans nos forêts et dans nos plaines; libres comme les poissons de nos lacs et de nos rivières. Sans nous consulter, sans vous inquiéter de nous, vous venez bâtir des forts comme celui-ci destinés à former les noyaux de vos grands établissements de l'avenir, comme vous avez fait à l'est de nos Grands Lacs! Contre les fourrures des animaux qui remplissent nos territoires, vous nous troquez des étoffes, des verroteries sans valeur et vous nous forcez ainsi à détruire ou à faire fuir le gibier nécessaire à notre nourriture et à nos vêtements! Vous nous enseignez que l'homme n'a pas été mis sur cette terre seulement pour chasser et manger, mais encore pour ce que vous appeler travailler. Sous prétexte de faire pousser au sol, au moyen d'instruments étranges, des grains que nous ne connaissions pas et dont on fait cette blanche farine à laquelle vous nous habituez, vous nous obligez à faire de même et à changer nos habitudes séculaires dont nous nous trouvions très bien avant votre apparition parmi nous. Oh!... cette vie nomade de nos pères dans les immensités de nos plaines, de nos forêts, de nos rivières, de nos lacs et de nos rochers. Ils trouvaient tout ce qu'il fallait à leur existence. Qui nous prouve que ce que vous nous offrez soit préférable à notre vie pastorale? Qui nous prouve que votre civilisation soit préférable à notre état de nature? Et... Qui a été vous chercher pour changer ainsi nos croyances et nos habitudes dont la rusticité nous suffisait? Vous nous parquez comme des bêtes humaines, vous nous habillez de vos vêtements et grâce à cela, mieux que par les armes, nous disparaîtrons malades de consomption. Vous nous reprochez la cruauté que nous pratiquons quelquefois sur nos ennemis ou sur ceux que nous croyons devoir punir de ce que nous considérons comme des crimes? Mais les atrocités dont vous voudriez nous faire honte sont des enfantillages à côté des abominations que vous pratiquez vous-mêmes dans ce que vous appelez vos Cours de Justice. Et je me suis demandé si vous n'êtes pas plus sauvages que nous. Quand vous soumettez un accusé, un simple témoin, un homme qui ne pense pas comme vous ou qui ne croit pas comme vous, aux horreurs de ce que vous nommez la Question, vous croyez-vous plus civilisés que nous? Ah! Ah! Dites si voulez que votre point de vue diffère du nôtre, mais ne dites pas qu'il vaut mieux. Je veux bien admettre pour la religion que vous vous venez nous enseigner que les principes de la vie future sont consolants. Mais que dois-je penser lorsque je sais que parmi vous certains croient d'une façon et certains croient d'une autre? Qu'ai-je pour me guider et m'assurer que la voie que vous me montrez est la bonne, que la religion d'autorité des Français l'emporte sur celle du libre-examen des Anglais? En m'entendant parler ainsi, vous vous étonnez, vous vous demandez où j'ai pu m'instruire à ce point. Ne m'avez-vous pas montré à lire et à écrire? N'ai-je pas mis mes études à profit? Voyez le résultat. En suis-je devenu meilleur?

Lavérendrye écoutait accablé de tout ce réquisitoire.. Cerf-Agile éclata de rire.

—"La civilisation qui devait me transformer m'a transformé en effet, continua-t-il. Elle a fait de moi un être sans entrailles, un monstre exécrable le jour où j'ai constaté que mon coeur était gangréné par la jalousie. Voilà pourquoi, les Sioux, vos ennemis et les miens, menés par moi, ont massacré vingt-et-un des vôtres. Et pourquoi ai-je fait cela? Parce que votre fils aîné, Monseigneur, plus bel homme que moi du moment qu'il avait la peau blanche, parlant mieux que moi, car sa voix était douce et la mienne est rauque, votre fils aîné, dis-je, m'avait volé le seul bien auquel je tenais en ce monde, l'amour de celle que j'aimais. Et je l'ai fait massacrer lui, le missionnaire et leur dix-neuf compagnons. Pourquoi? Pour me venger! Car votre civilisation tant vantée m'a aussi confirmé dans la conviction que la vengeance est douce. Vous savez maintenant qui je suis, et ce que j'ai fait. Vous me tenez en votre pouvoir. Faites de moi ce que vous voudrez. J'ai dit.

Cerf-Agile jeta un regard circulaire et hautain sur ceux qui l'entouraient et il attendit.

Lavérendrye s'était levé n'en croyant pas ses oreilles. Etait-ce bien celui qu'il avait protégé comme un fils qui venait de parler ainsi? Mais qui donc l'avait à ce point changé? Il se souvint de l'attitude de Rose-des-Bois lors de son interrogatoire. Etait-ce l'influence de cette femme?

—"Vil assassin, lui cria-t-il, tu as accumulé ingratitude, hypocrisie, rage, atrocités, folie même pour faire de ton exécrable forfait le plus hideux qui se puisse imaginer. Le ridicule et atroce point de vue que ton inqualifiable orgueil t'a fait considérer ne saurait être ni une explication ni une excuse. Hélas, ton orgueil insensé ne t'en fait même pas chercher. Mais est-il besoin de discuter avec toi? Les bandits de ton espèce, on les exécute. Qu'on l'emmène. Je déciderai plus tard de son sort.

Amiotte et La Londette se précipitèrent sur lui et le firent sortir. Comme ils étaient dans la cour, Amiotte dit à son compagnon :

—"Jamais j'aurais cru qu'il avait la langue si bien pendue. Pour un Indien, il parle bien. Mais le malheur est que j'ai pas compris un mot de ce qu'il a dit. Et toi?

—"Ça m'aurait étonné, répondit La Londette. Toi qui comprends jamais rien, ça aurait été étonnant que tu aies compris quelque chose aujourd'hui.

—"Tu deviens comme Bourassa. Tu vas tout savoir bientôt. Qu'est-ce qu'il a dit donc, gros farceur?

—"Tu veux le savoir? Demande-le lui...

Cerf-Agile écoutait, impassible, la conversation des deux compagnons. De temps en temps, il jetait un regard sournois de leur côté. Comme ils arrivaient à la hauteur du magasin, il bondit tout à coup et voulut s'enfuir. Il n'alla pas loin. Amiotte et La Londette avaient mis en joue et avaient tiré. Cerf-Agile tomba.

—"C'est le plus beau coup que j'ai tiré dans ma vie dit le mari de Fleur d'Aubépine.

—"Mais, c'est moi qui l'ai tué.

—"Toi? Tu ne sais pas seulement viser!

—"Je te dis que c'est moi qui...

—"C'est bon, ça va. Puisque nous avons constaté le décès, allons le dire à Monseigneur.

—"Quelle perversion, avait dit Lavérendrye quand Cerf-Agile fut sorti. Quel horrible résultat du mélange inconsidéré de passions brutales et d'un commencement de civilisation acquise sans méthode et sans direction! Ce qu'il y a de plus terrible c'est que, en prétendant nous impliquer dans son crime, cet Indien n'a pas tout à fait tort. Sur nous, sur notre manque de savoir-faire, sur notre imprudence pour ne pas dire notre ignorance repose en principe la responsabilité de son abominable action. Que cela nous serve de leçon pour l'avenir. L'instruction est comme un philtre qui enivre et affole : elle doit se donner à petites doses et suivant les facultés d'assimilitation pour le bien de l'être en qui on l'inculque. Ce malheureux est un exemple terrifiant d'une civilisation trop hâtive. Quelle dépravation!

Amiotte et La Londette entrèrent.

—"Maître, dit ce dernier, Cerf-Agile profitant de notre distraction a essayé de s'échapper. Alors, je... nous l'avons tué.

Lavérendrye eut un haut-le-corps.

—"La justice de Dieu, dit-il, est parfois bien prompte et bien terrible. Souhaitons que dans sa bonté infinie, il ait permis qu'à la dernière seconde le malheureux ait pu se repentir de la monstruosité de son crime.

L'explorateur resta un moment silencieux, plongé dans de profondes réflexions. En moins d'un mois il avait perdu son neveu, et son fils aîné, deux lieutenants qui lui rendaient les plus grands services. Deux de ses protégés trempaient leurs mains dans un crime affreux. Et un missionnaire subissait le martyre. Cinq morts, cinq êtres disparus et qu'il avait aimés! Quelles cruelles épreuves! Et cependant son oeuvre l'attendait. Allait-il abandonner le fruit de si longues années de travail? Allait-il venger ses morts? Ses fils le regardaient sans mot dire. Il paraissait accablé..... Tout à coup, il se redressa. Ses yeux étaient tristes mais de nouveau l'homme énergique reparut et le chef parla.

—"Demain, au rapport que je dois envoyer au Sire de Beauharnois, notre Gouverneur, j'ajouterai le récit des terribles événements de ces derniers jours. Tu partiras, Pierre. Tu emporteras les dépêches et conduiras cette pauvre Pâle-Aurore à ta

mère. Elle se fera un devoir de l'adopter et de la consoler.

—"Père, dit Louis-Joseph, laissez-nous la garder... L'exil la tuerait.

Mais Lavérendrye suivait sa pensée et ne prit pas garde à l'interruption de son fils. Il ajouta :

—"Tu t'engageras également pour remplacer les hommes que nous venons de perdre et pour obtenir l'envoi d'un nouveau missionnaire.

Legros avait écouté stupéfait cet homme parler, comme si rien ne s'était passé.

—"Quoi Monseigneur? fit-il. Après ces deux terribles épreuves qui vous atteignent coup sur coup serait-ce votre intention de poursuivre, quand même, votre chemin vers l'Ouest?

Lavérendrye s'était redressé sublime d'énergie.

—"Et pourquoi hésiterai-je? J'ai le coeur brisé, c'est vrai. Vous donner une idée de ma souffrance serait au-dessus de mes forces. Mais je ne m'appartiens pas, j'appartiens à mon oeuvre. Pour l'accomplir, je ne peux, je ne dois tenir compte ni ni des difficultés, ni des épreuves. Que penserait-on d'un général qui déserterait le poste qui lui a été confié parce que son fils et ses premiers lieutenants seraient tombés dans la bataille? Ma mission est aussi importante, plus importante peut-être qu'une campagne militaire. Il s'agit pour nous de devancer les efforts qui se font du côté de la baie d'Hudson par les Anglais et du côté de l'Océan Pacifique par les Russes. Notre tâche est de résoudre, au profit de notre pays, la question de savoir à qui appartiendrait, en dernier ressort, ces territoires dans lesquels nous avançons pas à pas. Après avoir parcouru près des trois quarts du chemin que nous avons à faire pour atteindre ce but, nous nous arrêterions parce que d'un côté un malheureux déséquilibré a causé le massacre de mon fils, d'un missionnaire et d'une partie de nos gens, et que de l'autre il a plu au ciel de me priver de l'appui et de l'expérience de mon neveu? La lutte est trop grave pour que la moindre défaillance, sous n''importe quel prétexte soit excusable.

Des larmes de fierté humectaient les yeux de ses fils. Et Legros se sentait prêt à tous les sacrifices au côté d'un tel homme.

—"Père, dit François, quoique vous décidiez, nous vous suivrons sans faiblir. Et je suis sûr qu'en m'exprimant ainsi je me fais l'interprête des sentiments de ceux qui m'entourent.

—"Oui, oui, s'écrièrent-ils tous ensemble.

Lavérendrye était visiblement ému et sa voix trembla légèrement.

—"Merci. Je n'attendais pas moins de vous, mes enfants, et de vous tous mes compagnons de peine et de glorieuse aventure. Quand bien même les étapes du calvaire que je gravis deviendraient plus atroces encore que celles par lesquelles je passe aujourd'hui, je continuerai à avancer et, Dieu aidant, j'arriverai au but que je me suis proposé et auquel je sens que je touche. Il s'agit de la gloire de notre Roi et de notre religion. En avant donc, pour Dieu et pour la France.

X

PALE-AURORE

Tandis que Lavérendrye, malgré les terribles épreuves qui étaient venues l'accabler, continuait avec courage sa percée civilisatrice au milieu des sauvages, deux femmes à Trois-Rivières se trouvaient dans le salon de famille d'une maison de seigneur canadien. Elles se livraient à des travaux de couture. C'étaient Madame de Lavérendrye et sa fille cadette Marie-Catherine.

Au milieu du silence troublé seulement par le tic tac d'une horloge, une toux humide et prolongée se fit entendre venant de la chambre à coucher. Madame de Lavérendrye leva la tête. Son regard où se lisait une grande inquiétude se posa sur sa fille.

—"Va donc voir, mon enfant, dit-elle. Donne-lui une cuillerée de sirop dont le flacon se trouve sur la table de nuit.

—"Bien maman, fit la jeune fille en se levant.

—"Garde-toi d'en répandre.

—"Non, maman.

Madame de Lavérendrye resta seule songeuse. Pâle-Aurore avait quitté le fort Saint-Charles à la fin de juin en compagnie de Pierre et de La Londette. Trois mois avaient passé et cela avait suffi pour rendre malade cette jeune fille que la phtisie tuait. Elle avait été reçue avec un affec-

tion toute maternelle de la part de la femme de l'explorateur. Ses filles l'avaient tout de suite considérée comme une soeur. Dans cette famille où la disparition d'un fils et d'un frère bien-aimé avait laissé une empreinte inneffaçable de douleur, Madame de Lavérendrye avait reporté toute son affection sur celle que Jean-Baptiste avait aimée. Pierre avait confié à sa mère la mission que son frère lui avait donnée à remplir. Il l'avait fait avec sincérité, avec loyauté, avec un oubli complet de lui-même et de son amour. Et sa mère avait compris la douleur qui lui déchirait le coeur. Elle n'en avait que plus chéri Pâle-Aurore, comme si, par sa tendresse, elle eut voulu, un jour, amener la jeune fille à donner à Pierre le bonheur qu'elle avait réservé pour Jean-Baptiste. Aucun soin ne lui avait été épargné, aucune douceur ne lui avait été refusée. Hélas, au milieu même de cette tendresse la jolie fleur sauvage s'était flétrie. C'avait été une erreur de la transplanter. On avait cru bien faire cependant. On avait voulu lui faire fuir le lieu terrible où elle avait connu la joie d'aimer et les tristesses de la mort. Cet oiseau des prairies, élevé au sein de la nature, n'avait pas pu supporter la cage si douce, si accueillante qu'elle avait été. Bien qu'elle put vivre à sa guise, sa liberté dans les plaines et dans les bois lui manquait. L'air vivifiant qui, là-bas, emplissait ses poumons de santé l'avait ici peu à peu empoissonnée. Elle était à l'étroit. Un jour, elle avait senti qu'elle avait mal, là, tout au fond de sa poitrine et bientôt après, elle s'était alitée. Madame de Lavérendrye pensait à toutes ces choses. Elle avait essayé de consoler cette jeune fille que son fils avait aimée et par là-même essayé de tromper sa propre douleur. Et voilà que maintenant elle allait perdre celle qu'elle considérait comme sa fille.

Elle poussa un profond soupir.

—"Je ne puis m'empêcher de pleurer, murmura-t-elle, en me demandant pourquoi la Providence use envers nous de tant de rigueur... Et comme si elle regrettait déjà ses gémissements elle ajouta : Dieu n'a-t-il pas de tout temps éprouvé ceux qu'il aime?

Depuis quelques minutes un beau jeune homme, le visage hâlé et martial avec une nuance de tristesse dans les yeux contemplait sa mère en souriant tendrement. Comme il la trouvait belle cette maman dont le regard se perdait dans un rêverie infinie. Il s'approcha doucement et dans un souffle il lui dit :

—"Bonjour, maman.

—"Oh!... Pierre, tu m'as fait peur.

—"Et pourquoi? demanda-t-il en l'embrassant.

—"Je songeais...

—"Toujours ces tristes pensées!...

Avec mille délicatesses il l'obligea à lever vers lui son beau visage.

—"Vous avez pleuré, maman?

Et avec dévotion, il baisa les yeux humides de sa mère...

—"Comment va Pâle-Aurore?

—"Je voudrais pouvoir te dire, mon cher enfant, qu'elle va mieux.

—"Qu'a dit le docteur ce matin?

—"Il espère la guérir...

—"Il le faut, il le faut. Nous ne pouvons la laisser mourir ainsi...

—"Hélas!... Je désespère de nos remèdes. Un seul peut-être!...

—"Dites.

—"Mais je crains qu'il ne soit impraticable.

—"Oh! maman, vous savez bien que je ferais tout pour elle.

—"Oui, je sais... Tu l'aimes n'est-ce pas? Pierre baissa la tête.

—"Je l'aime, c'est vrai. Je lui ai dit, mais elle m'a repoussé. Oh! bien doucement. Je dois me conserver au souvenir de celui que nous pleurons ensemble, m'a-t-elle dit. Elle m'a demandé d'être seulement un frère pour elle. Je le lui ai promis. Et cependant...

—"Mon pauvre enfant, comme tu dois souffrir!

—"Ma souffrance n'est pas de celles que l'on doit plaindre, maman. Mon amour est fait de dévotion et de sacrifice. Pour elle, je parcourerais le monde afin de trouver le remède qui pourrait la guérir. Mais le vôtre, quel est-il?

—"C'est sa prairie.

—"Quoi? Vous voudriez l'éloigner de nous?

—"Les gens sont comme les plantes. La fleur des prairies se fane dans une serre et cette enfant a besoin d'air et d'immensité.

—"Vous voudriez la renvoyer au fort St-Charles?

—"Oui.

Pierre resta un moment songeur. Sa mère avait raison sans doute. Et qui saît si après avoir recouvré la santé, Pâle-Aurore, guidé par l'esprit de Jean-Baptiste, n'arriverait pas à l'aimer!...

—"C'est entendu maman. Dès qu'elle sera en état de faire le voyage nous repartirons.

—"Nous le lui dirons, et nul doute que cette perspective de retrouver sa prairie ne l'aide à refaire ses forces.

Marie-Anne, fille aînée de Madame de Lavérendrye venait d'entrer.

—"Et Pâle-Aurore? demanda-t-elle

—"Catherine est auprès d'elle. Elle a beaucoup toussé, la chère enfant.

—"Je vais les rejoindre et savoir si l'on a besoin de mes soins.

—"Oui, va.

Pierre regarda sa soeur disparaître.

—"Père, serait heureux, dit-il, de voir comme on l'aime ici.

—"C'est le moins qu'on puisse faire pour elle. Elle a tant d'affection pour nous. Et puis elle attire le respect. Il y a tant de noblesse dans ses traits, tant de beauté dans son attitude si douce!...

—"Maman, appela Marie-Anne, Pâle-Aurore se sent mieux. Elle voudrait venir au salon parler un peu avec vous.

—"Qu'elle vienne!

Madame de Lavérendrye se leva et arrangea près de la fenêtre un lit de jour qui se trouvait au milieu du salon. Elle activa les cendres qui sommeillaient dans la cheminée. Une flamme s'éleva, pâlissant devant les rayons du soleil qui, par la fenêtre, sautaient dans la chambre.

—"Il me semble que votre projet est en voie de réussite, maman.

—"Je le désire vivement.

Comme pour fêter Pâle-Aurore, les oiseaux chantaient avec allégresse. La jeune fille apparut soutenue par Anne et Marie. Elle était vêtue d'une longue robe blanche. Ses nattes traçaient deux lignes noires qui s'arrêtaient au delà de la taille. Ses beaux yeux fatigués souriaient tristement. Elle avait bien changé! Où était la jeune fille d'autrefois? Son corps délicat et cependans plein de santé et de vigueur dans la plaine était miné, hélas, par le chagrin et par la maladie. Sa taille si droite s'était légèrement voûtée et sa main, par instant venait comprimer sur sa bouche une toux qui déchirait sa poitrine. Depuis la mort de Jean-Baptiste elle n'avait cessé de songer à lui. Elle l'avait aimé avec toutes les fibres de son être et l'affection dont elle avait été entourée n'avait pu consoler ce coeur meurtri.

—"Bonjour, maman, fit-elle avec effort. Le courage me vient. Je ne serai plus longtemps malade.

—"Tout va bien en effet, dit Madame de Lavérendrye avec indulgence, puisque tu peux te lever.

Elle alla au devant d'elle et la conduisit au lit sur lequel, avec mille précantions, mille caresses, elle l'aida à s'étendre.

—"Pose ta tête ici...

—"Que vous êtes bonne, fit Pâle-Aurore, pour une sauvagesse... Je suis bien ainsi...

Elle regarda par la fenêtre. Le soleil déclinait peu à peu à l'horizon, le caressant de ses chaudes couleurs. Dans le jardin, les oiseaux continuaient à chanter. Elle souriait et sa tête s'auréolait de lumière.

—"On dirait une sainte, murmura Catherine.

—"Aucune figure peinte sur les vitraux d'église ne reflète autant de pureté, répondit Madame de Lavérendrye.

Pâle-Aurore venait de lever délicatement sa main dans la direction du soleil.

—"Il se penche maintenant sur l'immense prairie.

Elle se mit à songer.

—"Que disais-je Pierre? Sa pensée est là bas. C'est d'en demeurer si loin qu'elle meurt. Elle est si douce, si soumise qu'elle ne songe pas seulement à briser le lien qui l'attache ici fatalement... A quoi penses-tu, mon enfant?

—"Oh!... pardon, fit l'Indienne en sortant de son rêve, j'avais oublié que vous entouriez ma couche.

—"Tu penses à ton pays n'est-ce pas? Si ta bouche ne le dit pas, tes yeux parlent. Nous y lisons ton désir de revoir ta patrie.

—"Pouvez-vous penser?

—"Ce n'est que trop naturel. C'est un rêve que tu voudrais voir se réaliser.

Cette pensée avait fait tressaillir son coeur et cependant elle répondit :

—"Pourquoi quitterais-je ces lieux? Ne suis-je pas ici entourée d'affection? N'ai-je pas pour me consoler, outre votre tendresse, la religion que m'enseigna celui que nous pleurons?... N'ai-je pas aussi son

souvenir? Nous nous aimions tant!...

—"A quoi bon te défendre? Une mère n'a-t-elle pas le secret de lire dans le coeur de ses enfants. C'est ainsi que j'ai découvert le désir que tu as de revoir ta chère prairie.

Pâle-Aurore rougit légèrement. Elle fut effrayée de se sentir devinée. Depuis longtemps, elle aurait voulu retourner au milieu de ses bois et de ses lacs. Mais elle avait cru que c'était mal de sa part. Elle essaya de se défendre.

—"Je vous assure que...

—"Tranquillise-toi. Nous ne t'en voulons pas de regretter le lieu où tu passas ton enfance. Notre sort à nous est pareil au tien. Ne vivons-nous pas loin de la terre qui nous a vus naître. Souvent notre pensée s'y reporte. Pourquoi n'aurais-tu pas ce même désir?

—"Oh! Ne me dites pas des choses qui me font souffrir. Ne faites pas germer dans mon coeur un espoir dont la réalisation serait impossible.

—"Ne suis-je pas là pour te dire d'espérer?

—"Espérer? Mais ne suis-je pas malade?

—"Tu guériras.

—"Le mal est sans remède.

—"Le remède est dans ta chère prairie. C'est là bas qu'il faut aller le chercher.

Les yeux de la jeune fille s'éclairèrent. Une joie illumina son visage.

—"Oui, là-bas, mais je suis si faible...

—"Quand tu seras un peu plus forte, Pierre t'y reconduira.

—"Vous feriez cela?

—"Nous en avons parler ensemble avec mon fils tout à l'heure. Les bois de ta jeunesse pourront seuls te rendre la santé.

—"Oh! madame, oh! maman, est-ce vrai ce que vous dîtes là? Je pourrai revoir... Que vous êtes bons et comme je vous aime!...

—"Quoi? Pâle-Aurore va partir? demandèrent les deux fillettes.

Madame de Lavérendrye posa un doigt sur ses lèvres et montra l'Indienne qui, les yeux fermés, savourait le bonheur immense que lui avait causé cette nouvelle.

—"Une suprême nécessité l'exige, dit-elle tout bas. C'est le seul moyen de la sauver.

—"Comme elle va nous manquer!...

—"Nous l'aimions tant!

—"Qu'importe, si pour la guérir nous devons briser notre coeur!...

—"Est-ce bien vrai? Je vais pouvoir partir? fit Pâle-Aurore que cette joie inattendue rendait incrédule.

—"Je te reconduirai moi-même au fort Saint-Charles, dit Pierre.

—"Que vous êtes bon! Ecoutez ces oiseaux... C'est pour moi qu'ils chantent. Ils chantent ma guérison n'est-ce pas?

—"Certainement. Tu guériras vite maintenant.

—"C'est mon plus vif désir, mon bon ami. Si ce n'était cette toux qui me fait mal, je serais très bien.

—"Hâte-toi de reprendre quelque force et nous irons rejoindre Fleur d'Aubépine qui sera si heureuse de te revoir!

—"Que vous êtes bons, que vous êtes bons, répéta Pâle-Aurore. Elle les regardait tous, les yeux remplis de larmes. Comme vous avez été bons pour moi!...

—"Mais non, dit Pierre étreint malgré lui par une violente émotion, nous sommes loin d'être bons. Nous sommes égoïstes. Nous voudrions te garder près de nous, mais il faut que tu partes, hélas!... Pour moi, je serai longtemps encore à tes côtés.. Toujours, si tu le veux... Et peut-être qu'un jour sans m'aimer autant que je t'aime...

—"Attention, fit Pâle-Aurore d'un ton naïf et embarrassé, nous ne sommes pas seuls, Pierre.

—"Mais maman sait bien que je t'aime et que tu es la jeune fille la plus douce, la plus aimante qui se puisse rencontrer.

—"Voyons...

—"Mais c'est la vérité, dit Marie-Anne.

—"Tu vois bien. A quoi bon résister davantage? Nous irons revivre là-bas. Il me tarde comme à toi, de revoir ces paysages qui nous écrasent de leur grandeur et qui nous enveloppent de leurs caresses.

—"Oui Pierre, vous avez raison d'aimer cette belle nature... Je veux être forte et nous partirons bien vite...

Une quinte de toux la secoua toute. Elle frisonna longuement et son visage se crispa de douleur tandis qu'elle porta sa main à sa poitrine.

—"Tu te fatigues à parler ainsi, fit Madame de Lavérendrye. Il faut être sage et te reposer un peu.

—"Une minute encore. Laissez-moi vous

raconter le beau rêve que j'ai fait tout à l'heure.

—"Sois raisonnable, fit Pierre.

—"Une autre fois, ma chère enfant.

—"Mais...

—"Pâle-Aurore, je m'oppose, fit Madame de Lavérendrye d'une voix douce et cependant sévère.

—"Ne craignez rien, je vais guérir vite, très vite, répondit-elle d'une voix étrange... J'allais en visite au fort Saint-Charles. Dans ma pirogue, je descendais le cours d'une belle rivière qui me jeta dans un lac. Elle glissait sur l'eau, caressant en passant les nénuphars qui me tendaient leurs plateaux verts émaillés de fleurs blanches aux étamines d'or. Les arbres me saluaient de leurs panaches. Une brise légère rafraîchissait mon visage. Un hymne chantait dans mon coeur. Tout à coup un voile tomba devant mes yeux. Je ne vis plus rien... Et bientôt une étoile radieuse apparut. Rien n'en détournait mon regard. Je la vis prendre forme et mon âme reconnut la croix qui fut plantée sur la tombe de mon fiancé et de ses compagnons. Je courus me mettre à genoux; je pleurai et je priai longuement. Quand je relevai la tête, je vis au pied de la croix mon bien-aimé qui me tendait les bras. Il m'appelait... Puis, hélas, mon rêve a pris fin brusquement...

—"Ma chère petite...

Pierre avait détourné la tête.

—"Comme elle l'a aimé, murmura-t-il. Il sentit son coeur se briser dans sa poitrine. Jamais elle ne m'aimera!

Une autre quinte de toux l'arracha à sa tristesse... Pâle-Aurore gisait maintenant, pâle, défaite. Son mouchoir qu'elle avait porté à sa bouche était taché de sang. Il la prit délicatement dans ses bras et la transporta dans la chambre à coucher. Sur la blancheur des draps la pauvre enfant ne semblait plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait maigrie d'une façon effrayante. Ses pommettes saillantes faisaient ressortir davantage le creux des joues que le sang colorait par bouffées. Elle ouvrit ses beaux yeux qui s'étaient démesurément agrandis. Ils firent lentement le tour de la chambre en se posant fixement sur chacun des êtres qui l'entouraient.

Madame de Lavérendrye la regarda longuement, secoua la tête et murmura :

—"C'est la fin.

L'effort qu'avait fait Pâle-Aurore l'avait anéantie. Elle étouffait. Plusieurs fois elle toussa et cracha le sang. Puis elle fit signe qu'elle voulait parler.

—"Je voudrais avoir Monsieur le curé à mes côtés, souffla-t-elle.

Immédiatement on accéda à son désir. Quand le prêtre fut prévenu, il oignit des huiles saintes les mains, les pieds et le front de Pâle-Aurore.

Pendant quelques secondes, il y eut en elle un renouveau de vie.

—"De l'air!... De l'air!... fit-elle.

Toute la famille pleurait. Pierre se précipita vers la fenêtre qu'il ouvrit.

Elle respira mieux.

—"Oh! écoutez. Il m'appelle... Comme il est beau. Une auréole entoure son front meurtri... Comme ses yeux sont doux au fond de leurs orbites empourprées. Il me tend les bras... Il me sourit.

—"C'est le délire.

—"Chut, maman, ne parlez pas... Je vois ses lèvres qui remuent... Il dit.... Que dit-il donc?...

—"Pâle-Aurore!... fit Pierre effrayé.

Elle semblait écouter une voix céleste. Pendant quelques instants ses yeux, brillants d'extase qui regardaient vers le ciel, se posèrent sur Pierre. Puis, doucement, tendrement, elle lui prit la main et la serra entre les siennes. Et elle s'endormit. Elle souriait dans son sommeil. Tout le monde restait silencieux auprès de sa couche, contemplant l'angélique beauté qui se dégageait de son visage.

Dans le courant de la nuit, au milieu de le veillée, Pierre dit à sa mère accablée de fatigue :

—"Allez vous reposer, maman. Je resterai près d'elle avec monsieur le curé.

Tandis que le prêtre, au chevet du lit, disait son bréviaire, Pierre pleura et songea longuement. Il aurait voulu pouvoir donner sa vie pour sauver celle de Pâle-Aurore. Il se sentait des forces immenses pour accomplir les plus héroïques sacrifices afin de rendre la santé à celle qu'il aimait. Oui, il l'aimait et jamais cependant il n'avait espéré autant qu'aujourd'hui que Pâle-Aurore pourrait l'aimer à son tour. Il se rendait compte que l'affection de la jeune fille pour Jean-Baptiste disparu, était aussi forte qu'autrefois. Néanmoins, en réfléchissant à cette sorte de délire de tout à

l'heure, il y trouvait de quoi nourrir son espérance. Elle avait cru voir Jean-Baptiste, elle avait cru l'entendre. Que lui avait-il dit? Que signifiait ce regard qu'elle avait posé sur lui-même? Pourquoi lui avait-elle pris la main? L'esprit de Jean-Baptiste, sans doute, l'avait guidé. Il avait caché son amour du vivant de son frère, il avait été loyal vis-à-vis de Pâle-Aurore. La récompense de son sacrifice arrivait-elle au moment où il croyait que celle qu'il aimait allait mourir?

Pierre avait pensé à toutes ces choses. Il n'avait pas pu dormir, et ses réflexions n'avaient été troublées que par une toux légère qui parfois déchirait le silence de la nuit. A l'aurore, le prêtre se leva et en partant il dit au jeune homme :

—"Courage. Le Bon Dieu peut faire des miracles. Regardez ce ciel. N'est-il pas une invitation à l'espérance?

Le soleil se levait radieux à l'horizon, beau comme un matin de Pâques. Ses rayons vivificateurs réchauffèrent l'âme de Pierre. Une joie immense, divine remplit tout son être. Non, Pâle-Aurore ne mourrait pas. Elle était trop bonne, trop jeune, trop belle pour mourir. Il en eut une telle certitude qu'il tomba à genoux en remerciant Dieu.

Tout à coup, il tresaillit. Une voix douce, légère comme un souffle venait de l'appeler.

—"Pierre.

Pâle-Aurore venait de s'éveiller. Elle le regardait en souriant. Son visage avait repris ses couleurs naturelles. Ses yeux brillaient de la même tendresse qu'autrefois.

—"Bonjour, Pierre.

—"Pâle-Aurore, comment vas-tu? fit celui-ci tout surpris.

Une toux crispa le visage de la jeune fille, et le front de Pierre s'assombrit.

—"Bien, dit-elle quand elle eut essuyé ses lèvres. Je me sens mieux. Je me sens plus forte et je pourrai revoir le fort Saint-Charles. Jean-Baptiste ne m'a pas trompée. Il m'a dit que je devais repartir avec vous...

—"Je savais que tu guérirais, ma bien-aimée.

Ces derniers mots s'étaient échappés de ses lèvres au milieu de sa joie.

—"Pierre!... fit Pâle-Aurore d'une voix douce.

Il crut qu'il l'avait froissée dans sa pudeur et dans son amour. Il tomba à genoux.

—"Pardon, fit-il.

Elle lui fit signe de se relever. Elle le regarda gravement et lui dit :

—"Je sais, Pierre, quelle affection vous avez pour moi. Je vous ai vu chaque jour m'entourer de tendresse et mon coeur n'a pas été insensible à la grandeur et à la loyauté de votre protection. Votre frère m'a remise entre vos mains. Du haut du ciel, il saura guider mon coeur comme vous avez conduit mes pas depuis qu'il n'est plus. Patience, Pierre, et alors un jour...

—"Pâle-Aurore, ma douce amie.

Et subitement, instinctivement, il se pencha vers elle et déposa un baiser sur son front. Puis il sortit de la chambre en courant, se précipita chez sa mère et lui cria :

—"Maman, maman, venez vite, c'est comme un miracle!..."

— FIN —

LOS ANGELES, Californie,

Avril, — Juin 1927.

TABLE DES MATIÈRES

Page

Chapitre I:—
Au Fort St-Charles 3

Chapitre II:—
En marche vers l'Ouest 9

Chapitre III:—
Entre frères 14

Chapitre IV:—
A l'avant-garde 22

Chapitre V:—
Alerte 29

Chapitre VI:—
Un baiser dans la nuit 35

Chapitre VII:—
Amour et haine 44

Chapitre VIII:—
L'Ile au Massacre 51

Chapitre IX:—
Quand même 60

Chapitre X:—
Pâle-Aurore 68

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 25 MENSUEL

Jovette-Alice Bernier

Née à St-Fabien, comté de Rimouski, le 27 novembre, 1900.
Etudes chez les Ursulines de Rimouski.

A publié:

"ROULADES", (vers), en 1923.
"COMME L'OISEAU", (vers), en 1926.

Chroniqueuse à

l'*Evénement*, de Québec, en 1925; et à
La Tribune, Sherbrooke, depuis sept. 1926.

A collaboré

a diverses revues et journaux canadiens, *La Muse Française, Poésie, Revue des Poètes*, de Paris, et figuré dans l'*Anthologie des poètes de Langue française*, édité par Octave Charpentier, Paris.

J. A. MERCIER **Bijoutier et Horloger**

Assortiment complet de bagues diamants, montres pour dames et messieurs, bijoux de fantaisies, argenteries, etc. Offre tout spécial pour le mois de juin, montres de dames, forme rectangulaire en 14k avec mouvement 15 pierres. Valeurs de $20.00 pour $14.75. Réparations faites avec soin et garanties.

1410 rue Beaudry, — **MONTREAL**

1ère porte au nord de la rue Ste-Catherine-Est

Téléphone EST 9894 Résidence EST 1407F

Le souvenir, cet enfant blond

Le souvenir, cet enfant blond,
Dans les jardins rôde et se penche
Pour recueillir dans ses mains blanches
Les feuilles mortes des saisons.

Dans les mousses qu'à peine il touche
Avec ses petits pieds discrets,
Son oreille sur notre bouche
Ecoute les rêves qu'on fait.

Puis, sur les fragiles feuillées,
Le souvenir écrit des noms
Qu'il surprit sous des soupirs longs
De nos lèvres émerveillées.

Certain soir, des années après,
L'enfant blond passe, les mains pleines,
S'élance dans la nuit sereine,
Et jette épars nos vieux secrets.

L'enfant, croyant qu'on va sourire
Aux vieux charmes renouvelés,
S'étonne de notre délire,
Et sur nos genoux vient pleurer . . .

JOVETTE

BELAIR 7149-7150 4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS—WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maisons de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER	LAMPES	CHAMBRES A COUCHER
CHESTERFIELDS	BIBLIOTHEQUES	DIVANETTES
CAROSSES	TABAGIES	FAUTEUILS
CHAISES	ETC.	MIROIRS
LITS		RUGS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS exhibés dans mes vitrines

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous acheterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

C'est comm' par chez nous

Pierre disait à son voisin,
Habitant d'un canton voisin:
—Par chez vous comment vont les choses?
Ici, ma foi, tout n'est pas rose,
Nos avocats sont des bavards,
Et tous nos marchands des vantards
De leur marchandise.
—Puisqu'on en devise, (1)
Mon cousin, c'est, par chez vous,
Tout comm' par chez nous. (bis)

Mais Jean reprit: — Dans mon canton
Tous ceux qui prennent le haut ton
Ne sont pas toujours les moins bêtes;
Et le vent remplit bien des têtes
Que surchargent de gros bonnets
Et que portent de grands benêts.
J'en ris à ma guise!
—Puisqu'on en devise,
Mon cousin, c'est, par chez vous,
Tout comm' par chez nous. (bis)

—Le docteur est un bon garçon
Qui sait par coeur une leçon
Pour guérir chaque maladie.
Ma femme y croit, je m'en défie;
Au ciel même il donnera tort
Si je meurs de ma belle mort
Sans qu'il s'en avise.
—Puisqu'on en devise,
Mon cousin, c'est, par chez vous,
Tout comm' par chez nous. (bis)

—Pierre, combien as-tu d'enfants?
—Dix, mais, malgré mes cinquante ans,
Je trouve toujours que nos filles
Sont vives, aimantes, gentilles,
Fidèles à leurs "cavaliers"
Et souples comm' des gadelliers
Qu'agite la brise.
—Puisqu'on en devise,
Mon cousin, c'est, par chez vous,
Tout comm' par chez nous. (bis)

—Aussi, malgré mille travers,
Malgré les esprits à l'envers,
Au pays je veux toujours croire...
Si les docteurs s'en font accroire,
Si les avocats parlent trop,
Si les marchands sont sur not' dos...
Bah! je prends une prise!
—Puisqu'on en devise,
Ailleurs c'est pir' que chez vous:
—Et mêm' pire que chez nous. (bis)

1862. BLAIN DE SAINT-AUBIN

Quand Je mourrai

Quand je mourrai, ne venez pas
Jeter des fleurs sur mon trépas;
Tressez à d'autres des guirlandes,
Faites aux vivants vos offrandes.

Priez un peu, si vous croyez,
Pleurez un peu, si vous m'aimez,
Mais soyez vrais et solitaires
Dans vos larmes et dans vos prières.

Ne feignez pas de désespoir:
Chantez en me veillant, le soir,
Chantez un lied à ma jeunesse
Qui m'a menti dans ses promesses.

Trompez la mort quand je mourrai,
Ne venez pas de noir parés;
N'endeuillez pas pour moi vos lyres,
Pour moi n'étouffez pas vos rires.

Ouvrez la fenêtre au soleil,
Que ce dernier jour soit pareil
Aux jours de l'abondante vie
Dont je mourrai inassouvie.

Laissez jouer dans mes cheveux
Le vent qui les fera joyeux;
Laissez le vent souffleter les cierges,
Et rythmez une danse vierge.

Soyez fervents, les jeunes gens,
Ayez de l'âme dans vos chants;
Les jeunes filles, soyez belles,
Tendres comme des tourterelles.

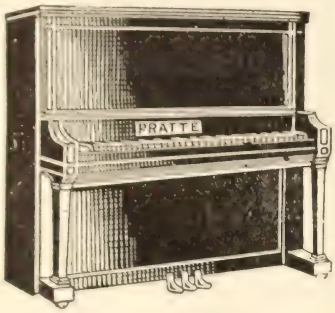
Enlacez vos bras amoureux,
Voilez le trouble de vos yeux,
Rapprochez vos lèvres fidèles,
Jurez des amours éternelles.

Je quitterai tout paradis
Alors, c'est moi qui vous le dis;
Et si vos serments sont sincères,
Je viendrai regretter la terre.

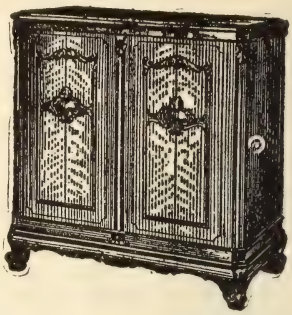
JOVETTE

Extrait de **Blain de Saint-Aubin et son oeuvre.** Volume sous presse aux Editions Edouard Garand.

(1) Deviser est employé ici dans son sens ancien, français, qui signifie: causer familièrement.



Le piano **PRATTE**
L'instrument parfait.



L'ORTHOPHONIC-VICTOR
Achetez le véritable, il ne coûte pas plus cher que les autres.

Le fameux radio ROGERS (sans batterie).—Le poste par lequel tous les autres sont jugés.

Nous avons en magasin tous les modèles de chacune de ces marques et nous les vendons aux

CONDITIONS LES PLUS FACILES EN VILLE

J. Donat Langelier
LIMITEE

368 est, rue Ste-Catherine, -:- MONTREAL

Le plus grand magasin du genre au Canada

Les plus de cent ans

Certains journaux rapportaient récemment qu'on avait découvert, en Chine, un homme âgé de... 250 ans. Bien que l'on dise que les Chinois sont un des peuples les plus vieux de la terre, nous restons sceptiques quant à l'authenticité de cette nouvelle.

Au reste, avez-vous remarqué que, depuis quelque temps, il est fort question de centenaires? On en découvre chaque jour un nouveau, et qui ne se contente pas d'avoir cent ans! Ainsi on annonçait dernièrement qu'un chef peau-rouge âgé de 106 ans se trouvait à Londres, en compagnie de sa... jeune secrétaire blanche, une demoiselle ayant dépassé la soixantaine.

Mais c'est la Turquie, croyons-nous, qui bat tous les records en cette matière. Le chef des huissiers de la préfecture de Constantinople, un nommé Zaro Agha, ne serait pas loin, paraît-il, de la cent cinquantaine. Gageons que ce Zaro Agha ne fait point partie du mouvement Jeune-Turc!

Mais voici encore plus fort, ou plutôt plus vieux, toujours en Turquie (décidément on a raison de dire "fort comme un Turc!") une femme portant le nom de Hadidja Fatma Hanoum aurait célébré, il y a quelques mois, son 164e anniversaire, *se non è vero...* Une autre femme turque (les voilà bien les "désenchantées!"), Rukkie Hanoum, serait morte l'an passé au bel âge de 122 ans!

Nous avons peine à croire, malgré tout, à l'authenticité de ces Mathusalem. Nous pensons plutôt que si les registres de l'Etat civil avaient toujours été tenus en Turquie comme ils le sont depuis quelques mois, Zaro Agha et ses contemporaines en seraient singulièrement rajeunies.

En Bulgarie, il y a aussi beaucoup de centenaires. Il en existe, paraît-il, 3,139, ce qui n'est pas mal pour une population de quatre millions et demi d'habitants. On se demande, en vérité, comment tous ces gens-là ont pu échapper aux divers fléaux qui se sont abattus sur leur pays depuis un siècle et dont la guerre n'est pas le moindre!

Voici quelques chiffres encore:

En Espagne, le nombre des centenaires est de 258 (les Espagnols ne se contentent pas de grandir: ils vieillissent aussi!); en Italie, il est de 166; en Egypte, de 200.

Citons deux célèbres centenaires français, très authentiques ceux-là: le baron de Waldeck, mort à 109 ans en 1875, et le grand chimiste Chevreul, inventeur de la bougie, qui vécut 103 ans (1786-1889).

Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

ÊTRE INSTRUIT

Est une nécessité. En déposant 10c par jour, dans une de nos banques que nous vous donnons **gratis** vous aurez suffisamment pour créer une **DOT** pour votre fille ou pour un cours **universitaire** pour votre fils.

Demandez détails

VICTOR ARCHAMBAULT

SURINTENDANT PROVINCIAL

THE EMPIRE LIFE INSURANCE CO.

Edifice La Patrie, - MONTREAL

SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **formation,** soit normalement, soit à l'époque du **retour d'âge,** l'âge critique entre tous. Ce sont des **irrégularités,** des **malaises,** des **bouffées** de **chaleur,** des **vertiges,** des **étouffements** et des **angoisses,** accompagnées souvent **d'hémorragies** diverses et plus ou moins abondantes: ce sont des **palpitations** de **coeur,** des **douleurs** et des **névralgies;** parfois la femme souffre de **dyspepsie,** de **gastralgie,** et de **constipation** purement nerveuse. Enfin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les **varices,** la **phlebite,** les **hémorroides,** et les **congestions** de toute nature. Il existe cependant un endroit où vous trouverez le moyen de **prévenir** ou **d'améliorer** toujours ces infirmités; c'est en consultant à:

L'Institut de Prophylaxie de Montréal

34 rue Hutchison, -:- MONTREAL

Rien
n'est meilleur
à servir
que
Dow
Old Stock Ale
mûrie à point
Prime par la Force et par la Qualité

GOUTEZ

NOS FEVES AU LARD

Et vous serez surpris comme elles flattent le palais et comme elles sont nourrissantes. C'est un plat délicieux et économique, que la ménagère ne saurait dédaigner et que le gourmet appréciera.

Au bon vieux temps, aussitôt la fournée sortie, alors que l'odeur délicieuse du bon pain chaud excitait l'appétit, la maman mettait le comble à la joie de tous en plaçant dans le four chaud à point — comme le fait Catelli — le pot de fèves au lard, le plat de résistance.

Ces fèves, cuites lentement et uniformément avec des tranches de lard savoureux, possédaient une saveur exquise à nulle autre pareille. C'est précisément parce que les Fèves au lard de Catelli sont

CUITES AU FOUR

"comme chez-nous", qu'elles ont ce goût exquis et inimitable des Produits de "Chez-Nous". De plus elles sont plus économiques que les fèves faites à la maison.

Réchauffez dans la poêle les

FÈVES AU LARD

CATELLI,

CUITES AU FOUR COMME "CHEZ NOUS"

FAITES-EN L'ESSAI